

EXPORT 500



1ère BATTERIE FRANCAISE

AVEC GROSSE-CAISSE DE 55 CMS, CAISSE-CLAIRE METAL, AVEC TIMBRE SPECIAL DE 30 RANGS

PRIX LUTHERIE MODERNE IMBATTABLES

VARIORYTHM (J. COLLYNS) - Appareil unique au monde, permettant d'obtenir à votre gré un ralentissement ou une accélération de vos mouvements. Le VARIORYTHM permet également de rendre mobile des objets habituellement fixes. Sa puissance d'action est telle qu'il peut animer plus de 300 personnes.

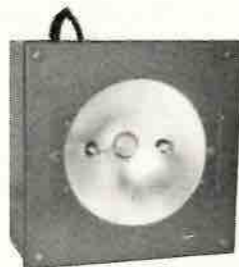
COLOR-LIGHT (J. COLLYNS) - Le PREMIER orgue de lumière automatique, avec discriminateur de fréquence séparant en trois couleurs les basses, médium, aigues. La puissance commandée par le COLOR-LIGHT a été portée à 9000 W.

N'OUBLIEZ PAS QUE LA LUTHERIE MODERNE A PLUS DE DEUX ANS D'EXPERIENCE DANS CE DOMAINE - UNE DEMONSTRATION COMPLETE DE CES APPAREILS PEUT ETRE EFFECTUEE DANS NOTRE AUDITORIUM DE PARIS.

COLOR-LIGHT



VARIORYTHM



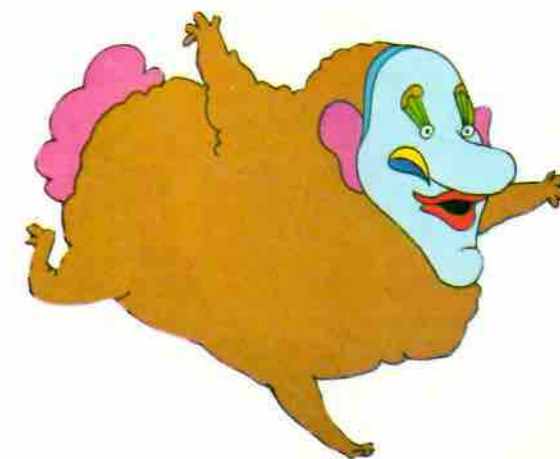
la Lutherie moderne

LA LUTHERIE MODERNE - 14, RUE DE DOUAI - PARIS 9 - Tél 744-73-21 874-19-50

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

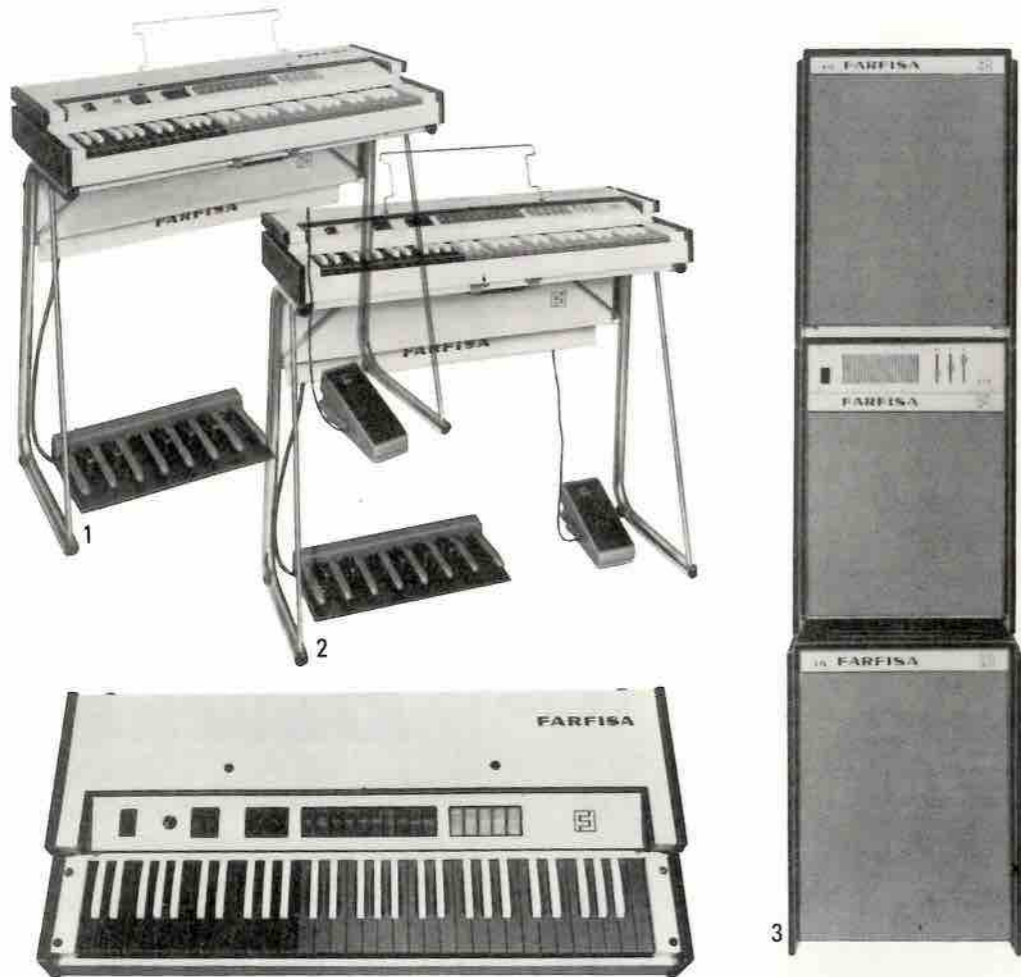
NOEL LES MOTHERS
ARTHUR BROWN PA
RIS JAZZ FESTIVAL S
SYLVIE VARTAN LES
BEATLES



N° 23 DECEMBRE 68 3 F SUISSE 3 F BELGIQUE 30 F

Photos J.L. RANCUREL - Studio DAILLY

Pub. Lalourcade - Maq. Solvignon



PRESTIGIEUX!

Farfisa FAST 4 (1)

Sans aucun doute le Compact Fast 4 est le plus complet des orgues électroniques, car il comprend les tonalités aiguës et incisives de la musique « Beat », les tonalités rondes et mélodieuses des orgues traditionnels et les sons extraordinaires et personnalisés des « Rhythm and Blues » et du « Jazz ». Le Compact Fast 4 offre une très vaste gamme de registres, des flûtes d'une pureté extraordinaire et également deux registres de mixture (quinte de 5^{1/3} combinée à une quinte de 2^{2/3}). La gamme des caractéristiques est complétée par les vibratos ainsi que par une octave de basses à main pouvant être étendue à 2 octaves; un pédalier de 13 notes peut être livré en op-

tion. Exceptionnelle dans cet orgue est la percussion. Cet effet peut être utilisé sur tous les registres ou bien uniquement sur les registres de quinte.

Farfisa FAST 5 (2)

Il est entièrement nouveau et s'ajoute à la gamme fameuse des orgues électroniques Compact Farfisa. Il offre une merveilleuse gamme de tonalités, des flûtes d'une très grande pureté, des mixtures admettant les combinaisons les plus belles et les plus nuancées. 5 registres de percussion agissant sur toutes les tonalités ou sur les mixtures seulement. Le vibrato a 4 positions; l'octave des basses à main peut être étendue à 24 notes. Le pédalier de 13 notes est livré en option. 3 re-

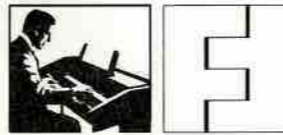
gistres de Sustain (son soutenu) donnent à la musique une valeur accrue, une coloration des tonalités variée et fascinante. C'est l'instrument idéal pour tous les genres de musique: Beat, Pop, Jazz, Rhythm and Blues. Un instrument pour le musicien toujours jeune.

Farfisa ABL 73 (3)

Trois unités composent le système d'amplification ABL 73. Ces unités peuvent être fixées l'une sur l'autre formant ainsi une colonne, ou au contraire éloignées l'une des autres pour une plus large diffusion du son. • Impédance = 100 Kohm ± 10% • Sensibilité = 10 mV_{eff} • Signal d'entrée maximum = 1,4 V_{eff} (4 V_{pp}) • Puissance de sortie RMS continue (distorsion 1%) -

25 W (A 73) - 50 W (A 73 + B 73) • Distorsion harmonique: 0,80 % pour 40 W à 1.000 cycles • Courbe de réponse: 20-40.000 cycles avec tonalités en position linéaire • Température: de -30°C à +50°C • Haut-parleurs: 30 cm - 7 Ohms - 30 watts • Consommation = 90 watts • 220 volts - 50/60 cycles

Finition: Les trois unités sont recouvertes d'un tissu plastique lavable et fournies avec leur housse. Elles s'adaptent très facilement l'une sur l'autre.



ROCK & FOLK ACTUALITES



AZNAVOUR ENREGISTRE

Écouteurs sur les oreilles, les mains dans les poches, Charles Aznavour déchiffre une première fois, pour voir, « La Lumière », une chanson de son prochain disque. Il est là depuis le matin. Il a déjà mis en boîte les trois autres titres: « Je n'oublierai jamais »; « Désormais »; « L'amour ». Titre général du disque: « Aznavour chante Garvarentz ». Tout à l'heure, le studio était vide. Charles Aznavour faisait une escapade à la télévision. Rien de plus bête qu'un studio vide, silencieux. Un décor triste. Puis l'ingénieur du son est arrivé. Tout était en place depuis le matin. Il n'a qu'à attendre. Puis Charles Aznavour est arrivé. Vif, nerveux, une canne à la main, élégant, un macfarlane noir sur les épaules. Il a déboulé dans la cabine de son, surpris de nous voir. « Rock & Folk »? Je ne suis pourtant ni rock, ni folk... Peut-être folk dans cent ans... Et quand on lui rappelle qu'il a été un des premiers à swinguer en France, et à chanter des onomatopées, « Oublie Loulou » et « Pour faire une jam », il est ravi. Il parle des USA où il séjourne de plus en plus, où la musique ne connaît pas ces différences de genre, ces ségrégations entre les styles. Quand il chante au Carnegie Hall de

New-York, dans la salle il y a aussi bien les Youngs Rascals, Barbra Streisand ou Tom Jones. Il été invité dans une émission rock comme « Oola baloo ». Très influencé par le rythme de travail américain, il s'étonne qu'en France on produise encore des 45 t EP. « Deux titres sur une même face, c'est du vol audif ». Aussi, son prochain 45 t sera composé de deux simples présentés en double album. Le preneur de son, Claude Achallé, surveille ses cadrans. Mais il a l'habitude de la voix. Il connaît la balance. Des amis entrent dans le studio. Charles Aznavour les salue tout en continuant à chanter. Un passage de la chanson le fait buter. Georges Garvarentz, compositeur des musiques, et qui est aussi le beau-frère de Charles, n'est pas encore là. Aussi, pour déchiffrer un passage qu'il n'arrive pas à lire, il s'en va dans un coin du studio et joue la mélodie au piano. Il tousse. La voix est fatiguée. Il force un peu. Ça se sent. Quelqu'un lui demande s'il entend bien avec les écouteurs. Oui, ça va. Mais il réclame le play-back au maximum de puissance. Quelqu'un suggère encore qu'on éteigne la lumière du studio comme cela se fait souvent. Le chanteur se sent ainsi isolé,

seul avec lui-même, emporté dans le torrent généreux du play-back face au texte. Mais il n'aime pas ça. Qu'on ralentisse. Quelque chose ne va toujours pas. Il est en avance sur le temps. Personne ne peut encore lui dire pourquoi. Mais voilà Georges Garvarentz qui arrive, avec Aïda Aznavour, sa femme, Christian Gaubert le chef d'orchestre, entouré de trois ou quatre amis. Ensemble, ils discutent de quelques détails harmoniques. Aznavour plaisante un peu. Les musiciens n'ont rien fait pour l'aider en écrivant des notes hautes, des envolées lyriques de violons. Mais Garvarentz va lui indiquer les départs. On reprend au début. De l'autre côté de la double vitre, Garvarentz le suit des yeux, regarde la partition, « le score », lui fait de grands gestes pour le faire ralentir, ou partir juste sur le temps. Mais quelque chose ne va pas. Il le sent. A un moment, il est obligé de bousculer les paroles pour arriver à rattraper le tempo. Georges Garvarentz s'en va dans le studio lui montrer la découpe exacte au piano. Ils complètent un moment au fond du studio. Puis, Georges Garvarentz revient dans la cabine. Le play-back démarre une nouvelle fois. Je pense à Frank Sinatra qui fait

par Jacques Barsamian, Pierre Chafrenier, F.-R. Cristiani, Maurice Cullaz, Alain Dister, François Jouffa, Jacques Vassal, Claude Villers.

DOCUMENTATION COMPLÈTE ET GRATUITE SUR SIMPLE DEMANDE A : G. BECKER 99, R. DE PARIS - BOULOGNE-92 - TÉL. 825-73-80 & 73-21



GEORGES GARVARENTZ ET CHARLES AZNAVOUR
« Si on triche, où va le monde ? ».

le même boulot et, chaque fois, c'est l'orchestre qu'il faut relancer à cause des syndicats américains qui interdisent les rerecordings. Il y a de plus en plus de monde dans la cabine. Denys de la Pâtelière vient d'arriver. On s'inquiète. Aznavour semble forcer. Est-ce qu'il va pouvoir recommencer comme ça longtemps? Est-ce que la voix va tenir le coup? Mais il ne peut pas faire autrement. C'est une question d'interprétation, d'émotion. On lui propose de baisser la tonalité du play-back d'un demi-ton. Il refuse, comme il refuse de faire des montages, et tient à enregistrer tout d'un coup. « Si on triche, où va le monde? dit-il dans un clin d'œil. » Silence. Le rouge est mis. Il repart, depuis le début. De temps en temps, il regarde, entre deux respirations, vers la cabine. Il attend, repart, semble reprendre la musique en marche. Comme s'il jouait, libre comme l'air, batifolant sur les portées. Il est pourtant singulièrement prisonnier de ce play-back mécanique qui se déroule sans l'attendre. Entièrement conscient de son savoir, à l'aise, il semble jouer avec les mots et la musique comme avec un yoyo, une balle qu'il ferait rebondir. J'ai vu bien des gens enregistrer, des débutants, des vedettes, des chanteurs confirmés, des idoles; peu m'ont donné cette sensation de décontraction. La voix est dirigée, libre en apparence, formidable instrument savamment domestiqué, fauve obéissant au geste sans réchigner. Jamais une fausse note. La musique tellement présente n'est plus contraignante. Au contraire. Seule compte maintenant l'interprétation. Cette fois, il arrive jusqu'au bout. Il vient écouter. Nerveux, pré-occupé. Quelque chose le gêne encore au pont. Il n'arrive pas



à retomber pile sur le temps. Aznavour, Garvarentz, Gaubert se mettent d'accord. Il faut qu'il parte un peu en retard. « Ah! bon! fallait me le dire, les enfants! Vous m'avez dit de partir un peu en avance tout à l'heure. » On écoute. Des gens entrent encore dans la cabine. Charles Aznavour est tout oreille. Les cheveux sont longs dans le cou, le front est dégarni, le visage marqué, mûr, une ride profonde comme une balafre sur la joue, de petites rides au coin des yeux. Il a une petite cicatrice au coin du sourcil gauche, comme un boxeur. La bouche mince est gourmande. Concentré, il écoute. Tout à l'heure, c'était le patron, nerveux, vif, sûr de lui. Maintenant, c'est l'artiste qui réfléchit, qui doute. Fragile. Puis, les yeux se lèvent, vous regardent. Des yeux d'enfants, étranges dans ce visage buriné. Des yeux d'enfant triste. Dans la cabine, tout le monde s'extasie. Des admirateurs. Ce n'est pas encore le moment. Il a compris ce qu'il fallait à la chanson. Il regarde autour de lui, surpris tout d'un coup de voir tout ce monde. Il dit bonjour gentiment, fait un signe à Garvarentz. « Viens Jojo, je vais t'expliquer ce que je vais faire ». Les écouteurs sur les oreilles, avant de recommencer, il regarde de nouveau vers la cabine, surpris. Il dit : « C'est la cabine des Marx! » (On est 29 maintenant, ingénieur du son compris.) Lui,

il est tout seul de l'autre côté de la vitre dans l'immense décor vide. Le play-back démarre. Garvarentz, collé à la vitre, comme un papillon nocturne attiré par la lumière, agite les bras. Il dirige. De l'autre côté, se hissant sur la pointe des pieds, tendu vers le micro, se balançant d'une jambe sur l'autre, un bras battant la mesure, Charles Aznavour repart. Il module les mots, les joue, les interprète. Entre lui et le micro, c'est une danse secrète et amoureuse, danse d'initiation, de séduction. « La lumière, c'est un bonheur incandescent... » Le passage difficile est avalé. Garvarentz se retourne, regarde Christian Gaubert qui hoche la tête, satisfait. C'est en place. « Viens, on écoute! » Charles Aznavour entre dans la cabine de son pas pressé. Débarrassé, plus léger. Invisiblement gravé sur la matière de la bande d'un pouce, en quatre pistes distinctes, repassant à travers le magnétophone et les trois baffles énormes, le son revient, fidèle. Aznavour, derrière le preneur de son, suit du regard les aiguilles qui s'en vont taquiner la zone rouge de la saturation. Et, le sourire aux lèvres, il tend la main à Christian Gaubert. Belle orchestration! La chanson est dans la boîte. C'est fini. Mais, déjà, il s'inquiète. Est-ce que le ton est le même que celui de ce matin? Rassuré, il se penche maintenant sur la version espagnole de « L'amour c'est comme un jour ». — PIERRE CHATENIER.



De l'avis général, l'American Folk Blues Festival de cette année, dans la grande Salle Pleyel (à bureaux fermés), à Paris, a été un des plus enthousiasmants. Afin de vous inciter à écouter, de nouveau, dans la quiétude de votre intérieur, les bluesmen que vous avez entendus (ou que vous auriez dû aller écouter) à la Salle Pleyel, j'ai choisi, pour chaque artiste, un ou deux enregistrements caractéristiques que vous pourrez vous procurer facilement. Le concert était présenté par le

manager de la tournée: Al Smith, qui a composé lui-même beaucoup de blues et qui connaît tout de cette forme musicale. Au cours de la brève mais magistrale présentation de la tournée, Al Smith swinguait en parlant (ou parlait en swinguant... comme vous voudrez) sur un fond très funky constitué par T. Bone Walker au piano (mais oui!) Jessie Lewis à la batterie, Jerome Arnold à la guitare basse et Shakey Horton à l'harmonica.

JOHN LEE HOOKER :

C'est un mystère, pour moi, que l'on ait fait passer en premier cet extraordinaire chanteur qui devrait passer en vedette, ou en américaine, au milieu du programme! La voix sourde de John Lee Hooker distille impitoyablement les blues avec une sobriété, une absence totale d'effets commerciaux sur le fond tragique de son propre accompagnement de guitare. Hallucinant! C'est un des plus grands chanteurs de blues actuels. Ses disques doivent figurer dans la discothèque de tout amateur de blues, je dirais même de tout mélomane, de tout « honnête homme ». Chess (distribution CED) - Riviera LP 1.438 - LP 1.454 - LP 1.508.

Stataside (Distribution Pathé Marconi) CSSX 240.796.

EDDIE TAYLOR :

Ce merveilleux guitariste et chanteur fut le maître, le « professeur » de Jimmy Reed. Il était admirablement accompagné par T. Bone au piano, Jerome Arnold, Jessie Lewis et Shakey Horton à l'harmonica. JIMMY REED : Se situe à la limite des blues traditionnels et du rhythm and blues. C'est un chanteur adulé de la jeune génération américaine. Non seulement il s'accompagne fort bien à la guitare, mais joue (entre les phrases chantées) d'un harmonica qui se trouve à portée de

JIMMY REED
Du blues au R'n'B.



nouvelles de new york par claude villers

RUBRIQUE DES DIVORCES :

Après le court-circuit provoqué chez THE ELECTRIC FLAG par le départ de Mike BLOOMFIELD, le batteur Buddy MILES a récupéré quatre anciens membres du groupe, pour former un nouvel ensemble THE BUDDY MILES EXPRESS.

Les quatre survivants sont: l'organiste Herbie RICH, le sax-baryton Virgil GONSALVES, le sax-ténor Terry CLEMENTS, le trompettiste Marcus DOUBLEDAY, auxquels viendront s'ajouter Billy RICH à la basse, Bob Mc PHERSON au ténor et Jimmy Mc CARTHY (qui fut longtemps accompagnateur de Mitch RYDER) à la guitare solo.

Après Zal YANOVSKY l'an dernier, c'est maintenant John SEBASTIAN qui quitte le LOVIN' SPOONFUL.

On parle beaucoup du démantèlement du JIMI HENDRIX EXPERIENCE.

La cause: les incessantes querelles opposant Jimi et son bassiste Noël REDDING.

DIVORCES (suite): C'est décidé.

Eric CLAPTON quittera « THE CREAM » à la fin de leur tournée américaine. Tout d'abord, il retournera à HOLLYWOOD, pour écrire, produire et réaliser son premier film (sujet et titre non encore choisis).

Ses co-producteurs seront Alan PARISER et Barry FEINSTEIN (réalisateur de « YOU ARE WHAT YOU EAT », avec Tiny TIM).

Bien sûr, Eric écrira et interprétera la musique du film. Ensuite, il est plus que probable que Clapton se joindra aux « TRAFFIC ».

DIVORCES (encore !):

Gram PARSONS a quitté les BYRDS.

Motif: il refuse d'accompagner le groupe dans sa tournée en AFRIQUE DU SUD, pays dont il n'apprécie pas la politique ségrégationniste.

EXCLUSIF: HOMMAGE AU TOMBEAU DE LA CHAN- SON INCONNUE.

Mes services d'espionnage ont découvert que la maison COLUMBIA gardait enfoui dans un tiroir, l'enregistrement d'un titre de Bob DYLAN, réalisé à l'époque de HIGHWAY 61 REVISITED et jamais distribué. « KILLING ME ALIVE », c'est le titre de la chanson, raconte l'histoire d'une jeune fille attrapée dans un réseau de fils de fer barbelés, qui petit à petit, à chaque mouvement, lui déchirent la peau; et d'un témoin qui assiste impuissant au supplice.

Enregistré avec un orgue et trois pianos, il s'agirait d'une des plus belles pièces musicales de Dylan.

Mais c'est Dylan lui-même, qui aurait bloqué la sortie de KILLING ME ALIVE.

Pourquoi?

NAISSANCES :

Bill GRAHAM agrandit la famille des « FILLMORES ». Après le « FILLMORE EAST » de SAN FRANCISCO et le « FILLMORE EAST » de NEW YORK, voici le « FILLMORE WEST » de San Francisco.

Pour ceux qui connaissent S.F., il s'agit du CAROUSEL BALLROOM, rebaptisé. Pour tout le monde: Bill Graham transformera une partie de l'établissement en studio d'enregistrement, créant ainsi sa propre compagnie de disques, nommée évidemment « FILLMORE Records ».

FLOTTE PETIT DRAPEAU

(air connu): Triomphe de Pierre CLEMENTI (BELLE DE JOUR), au FESTIVAL DU FILM de N. Y., pour sa double interprétation dans le film de Bernardo BERTOLUCCI (BEFORE THE REVOLUTION), PARTNER; certainement l'un des films qui explique le mieux, le pourquoi des événements que vous savez.... AU DRAPEAU! FERMEZ LE BAN! Et ma mamelle restera française....

Vu et entendu Tim HARDIN au CAFÉ AU GO-GO. Un seul mot. Bravo!

Au même programme, un nouveau groupe, dont je l'espère, nous reparlerons THE RHINOCEROS.

ANNIVERSAIRE: ROLLING-

STONE, le meilleur hebdomadaire de pop-music aux U.S.A., vient de fêter sa première année de parution. Dans son numéro anniversaire, le magazine a publié une interview exclusive de John LENNON par Jonathan COTT et la reproduction (sur deux pleines pages) de la fameuse photo-scandale de Lennon et de sa future femme (?) Yoko ONO intégralement nus, sans épargner un seul détail des différents systèmes pileux et anatomiques. Cette photo devait servir de couverture au disque « THE TWO VIRGINS », la bande musicale de leur premier film en commun.

Pour mémoire, je rappellerai que Mlle Ono avait précédemment réalisé l'un des classiques du cinéma « underground », « NUMBER 4 », dans lequel, des heures durant, on ne voit que des gros plans de paires de fesses.

Exactement 310, dont justement déjà, celles, paraît-il, de John Lennon. Les critiques avaient alors été unanimes à trouver le film plutôt cul-cul. Également dans ce « Rolling Stone » hors-série, un poster détachable: « DYLAN FOR PRESIDENT ». HAPPY BIRTHDAY!

FAITS DIVERS: Les DOORS ne pourront plus chanter en ARIZONA.

Les autorités de l'État les ont définitivement bannis des manifestations artistiques officielles de leur région et fait savoir qu'ils n'accorderaient plus d'autorisations aux entreprises privées qui voudraient les programmer.

La décision est venue après qu'un gala du groupe, à PHENIX (15 000 personnes), se soit transformé en une énorme bagarre, à la limite

de l'émeute, qui a, plus que sérieusement, endommagé le VETERAN MEMORIAL COLISEUM.

Seulement 56 policiers étaient présents et le Capitaine FOSTER de la police d'État a affirmé que Jim MORRISON avait: « incité et encouragé les désordres avec ses paroles et ses gestes obscènes puis en invitant les spectateurs à quitter leurs sièges et à mettre bas l'ordre bourgeois... ».

Il a fallu quatre heures d'affrontement, de nombreux renforts de police et les pompiers pour mettre les DOORS et leurs supporters à la porte.

FAMILLE: Trois des quatre MAMAS & PAPAS (Mama CASS, continuant de chanter et d'enregistrer) se voient réclamer devant les tribunaux 200 000 dollars (1 000 000,00 de F) par leur compagnie de disques DUNHILL et leur maison d'édition WINGATE MUSIC, pour rupture de contrat.

JOHN, MICHÈLE et DENNY, les trois accusés seront-ils obligés de reprendre le chemin des studios?

J'en connais à qui cela ne déplairait pas!

PATRIOTISME: Cris de haine, protestations, lettres d'injures, menaces de mort....

José FELICIANO (light my fire) est devenu la cible n° 1 des anciens combattants américains et autres patriotes professionnels, depuis son interprétation (à sa façon) de l'hymne U.S. pour l'ouverture des 5^e WORLD SERIES GAMES de baseball.

Prudent, R.C.A. avait pensé à enregistrer le morceau de bravoure.

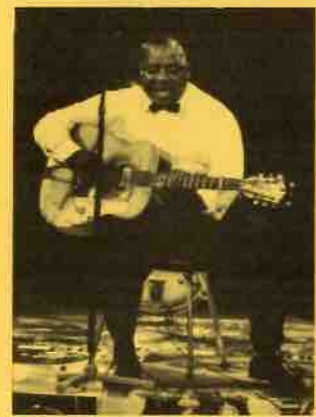
L'HISTOIRE QU'ON RACONTE DANS LE MÉTIER A N. Y.:

« Vous savez, Sammy DAVIS dit à tout le monde qu'il est israélien... »

— Oui, et alors... — C'est pas vrai, c'est un nègre!

D'autres nouvelles d'Amérique le mois prochain. See you soon. — CLAUDE VILLERS/NEW YORK.

sa bouche grâce à un système d'attaches et de supports fixé à ses épaules. Stateside (Distribution Pathé Marconi) FSL 103.



BIG JOE WILLIAMS
Quelle présence !

Fontana 469.803 ME (super 45 tours).

BIG JOE WILLIAMS :

qui passa après l'entracte possède vraiment un public. Sa prestation fut un peu décousue, un peu désordonnée et un peu désinvolte, mais quelle présence ! Sa voix rugueuse et râpeuse comme embourbée dans l'accent du Mississippi le plus authentique, son jeu forcé de guitare rappelaient que les blues sont nés de la misère, de la boue (du delta), de l'alcool et de la frustration. Big Joe William fut salué d'une délirante ovation.

Folkways (Distribution Le Chant du Monde) FS 3.820. Fontana 688.800 ZL.

Collection « Treasury of Jazz » n° 23 RCA. Victor 75.723 super 45 t.

Prestige (Distribution Pathé Marconi) EGF 15.010 (super 45 t).

CURTIS JONES :

Une fois de plus le passage de ce grand chanteur de blues, pianiste et guitariste, a constitué le critère du goût et de la culture (en matière de blues... bien sûr) pour le public de Pleyel. Ceux qui « bichent » et « prennent le pied » en entendant Curtis Jones sont vraiment ceux que la grâce a touché, même s'ils ont encore beaucoup à entendre et à apprendre... Les autres... il leur faut recommencer à zéro... ils ont pris, comme l'a dit Bergson, « la paille des mots pour le grain des choses »...

Blue Horizon (Distribution CBS) S7 - 63.207. Prestige-Bluesville BVLP 1.022 Decca (anglais) LK 4.587.

T. BONE WALKER :

Chacun connaît ce fantastique chanteur, guitariste, pianiste, danseur et acteur. Très bien

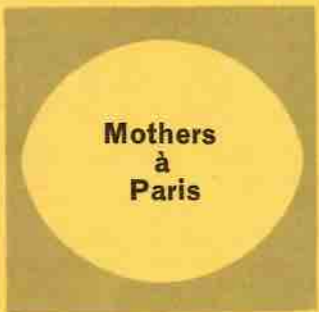
accompagné d'abord par le drummer et le guitariste basse auxquels se joignit, plus tard, Eddie Taylor, il enthousiasma les connaisseurs par sa voix à la fois percutante et paresseuse, sa diction parfaite, ses longues phases de guitare (ou son jeu de piano) et son sens de la scène. Quelques crétiens lui firent grief d'avoir joué plusieurs choruses (superbes) en ne se servant que de la main gauche sur la manche de la guitare (la main droite immobile ne jouant alors aucun rôle). C'est oublier que Django raffolait de ce procédé dont il se servait avec une stupéfiante aisance... comme T. Bone d'ailleurs. La sonorité ainsi obtenue est d'ailleurs d'un grand charme. T. Bone Walker c'est le blues personifié et



T. BONE WALKER
Percutant et paresseux.

c'est l'aisance et la décontraction musicales faites homme.

Capitol (distribution Pathé-Marconi) T 1.958. Stateside (distribution Pathé Marconi) CSSX 240.691. — MAURICE CULLAZ.



En m'installant dans ma loge, à l'Olympia (on a les moyens chez nous!), je rigolais doucement. Je me disais, entre moi et même, que si le père Zappa se mettait à refaire à Paris les trucs que je l'avais vu présenter in Hollywood and in New York, ou le public ne comprendrait rien à rien, ou alors... Que s'est-il donc passé, Frank? Fatigué par les

tournées européennes, mortifié par les pseudo-révolutionnaires de Berlin (qui eux alors n'ont vraiment rien compris)? Ou plus simplement as-tu eu peur de nous faire peur? A moins que le big business ne commence à te bouffer toi aussi? Bien sûr, musicalement c'était extra. C'était un « concert » des Mothers of Invention qui comptera parmi les meilleurs. Tes trouvailles sont assez géniales pour ne plus avoir l'air d'être géniales. Normale, la pédale wawa sur le saxo-alto ou l'orgue Hammond. Normales les deux batteries. (Coltrane voulait un véritable collage de batteurs pour l'accompagner.) Normales pour toi. Le coup de la cigarette enfilée négligemment dans le manche de ta guitare, les petits sauts, les gestes de « conduttore » d'orchestre symphonique, sont autant de vieux trucs, qui sont des parties de toi-même aujourd'hui. Et tu le sais bien. Tu t'en amuses. Tu imagines la gueule des spectateurs te regardent faire ton petit numéro et tu te marres. Et tu as bien raison. Donc, à Paris, musicalement, tu fus parfait. Un type comme toi, de toutes façons, ne saurait faire de fausses notes. Mais alors? Qu'est-ce qui ne collait pas, avec toi ou avec le public? Où sont passés tous ces gags qui déchaînaient inmanquablement l'hilarité des spectateurs du Village? Tous ces petits jeux de scène pleins de finesse, ces happenings en miniature que tu créais, toujours nouveaux, selon l'inspiration du moment? Ces délires pornographiques et ces charges contre l'univers de plastique et de bonnes intentions que tu détestes si fort. Tes jeux de scène ne sont-ils fabriqués qu'à l'intention du public qui les regarde, qu'en fonction de son niveau d'appréciation, de compréhension? J'ai bien peur, hélas, qu'il en soit ainsi. Et les trucs énormes, les grosses ficelles de corps de garde que tu nous dispensas me font peur quand je pense au niveau mental des spectateurs qui les regardaient. Leurs rires énormes en disaient long sur l'endroit où tu les avais frappés. Mais peut-être en avais-tu marre de la foule des pseudos (intellectuels, artistes, critiques, révoltés) appliqués à faire de toi une nouvelle détrepe pop ou culturelle. Un bon coup d'auto-démystification (ouille!) devant un public prêt à avaler n'importe quoi, pourvu que ce soit à la mode, c'était là sans doute ton tour de force: « je me moque de ce que je me moque de ce que je me moque »... Satire au deuxième, troisième

degré. Quand même, Frank, on peut finir par tourner en rond, à ce régime-là! A la fin, j'allais trouver Frank Zappa dans la coulisse. Il était triste. Un peu trop de fatigue sans doute. — ALAIN DISTER.



Pourquoi le chanteur-polytechnicien Évariste (« Connaissez-vous l'animal qui inventa le calcul intégral... ») et le dessinateur Wolinski (Hara-Kiri, Piexus, Action, l'Enragé, le Journal du Dimanche) sont-ils tous les deux à l'affiche d'une pièce de théâtre qui s'appelle: « Je ne veux pas mourir idiot »? Essentiellement parce qu'ils ont vécu les événements de mai, ils y ont participé, ils y ont réfléchi. Un metteur en scène de talent, Claude Confortès, qui avait vu les dessins de Wolinski sur les événements, est venu le trouver en lui proposant de monter un spectacle à partir de ces croquis. Wolinski lui trouvant « une bonne gueule » et une idéologie politique analogue à la sienne, a donné son accord. Avec Évariste et cinq jeunes acteurs déjà confirmés — Georges Beller, Gérard Croce, Hermine Karagheuz et Philippe Ogouz — ils se sont engagés dans un travail de recherche et de création collectives. Tous les jours, l'auteur, le metteur en scène, les comédiens et le chanteur se sont rencontrés et ont mis au point une nouvelle technique de création dramatique. Le spectacle qui suit la chronologie des heures chaudes de mai et juin est entrecoupé de chansons d'Évariste. Deux d'entre elles: « La révolution » et « La faute à Nanterre » sont sorties sur un 45 t assez original. Le recto de la pochette est un dessin de Wolinski. Au verso, on peut lire que ce disque, vendu 3,00 F, a été réalisé avec le concours des mouvements et groupuscules ayant participé à la révolution culturelle de mai 68. Le disque est un peu le corollaire de la pièce et ils ne vont plus l'un sans l'autre depuis le succès qu'a connu le spectacle, au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers. Lors des trois représentations il a fallu laisser

les cabinets de mick jagger

Le dernier LP des Stones va peut-être sortir avec un petit ou un grand frère. Mick Jagger, Brian Jones, Charlie Watts, Bill Wyman et Keith Richard ont commencé dès le début novembre la composition d'un nouvel album. Pour les fêtes de fin d'année, les radios auront donc droit à deux 33 tours.

Le premier, « Beggars' Banquet », a failli ne jamais paraître chez les disquaires. Les Rolling Stones voulaient que la pochette de leurs nouvelles chansons enregistrées il y a quatre mois soit la photographie de ce que les Anglais appellent un lavatory et nous, les Français, des water-closets. Tout était prêt pour la promotion et la distribution quand la marque Decca, la maison de disques de Londres, a dit non. Il n'était pas question pour le directeur de la firme de vendre une pochette avec une photo aussi vulgaire. Même pas pour faire plaisir à Mick, dont l'anniversaire (24 ans), qui tombait le 26 juillet dernier, devait coïncider avec la sortie de l'album. Les avocats ont échangé des lettres pendant une quinzaine de semaines et, finalement, les Stones ont dû s'incliner: la pochette représentera une carte d'invitation.

« Beggar's Banquet », c'est le festin de tous les clodos, les mal-nourris, les amoureux, les rêveurs. La chanson qui porte le titre de l'album est plus facile à traduire qu'à chanter. C'est véritablement de la littérature pop: « Il pleut. Il y a un mendiant qui est assis sur le seuil de ma porte, qui essaye de perdre son temps... La femme en face est jalouse de son accouplement... Moi, j'essaye de



terminer un puzzle... Le garagiste a l'air terrifiant... Le chanteur est fâché, le joueur de base-ball trouble les filles... Le batteur est anxieux de garder le rythme... Vingt mille grand-mères disent que c'est pas juste... Un régiment de soldats regarde... La reine crie courageusement: Nom de Dieu, qu'est-ce qui se passe? ». C'est du Lautréamont (1) de l'Appolinaire (2) ou plutôt du John Lennon, du meilleur, celui de « A day in the life ». Les carrières des Stones et des Beatles se sont sans cesse croisées. Les Beatles avaient enregistré « Revolution » (largement diffusé sur les radios clandestines tchécoslovaques, au moment de l'entrée des troupes soviétiques, plusieurs semaines avant même la BBC, selon Sam, l'assistant de Rosko). Les Stones ont chanté « Street fighting man »: « C'est une bonne nuit pour se bagarrer dans la rue... le temps est propre pour une révolution de palais, mais où je vis, il n'y a que des solutions de compromis (allusion plus que directe à la politique d'Harold Wilson, premier ministre britannique). Je crierais que je vais tuer le roi et je traiterai de tous les noms ses serviteurs ». Cette chanson (interdite à Chica-

go pendant la convention du parti démocrate) était jouée dans toutes les boîtes de Londres par tous les orchestres, la veille de la manifestation contre la guerre au Vietnam (dimanche 27 octobre 68). Et dans le « Black Dwag », le journal du Pakistanais Tarig Ali, le rebelle révolutionnaire anglais, le nom de Mick Jagger figurait à la une, juste après les noms de Marx et de Engels. La politique? Jagger s'y intéresse par la bande. Dans « Sympathy for the Devil », il chante: « Tu as deviné mon nom, je traîne depuis Jésus; j'ai aidé Ponce Pilate à laver ses mains. J'étais à Saint-Petersbourg quand j'ai vu que le monde changeait. Dans une réception royale, j'ai crié: « Qui a tué les Kennedy? » je suis un homme de richesse et de bon goût: Lucifer ». Devil, Lucifer, Satanic, en fait Mick (qui semble prendre de plus en plus ses distances vis-à-vis des autres membres du groupe, Brian Jones sombrant petit à petit dans l'anonymat) est un garçon doux et charmant. L'amoureux transi type « Let's spend the night together » (a-t-il chanté un jour à Marianne Faithfull). Marianne, pourtant mariée à John Dunbar, un marchand de tableaux londonien, n'a pas dit non. Aujourd'hui, elle est enceinte d'un bébé dont le papa est Mick. Et elle refuse d'épouser le père qui, lui, voudrait bien légaliser la situation. L'Archevêque de Canterbury, grand ami et défenseur des rockers, en a été choqué. Alors Mick chante « No expectations », sans espoir: « Ton cœur est comme un diamant... notre amour, c'est comme de la musique,

c'est là et c'est loin. » Il chante aussi dans un rythme plus proche des pionniers Bo Diddley et Chuck Berry: « Aide-moi, Docteur, il y a douleur où il y avait une fois un cœur. » Mais Mick n'est pas qu'un pleurnichard ou un impuisant (« I can't get no satisfaction »); dans un très beau blues intitulé « Stray Cort », il s'adresse à une fille de 15 ans et lui dit: « ta mère ne sait pas comment tu sais mordre, ni comment tu sais me gratter le dos ». Il y a aussi le Mick misogyne, satanique, attendant cette ouvrière (factory girl) à la sortie de l'usine « qui a des boucles dans les cheveux, un chapeau, des genoux trop gros et des taches sur sa robe ». Le banquet des mendiants se termine par une chanson à boire, on y sent l'odeur de la draft beer des pubs de Chelsea: « buvons à la santé des gens seuls, des hommes qui travaillent durement, aux bons et aux mauvais, au sort de la terre ». Les fans d'After Math retrouveront dans cet album le souffle d'Andrew Oldham, l'ex-imprésario des Stones. Andrew, le disciple de Phil Spector — Beggar's Banquet, quand ce n'est pas tout simplement un retour au bon vieux blues à la Muddy Waters comme dans « Poor Boy », c'est vraiment du Spector Sound. Les Stones disparaissent derrière la musique et nous laissent dans un nuage de notes oppressantes. — FRANÇOIS JOUFFA.

(1) « La poésie doit être faite par tous, non par un » (Lautréamont).
(2) « Mes chants tombent comme des graines » (Appolinaire).

chaque soir cinq cents personnes dehors. Même accueilli à Bruxelles et à Louvain. Actuellement Confortés, Évariste et les comédiens font le tour des universités et pensent pouvoir jouer bientôt à Paris. Le Théâtre des Arts serait presque prêt à les accueillir. Prix unique: 13 F. Pour les étudiants et collectivités: 10 F. Pas de réservations et pas de pourboires. Les comédiens, le chanteur et le metteur en scène sont tous payés au minimum syndical. Ensuite, ils se partagent les bénéfices en parts strictement égales pour tous. Toutes ces modalités en marge des conventions habituelles dans le spectacle contribuent à créer quelque chose de neuf. On sent la liberté des acteurs sur scène et on les sent coller de plus près à leur rôle, du fait même qu'ils ont contribué à leur création et à leur mise en scène.

L'impression qu'on retire de tout ceci, c'est que « Je ne veux pas mourir idiot » sonne comme une revendication politique, qui serait formulée avec humour, et en chansons. Précisons que les dessins de Wolinski sont parus chez Denoël, et le texte chez Jean-Jacques Pauvert. — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.



Petit bilan du music-hall en octobre-novembre: une Brésilienne triomphe en américaine

le souffle en direct

Heureusement, il y a quelques personnes, dans la maison ronde, qui ont compris que ce que la jeunesse voulait (une grande partie, du moins) ce n'étaient pas tant des tables-rondes « animées » par de jeunes vieillards (à quelle heure, la levée du corps?) qu'un petit, si petit fut-il, souffle de vie. Oh ! on le savait déjà, à l'Office, que la musique tenait une part importante dans la vie des « Français de demain » (toujours de demain); alors, on prenait le hit-parade de tel ou tel magazine (pour Français d'après-demain, cette fois) et on gavait le petit écran de Sheila, Dalida et autres Adamo. Bon moyen d'infantilisation totale. Mais il n'y a pas que des... (remplissez les pointillés) ou des... à la télévision, il y a aussi des hommes comme Pierre-André Boutang, André Maurice, Philippe Colin, Raoul Sangla qui voient un peu

et un Français, en anglaise. En fait, je veux simplement parler d'Elis Régina qui passait en vedette américaine de Pierre Perret à l'Olympia et de Serge Lama qui passait en vedette anglaise de Georges Chelon à Bobino, de la fin octobre à la mi-novembre.

Elis Régina, c'est la révélation du M.I.D.E.M. 68 (Marché International du Disque et de l'Édition Musicale, qui se tient tous les ans à Cannes). On se souvient d'« Upa negrinho ». Avec son deuxième passage à l'Olympia dans l'année, elle est en train de mettre sur orbite un second tube, « Deixa ». Ses chansons, fortement rythmées, empruntent au folklore et à la poésie brésilienne ainsi qu'au jazz. On est très loin des belles bossa-novas un peu guimauve d'Astrud Gilberto. Avec Elis Régina, on reste abasourdi. La force et la présence de son chant, associées à la musicalité de sa langue natale emportent l'adhésion des plus difficiles. Ses musiciens sont tout simplement fantastiques, et si l'on pense au jazz, c'est à cause du swing intense qui se dégage de leur façon de jouer et de leur mise en place impeccable. Serge Lama, c'est un destin tragique et une ténacité sans limites. En 1965, il démarra doucement sa carrière de chanteur et passe à Bobino. Le 12 août, il part en tournée et c'est l'accident de voiture stupide. Mais très grave. Il a la mâchoire fracturée, la jambe droite cassée, la gauche paralysée, les côtes enfoncées et le bras écrasé. Pour lui, Georges Brassens, Enrico Macias, Régine, Marcel Amont et Pierre Perret participent gratuitement à un gala organisé à l'Olympia. Ils lui remettront trois millions d'anciens francs qui vont lui permettre de tenir le coup, malgré cinq opérations successives et un an et demi de

rééducation. Inlassablement, il continue d'écrire des chansons et se fait même conduire en chariot d'hôpital jusqu'à un studio d'enregistrement, pour faire un disque. Une fois debout, et malgré une légère claudication il part en tournée et prépare minutieusement sa rentrée à Paris. Il a gagné. C'est finalement lui la vraie vedette américaine de Bobino, et non pas Line et Willy. Il fait un véritable triomphe tous les soirs. Sa personnalité accomplie, sa présence et son métier ont séduit le public de Bobino. Ses chansons expriment une sensibilité vraie, et il apparaît particulièrement drôle et à l'aise quand il interprète en comédien consommé « Mémo-randum pour un pucelage ». Enfin, il a du coffre, ce qui n'est pas si fréquent par les temps qui courent. — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.



L'autre soir, il pleuvait, j'en profitai pour réécouter une partie de ma discothèque. Parmi ces enregistrements, je redécouvrai les premiers titres des Yardbirds et des Who, groupes psychédélic anglais avant la lettre, avant la popularisation du Jimi Hendrix Experience et des Cream. Puis quelques albums qualifiés, selon Frisco, comme appartenant au mouvement Flower Power, même s'ils étaient Anglais comme les Soft Machine, les Pink Floyd, ou Eric Burdon et les Animals reconvertis. Ceci m'amena à dresser une liste des principaux groupes qualifiés d'Underground aujourd'hui, suite au mouvement lancé par les Mothers et les Fugs. Grâce à eux, le rock a pris une profondeur différente et devient plus mystérieux. La nouvelle vague produit du rock qui comporte aussi bien des berceuses pour satisfaire nos rêves que des hymnes pour la liberté et la contestation. Il encourage le monde à juger chaque problème qu'il soit social, politique ou individuel. Musicalement, il est difficile de faire une classification, j'en ai pourtant tenté une. Certains groupes Underground

font du blues moderne: Canned Heat, Ten Years After, John Mayall's Bluesbreakers, Fleetwood Mac, Chicken Shack, Jeff Beck Group.... D'autres subissent l'influence de la Soul Music: Electric Flag, Chambers Brothers, Sly & The Family Stone.... Enfin la troisième catégorie, la plus courante actuellement fait du rock progressiste: Doors, Jefferson Airplane, Country Joe & The Fish, Vanilla Fudge, Big Brother & The Holding Co, Blue Cheers, Moby Grape.... Bob Dylan et les Beatles inspirant bonne partie de ces artistes.

Big Brother & The Holding Company risque malheureusement de disparaître à tout jamais au moment où j'écris ces lignes: leur chanteuse Janis Joplin les a quittés. Le reste de la formation est composé de Peter Albin, basse; Sam Andrew et James Gurley, guitares; David Getz, batterie. Le Big Brother s'était fait connaître au cours du Festival de Monterey qui se déroula durant l'été 67. Leur musique, rock avant tout, révèle des origines folk, jazz et blues. Il suffit d'écouter leur album « Cheap Thrills », enregistré au Fillmore pour être convaincu de cette merveilleuse synthèse. Les Blue Cheers ont été nommés par les critiques américains le nouveau « trio dynamite ». Leur matériel gigantesque y est



ERIC ROBRECHT
Il a fait l'Olympia du 13 novembre au 1^{er} décembre en compagnie de Zizi Jeanmaire; sa chanson « Et remettez-nous ça » est abondamment diffusée dans les juke-boxes, son album 33 t produit par Jacques Canetti démarre plus vite de par ses ventes que celui de Serge Reggiani. Eric Robrecht a 35 ans, ses parents faisaient du théâtre. Son père est Flamand, sa mère Française. Il obtint un premier prix d'harmonie au Conservatoire de Bruxelles. A son retour de l'armée Eric chanta des œuvres de Montand dans des petits bars. Aujourd'hui, il est devenu l'un des auteurs-compositeurs-interprètes qui montent. — J. B.



BLUE CHEERS
Dickie Peterson, Leigh Stephens, Paul Whaley

pour quelque chose, mais leur valeur musicale aussi. Le groupe est constitué par Paul Whaley, batteur; Dickie Peterson, chanteur-bassiste et Leigh Stephens, guitariste - soliste. Leur répertoire comprend des adaptations de classiques comme « Summertime blues », « Rock me baby », « Satisfaction » et « The hunter » (Booker T), mais aussi leur propres compositions telles « Second time round » ou « Just a little bit ». Il est fort question que Pierre Sbero chez Philips réunisse leurs meilleurs morceaux sur un album français. Des titres comme « Can't be so bad », « Hey grandma », « Miller's blues », « Omaha » et « Indifférence » ont fait de moi un fan de Moby Grape qui constitue, tout comme Big



MARIE-NOËLLE
Toulouse, 25 décembre 1951. Jour de Noël pour tous vit la naissance de la petite Marie-Noëlle qui vient d'enregistrer « C'est comme un... c'est comme une » (Polydor 66.852) et que les téléspectateurs ont pu voir dans l'émission de Pierre-André Boutang « Variétés Jeunesse ». Dans la chanson française, Marie-Noëlle aime particulièrement Nougaro, Poinareff, Nicoletta et Nicole Croisille. Côté pop, les Beatles. Son ambition: vivre et réussir dans le monde passionnant de la chanson.

Brother's Co et les Blue Cheers, l'un des groupes favoris de Frisco. Les Moby Grape produisent une musique à la fois douce et violente. Les Moby Grape sont également cinq personnalités distinctes: Peter Lewis, guitariste rythmique; Bob Mosley, bassiste; Jerry Miller, guitariste-soliste; Don Stevenson, batteur et Skip Spence, également guitariste d'accompagnement. L'Underground Music étant le sujet numéro 1 de l'actualité musicale en Angleterre et dans certains pays de notre vieux continent comme la Hollande, nous autres Français devions nous y intéresser. — JACQUES BARSAMIAN.



J'ai réussi à entendre le nouveau disque des Beatles, qui sera chez votre disquaire avant la sortie de Rock & Folk. Ce double-album (Odéon SMO 2.051-2.052, 45,80 F), bourré de merveilleuses compositions, interprétations, orchestrations et arrangements, est fort différent du précédent, « Sergeant Pepper's lonely hearts club band ». Présentons donc chaque face l'une après l'autre: FACE 1: « Back in the USSR ». Un rock à la Chuck Berry se terminant à la manière des Beach Boys. La haute société américaine n'appréciera sans doute pas les paroles. « Dear Prudence »: l'histoire d'un homme qui vit avec le sourire

de sa petite amie est contée par John Lennon. « Glass onion »: rappel condensé de « Fool on the hill » et de « I am the walrus », prouvant que rien n'a changé depuis. « Ob-la-di, ob-la-da »: Paul chante, sur un accompagnement d'orchestre jamaïcain. « Wild honey pie »: plus un interlude qu'autre chose. « The continuing story of Bungalow Bill »: morceau

macabre de John avec introduction à la guitare espagnole. « While my guitar gently weeps »: rappelle vaguement le style de Hendrix. « Happiness is a warm gun »: chanson de John Lennon avec accompagnements de chœurs féminins. FACE 2: « Martha my dear »: Paul demande à la Martha en question de ne pas trop l'ou-

le bloc-notes d'henri le proux

Le Golf Drouot, 2 rue Drouot, Paris-9^e est ouvert tous les jours (sauf le mardi) de 15 h à 20 h, le vendredi de 21 h à 2 h et le samedi de 21 h à 5 h. Chaque mois Henri Leproux fait ici le point sur les activités de son célèbre club.

12 et 13 octobre: Les Incorruptibles, un groupe de rock et le Tac Pout Système, un trio de blues succéderont à Burt Blanca que l'on reverra le 20 décembre au cours d'une soirée 100% rock. 18 octobre: Les Windings, les Symptômes et les Blues Makers furent les principales vedettes du tremplin. Les Blues Makers sont Herman Pujol, guitare solo; Michel Erchoff, basse; Vasiliev Erchoff, batterie; J.-M. Nermoud, guitare rythmique; J.-P. Blasquiz, harpe et Klaus Blasquiz, chant. Originaires de Meudon et Fresnes, leur tendance musicale est axée sur le blues, ils jouent des morceaux de Mayall, Canned Heat, Aynsley Dunbar et Memphis Slim.

19 et 20 octobre: Retour des Windings, groupe formé il y a quatre ans en jouant du Blues. Leur style est demeuré vocal et mélodieux. Les Windings sont Gérard Blanc, guitariste; Christian Vaysse, organiste; Noël Chavenois, batteur; Félix Sice, bassiste et Sylvain Pauchard, organiste. Ils viennent de partir pour trois mois à Dakar. 25 octobre: Un groupe anglais. Les Moving Fingers furent les vedettes de la soirée. Les Polaris, les grands vainqueurs du Tremplin devant les Poulbots et les New Stanley's. Les Polaris sont cinq Belges qui font de la pop music style anglais. L'an dernier, ils participèrent à une

tournée avec Adamo et les téléspectateurs belges ont pu les voir dans le cadre de l'émission « Vibrato ». 26 et 27 octobre: Paul Harris Group, qui a abandonné la soul music pour faire du blues moderne. On aura l'occasion d'en reparler lors de leur prochain passage au Golf Drouot.

1^{er} novembre: Passage des Cherry Blossom Clinic, cinq Anglais qui, eux aussi, font du british blues, genre préféré au Golf ces jours-ci. D'ailleurs, les deux autres groupes, parisiens cette fois, faisaient... du blues. 2 et 3 novembre: Retour des Cherry Blossom Clinic avec les We 3.

6 novembre: Transformé par le Club Méditerranée, le Golf était méconnaissable. Le Club avait choisi pour thème « Barbarella », le Tremplin étant dans une cage de verre, on se serait cru en 2000. Pas moins de 1.500 personnes grimperont notre escalier au cours de cette mémorable soirée. 8 novembre: Visite de David Christie, qui cherchait un bassiste tandis que se produisaient les Bunch of Soul et le Royal Show, deux groupes de rhythm'n'blues, style qui a moins de succès qu'il y a un an à la même époque.

9 et 10 novembre: Week-end anglais avec les Harvey Brooke's Skuttle et les Cherry Blossom Clinic, qui décidément plaisent beaucoup ici. A noter qu'il est offert un enregistrement gratuit à chaque vainqueur du Tremplin et que la venue de groupes underground et blues est envisagée pour les réveillons. Parmi les groupes pressentis: le Aynsley Dunbar Retalation.

PAUL HARRIS GROUP
Blues Moderne





JOHN LENNON ET YOKO
Sa vie privée.

blier. A noter le bon passage de piano. « I'm so tired »: une sorte de blues dans lequel John Lennon clame combien il en a assez que l'on s'occupe de sa vie privée. « Blackbird »: une très jolie mélodie folk dans laquelle Paul s'accompagne simplement à la guitare. « Piggies »: satire féroce des hommes cochons et de la société qu'ils composent (avec accompagnement de grognements). « Rocky racoon »: chanson au parfum américain et vieillot, un peu folk. « Don't pass me by »: orgue, Ringo chante; re-recording, violons. « Why don't we do it in the road? »: très bluesy, chanté par Paul, piano à la Fats Domino. « I will »: ballade très folk, Paul doux et tendre. « Julia »: chanson de John, rappelant tout à fait le style de « Sergeant Pepper ».

FACE 3: « Birthday »: rock à la Chuck Berry, comme Paul les aime, surtout instrumental. Tous ensemble. « Yer blues »: encore un rock qui chauffe dur. Ressemble un peu à « Heartbreak hotel » de Presley. « Mother nature's son »: Paul, un peu mélancolique. Splendide. « Everybody's got something to hide except me and my monkey »: un autre morceau très excitant à la Little Richard. « Sexie Sadie »: John chante. Retour aux sources. Défonçant. « Helter skelter »: Paul hurle et établit une atmosphère oppressante et plutôt sexy. « Long, long, long »: Paul, John et George ensemble, voix flottantes et un peu perdues dans on ne sait quel rêve.

FACE 4: « Revolution »: on connaît. « Honey pie »: reminiscence des années 20, rappelle « When I'm 64 ». « Savoy truffle »: dur, avec, de nouveau, un big sound. « Cry,

baby, cry »: plus doux, John commence, Paul suit, avec un petit dialogue au milieu. « Revolution n° 9 »: la musique n'a plus d'importance, les paroles non plus, d'ailleurs. Fou. Ou très sensé. « Good-night »: le mot de la fin, avec harpes et tout et tout, et Paul, crooner en diable qui sursure: « bonsoir ». Un (deux) disque dont on reparlera longtemps. — JACQUES BARSAMIAN.



Il y a quinze ans, dix ans, cinq ans, le club de jazz de Paris c'était le club Saint-Germain-des-Prés. Il avait disparu pour laisser la place à une boîte sans grand intérêt, simple annexe du restaurant Le Biliboquet. Depuis quelques semaines, Carlos et Hubert, qui, entre autres choses, ont un restaurant — Le Bistingo — dans la rue Saint-Benoît, viennent de remonter un peu la rue et de s'installer dans la fameuse cave qu'ils ont rebaptisée Le New Biliboquet. Ils en ont considérablement agrandi la superficie. Et dans un décor Belle Époque flambant neuf, ils ont installé un excellent orchestre de jazz dirigé par Gérard Badini. Mais tous les musiciens de jazz ou de pop-music qui ont envie de « faire le boeuf » sont les bienvenus. Les chanteurs aussi, bien sûr. Déjà, le mois dernier, le meilleur ténor de l'orchestre de Count Basie, Eddie Davis, est venu faire une « jam » mémorable. Avis aux amateurs. — F.-R. C.

Folk News

Le prochain « Hootenanny Ouest » (Maison des Jeunes et de la Culture « Point du Jour », 1 rue du Général-Malleville, Paris (16^e), aura lieu le vendredi 13 décembre. D'autre part, Rémi Kolpa nous annonce qu'à partir du mois de janvier, le « Hootenanny-Ouest », toujours présenté par Lionel Rocheman, deviendra hebdomadaire. Il n'aura donc plus lieu un vendredi par mois, mais désormais chaque jeudi à 21 heures. Voilà peut-être de quoi « décentraliser » celui du Centre Américain, qui continue chaque mardi avec des records d'affluence incroyables. Quant à l'origine même de ce mot un peu curieux, nous pouvons vous dire que même les folkloristes américains ne sont pas tous d'accord à son sujet: l'étymologie en est très floue. Ce qui est sûr par contre, c'est que la pratique du « hootenanny » fut popularisée vers 1940 à New York par Woody Guthrie et son ami Pete Seeger, qui avaient découvert le premier à Seattle.

Récemment de passage à Paris, Julos Beaucarne, qui habite Bruxelles, m'a transmis son nouveau 30 cm: « L'enfant qui veut vider la mer », qu'il vient d'enregistrer pour une nouvelle marque: « Boîte à Chansons » (réf. LIG 1.001). Un très beau récital de chansons poétiques par ce sympathique troubadour belge, que je ne saurais trop vous recommander, et dont le succès en Belgique est d'ailleurs déjà grand. Les disques de Julos sont actuellement distribués par la S.F.P.P., 14-18 rue Clément-Bayard, 92-Levallois. Tél.: 737-62-10. Et retenir bien le slogan qu'il a fait accoler sur les voitures de ses amis: « Julos chante pour vous ». — J. V.

Campus

Dans le cadre de son émission quotidienne Campus sur Europe n° 1 MICHEL LANCELOT présente chaque mercredi à partir de 20 heures 15 une séquence intitulée Radio-Psychose pour laquelle il réunit autour de son micro un auteur-compositeur-interprète et un docteur qui essaie d'analyser le chanteur à travers son œuvre. L'un des premiers invités de Radio Psychose fut Léo Ferré, voici quelques extraits de son dialogue avec le docteur.

LE DOCTEUR: Léo Ferré, je vous le dis tout de suite, vous me posez beaucoup de problèmes; car je ne suis pas arrivé à vous dégager très bien à travers vos textes tellement divers les uns des autres. Léo Ferré, qui êtes-vous? d'où êtes-vous?

LÉO FERRÉ: Moi je suis de la terre. Et qui je suis? Ça je ne sais pas. C'est vous qui allez me le dire... Je suis né à Monaco en 1916, le 24 août, je suis du signe de la vierge.

LE DOCTEUR: Est-ce qu'à travers tout ce que vous avez écrit il y a une chanson particulièrement inspirée par votre jeunesse?

LÉO FERRÉ: Oui, j'ai écrit une chanson qui s'appelle « L'enfance ».

LE DOCTEUR: Vous parlez beaucoup de la ville dans vos chansons, un titre qui résume bien ce thème, c'est « Paname », un aspect très particulier de Paris à la fois tendre, un peu gouailleux et nostalgique aussi.

LÉO FERRÉ: Vous savez, j'ai passionnément aimé Paris. Paris pour moi c'est comme une fille. Je parle de Paname comme si c'était une femme.

LE DOCTEUR: C'est l'impression que l'on a. C'est un corps à conquérir?

LÉO FERRÉ: Je dois avoir un transfert. Paris pour moi, c'est devenu la femme que pour deux raisons il faudra conquérir. Et puis en définitive les femmes ça ne se conquiert pas, ça s'achète. Voilà je ne peux pas acheter Paris, c'est trop cher.

LE DOCTEUR: Quand vous êtes arrivé à Paris en 36 avez-vous été marqué par l'empreinte des événements de cette année d'affrontement?

LÉO FERRÉ: Pas du tout, je n'étais pas dans le coup. Pourtant ma révolte remonte à mon enfance, parce que j'ai été dans

un collège religieux pendant huit ans. C'est là où j'ai lu, en cachette, dans mon livre de messe, Voltaire et l'incroyable Mallarmé.

LE DOCTEUR: Est-ce qu'il y a dans votre œuvre des textes inspirés par cette période de révolte de votre enfance?

LÉO FERRÉ: Oui certains, où je revois des filles de mon enfance. A 7 ans, j'avais presque fait l'amour avec une fille. C'est la fille qui m'avait demandé.

LE DOCTEUR: « Merde à Vau-ban », c'est votre aspect de la critique de la vie moderne?

LÉO FERRÉ: On est piégé et je ne veux pas être piégé.

LE DOCTEUR: Vous vous considérez comme un anti-conformiste?

LÉO FERRÉ: Je ne veux pas participer à cette fourmilière qu'on nous prépare. Je pense particulièrement aux grands immeubles, à la télévision, aux disques. Le plaisir, c'est usé. Les filles font l'amour comme on boit du coca-cola ou on fume des Pail mall.

LE DOCTEUR: Par rapport à la compagnie des hommes qu'est-ce que la compagnie des animaux vous apporte en plus?

LÉO FERRÉ: Les animaux sont innocents. L'innocence chez nous, ça n'existe pas. Et l'innocence ça m'émeut toujours.

LE DOCTEUR: Je voudrais bien savoir qu'elle est la valeur du noir pour vous?

LÉO FERRÉ: Le noir ça vous habitue à la gravité, puis ça prépare à la mort. On a moins peur de la mort quand on vit dans le noir... J'ai eu peur de la mort. Je n'ai plus peur. D'autre part, je dis que le suicide intellectuel c'est un acte extraordinaire. J'ai une chanson qui s'appelle « La mort »... Je souris parce que la mort c'est la vie.

LE DOCTEUR: Comment envisagez-vous ce grand sujet de préoccupation de beaucoup de contemporains, l'amour?

LÉO FERRÉ: Il faudrait s'empêcher de parler... La tendresse, c'est le bâtard de l'amour. Quand il y a de la tendresse, on n'a plus envie de baiser sa femme.

LE DOCTEUR: Et d'être malade, est-ce une chose dont vous avez peur?

LÉO FERRÉ: Être le paquet dans le lit, c'est une chose que je n'ai jamais pu supporter. Je veux mourir d'une mort violente, un jour comme ça, pof ! c'est fini...

ON Y CROIT TRES FORT!

F. R. DAVID

BAL, JOLI BAL * JE VEUX MOURIR UN JOUR DANS UN MONDE D'AMOUR**

polydor photo g. arthaud

BAL, JOLI BAL
JE VEUX MOURIR UN JOUR DANS UN MONDE D'AMOUR

polydor

66 656

THE NEW DIRECTION



DAVID PEEL "HAVE A MARIJUANA"

ENREGISTRÉ DANS LES RUES DE NEW YORK

Mother where is my father? - I like marijuana - Here comes a cop - I've got some grass - Happy mother's day - Up against - The wall - I do my bawling in the bathroom - The alphabet song - Show me the way to get stoned - We love you.

33 t - 30 cm Mono-Stéréo CLVLXEK 308 (Vogue)

IT CRAWLED INTO MY HAND, HONEST

Crystal liaison - Ramses II Is Dead, My Love - Burial waltz - Wide wide river - Life is strange - Johnny Pissoff meets the red Angel - Marijuana - Leprechaun - When the mode of the music changes - Whimpers from the jello - The divine toe - We're both dead now, Alice etc...

33 t - 30 cm Mono-Stéréo CRV 6.095 (Reprise).



THE GRATEFUL DEAD

ANTHEM OF THE SUN

That's it for the other one - Cryptical envelopment - Quadlibet for tenderfeet - The faster we go the rounder we get - New potatoe caboose - Born cross-eyed - Alligator - Caution (do not stop on tracks).

33 t - 30 cm Mono-Stéréo CLPW 1.549 (Warner Bros).



THE FUGS

le "meilleur" en POP et FOLK MUSIC



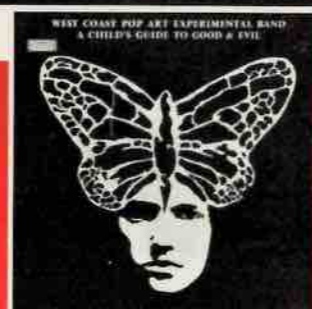
PETER, PAUL AND MARY
LATE AGAIN

33 t 30 cm Mono-Stéréo CLPW 1.550 (Warner Bros).



ERIC ANDERSEN
AVALANCHE

33 t 30 cm Mono-Stéréo CLPW 1.551 (Warner Bros).



WEST COAST POP ART EXPERIMENTAL BAND
A CHILD'S GUIDE TO GOOD & EVIL

33 t 30 cm Mono-Stéréo CRV 6.094 (Reprise).



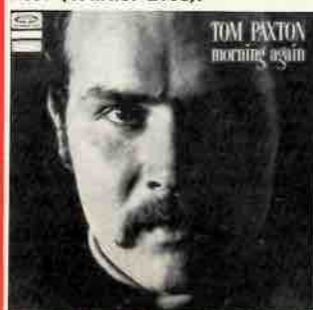
THE INCREDIBLE STRING BAND
THE HANGMAN'S BEAUTIFUL DAUGHTER

33 t 30 cm Mono-Stéréo CLVLXEK 273 (Vogue).



DOORS
MORNING AGAIN

33 t 30 cm Mono-Stéréo CLVLXEK 277 (Vogue).



TOM PAXTON
MORNING AGAIN

33 t 30 cm Mono-Stéréo CLVLXEK 278 (Vogue).



THE MYSTIC ASTROLOGIC CRYSTAL BAND

33 t 30 cm Mono-Stéréo CLVLXEK 279 (Vogue).



THE BUTTERFIELD BLUES BAND

33 t 30 cm Mono-Stéréo CLVLXEK 285 (Vogue).

COURRIER DES LECTEURS

RIEN COMPRIS

L'idée de base de votre article sur les Stones, M. Paringaux, est que pendant deux ans, les Rolling Stones ont fait des concessions, ont suivi la mode. Vous vous êtes trompé. C'est maintenant qu'ils les font, les concessions. Depuis l'échec de « Satanic Majesties » auquel vous n'avez rien compris (la question posée dans ce disque est : « comment s'évader de cette emm...ante société : drogue — musique — Frontside ; — ou musique seulement-Backside ? Réponse : on n'y arrive pas, mais ça vaut le coup d'essayer). Et puis je ne vois pas en quoi ce disque est un fourre-tout-honnêtement : que penser de St. Pepper à ce sujet ? (toujours l'exemple !) : du rock n'roll à Brückner en passant par Ravi Shankar ? Pas mal n'est-ce pas ? Non, le fourre-tout des Stones, c'est « Between the Buttons », et ils ont tourné le dos à la musique Beatles depuis l'erreur d'« As tears go by ». Ils ont mis deux ans à trouver « Gomper » et « 2.000 Light Years From Home », qui sont, eux, les chefs-d'œuvre pop. Mais comme tout le monde prend comme pierre de touche the Sweet Beatles' Music, personne n'a rien compris, on a eu peur de cette orgie !

Jacques Chabiron,
20, av. de la Saulzinière, 44 - Nantes.

Les Beatles ne sont nullement un exemple pour moi, s'ils en furent un pour les Stones. Sachez, pour votre gouverne, que je préfère les seconds aux premiers - qui aime bien... Ph. P.

SPENCER SEUL

Ainsi donc, Spencer Davis se retrouve seul, le groupe dissous à cause du départ d'Eddie Hardin et Peter York. Savez-vous qu'un LP du groupe, inconnu en France, est paru en Allemagne en juillet? Vous ne l'avez mentionné nulle part, il ne me reste donc qu'à vous en parler moi-même. Le titre du LP est « With their new face on » (United Artists 669.162). Il comprend 6 titres déjà parus en France en singles : « Time seller » - « Don't want you no more » - « Mr second class » - « Sanity inspector » - « After tea » et « Moonshine », à côté de 4 nouveautés : « With his new face on » (une concession au psychédélic), « Feel your way » et « Morning song » (du typique Spencer Davis) et « Alec in transis land », d'une durée de 7 minutes : du plus pur jazz avec Eddie Hardin au piano et à l'orgue en re-recording et un solo du batteur Peter York. Ce disque, qui est bon, sans plus, méritait pourtant d'être mentionné.

Jean D'Hau,
16, rue des Cigognes, 67 - Bischheim

PINK A LYON

J'espère trouver un article du Pink Floyd (bon papier, bonnes photos, vos caractéristiques quoi !) dans le dernier numéro. J'en ai trouvé un, mais il ne parlait pas du spectacle exceptionnel qui eut lieu le jeudi 13 octobre au théâtre du XIII à Lyon (Théâtre Marecha). Dommage pour leurs admirateurs et peut-être pour vous, car si vous n'en parlez pas c'est certainement que vous n'y étiez pas (petites canailles). Quant au spectacle, il fut formidable. En 1^{re} partie un groupe lyonnais, puis le Pink Floyd qui joua pendant plus d'une heure (pour 2.500 F, c'est appréciable non !), le tout était accompagné, enrichi par les projections du « Art's Laboratory » de Londres. Double-fête en somme. Bravo, Messieurs, continuez sur votre (nôtre) lancée (très bonne).
René Fournols,
15, rue Guynemer, 69 - Bron
P.S. Je suis entièrement de l'avis de Philippe Paringaux sur l'article des Stones.

MAITRES STONES

Quelle surprise chez le libraire, lorsque j'ai acheté le numéro 22 de Rock & Folk. En effet, la couverture, qui présentait les maîtres Stones, toujours aussi fascinants et sympathiques, m'avait laissé stupéfait et heureux à la fois. Puis en découvrant l'intérieur de Rock & Folk, j'aperçus le visage de Mick Jagger (que je n'ai d'ailleurs presque pas reconnu). Mick semblait pâle, triste et fatigué. D'autre part, j'ai été vexé en lisant que Philippe Paringaux faisait le point sur le plus fameux groupe anglais après les Beatles, alors que la tradition veut que l'on dise les Beatles et les Stones, et non les Beatles puis les Stones.

A part cela, très bons articles de Philippe Paringaux, sans toutefois oublier ceux de Jocelyne Boursier et Serge Dumonteil.
Hervé Hélarly,
48, rue de s Buttes, 14 - Honfleur

SOUS-PRODUITS ?

Monsieur Paringaux, en réponse à votre article, paru dans le dernier Rock & Folk, au sujet des Rolling Stones que vous considérez comme des sous-produits des Beatles (pour ne pas dire des imposteurs), j'aurais quelques remarques à vous faire. Si vous trouvez que leur album « Satanic Majesties Requiés » est un fourre-tout où, pêle-mêle, sont entassés des « chansons » sans valeur, inintéressantes et prétentieuses, je le considère, moi, comme nettement et de loin, supérieur au célèbre Sgt Peppers. Des titres comme « She's

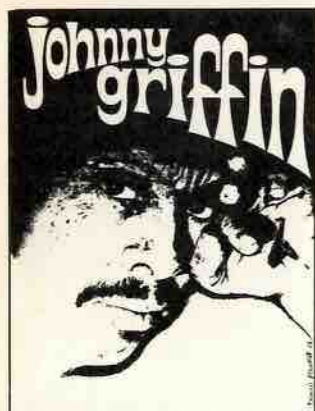
OFFRE SPÉCIALE DE FIN D'ANNÉE

Profitez de notre tarif d'abonnement inchangé depuis deux ans pour vous abonner en décembre avant le changement de prix (30 F. en 1969). Pour 22,50 F., vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et vous pourrez choisir quatre n^{os} anciens ou recevoir les trois prochains n^{os} du « Métier », notre supplément mensuel.

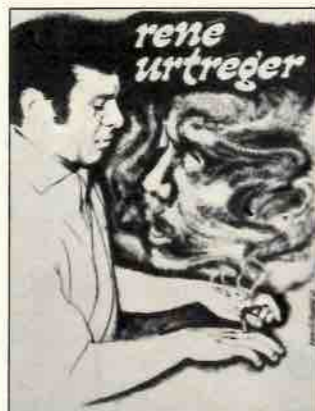
Remplissez ou recopiez le bon que vous trouverez page 66 en précisant votre choix.

ENFIN DES JAZZ POSTERS

DE FRANCIS PAUDRAS



1 JOHNNY GRIFFIN



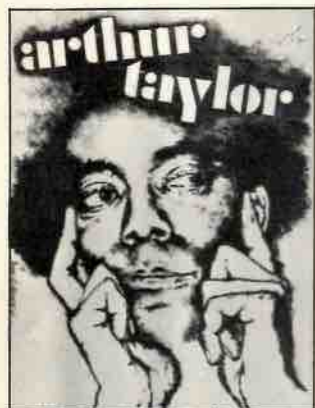
2 RENÉ URTREGER



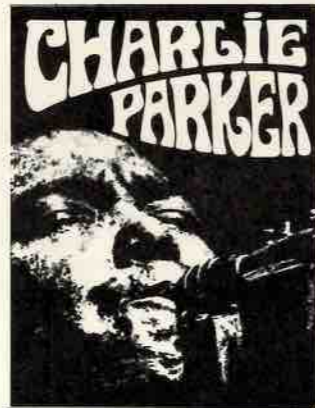
3 EDDY LOUISS



4 BILL COLEMAN



5 ART TAYLOR



6 CHARLIE PARKER



7 PHILLY JOE JONES



8 ERROLL GARNER



9 JOHN COLTRANE



10 ORNETTE COLEMAN

BON DE COMMANDE A RETOURNER A :

Nom Prénom
 Adresse

désire recevoir la collection complète de **JAZZ POSTERS** contre la somme de 50 F
 ou désire recevoir les **JAZZ POSTERS** marqués d'une croix (prix unitaire : 6 F).
 Rayer les mentions inutiles.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Format d'un JAZZ POSTER
80 x 60 cm.

Commande minimum de 12 F Port et emballage gratuits.

**IMAGES ET FORMES
 PSYCHOPHOT**
 25, RUE DE L'AVRE
 PARIS 15°

Ci-joint la somme de
 Chèque bancaire
 Mandat Poste
 CCP adressé à
 IMAGES ET FORMES

COURRIER

a rainbow », « Gomper », « In another land », « 2.000 man » et le fantastique « 2.000 lights years » sont des mélodies envoûtantes, faites de recherches et d'improvisations, peut-être un peu compliquées pour vous et pour le grand public. Et vous vous contentez d'écrire que ce ne sont que des copies du plus fameux groupe commercial d'Outre-Manche qu'on nomme Beatles ! (les Monkees étant considérés comme Outre-Atlantique). Ces mélodies placent ses créateurs au sommet de la pop-music et ce fabuleux LP les entraîne hors de notre portée, dans les espaces interplanétaires, au-dessus de tous, supérieurs à tous.
 M. Ch. Muller,
 97, rue Monge,
 Paris-5°

PASSIONNÉE

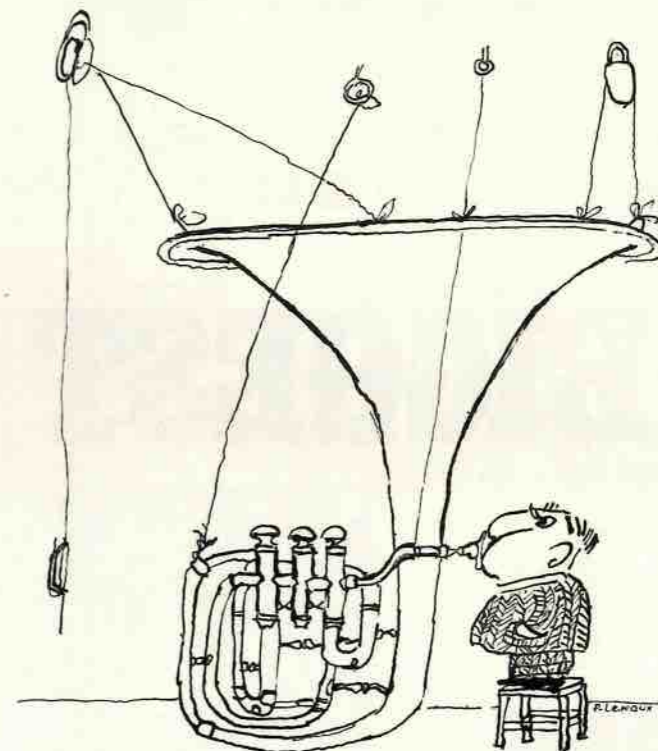
Votre revue ne concerne peut-être pas exactement le genre de musique que j'aime, cependant elle est tellement bien faite que je ne puis faire autrement que de me réabonner. Veuillez accepter tous mes compliments pour le choix des articles et la façon dont ils sont présentés. Même si, au départ, un article ne m'intéresse pas, étant donné que le genre de musique dont vous traitez en général dans votre bouquin ne me passionne pas encore outre mesure (mais cela vient), je suis sûr que je l'achèverai toujours. Vos articles sont toujours très intéressants et permettent de se tenir au courant. Et puis, parfois, j'essaye vos suggestions de disques. Voilà pourquoi je me réabonne (vous acceptiez les critiques, pourquoi pas les compliments ?) Maintenant, faites vite un article époustoufflant sur « One plus One » avec les merveilleux Stones. Et encore bravo.
 Chantal Mithouard,
 58, bd de la Libération,
 94 - Vincennes

VIVE COLLANGE

Je viens d'acheter une fois de plus votre Rock & Folk qui devient de plus en plus extra. Merci pour le Canned Heat et Ray Charles (du mois dernier). Deux articles très complets. Actuellement, je suis en extase devant mon électrophone sur lequel passe le 33 tours de Carl Perkins (édition spéciale pour the Buddy Holly Fan Club grâce à Georges Collange). Je remercie donc Georges Collange en attendant le 2°/33 tours de Screaming Jay Hawkins et Carl Perkins comme il l'a annoncé. (Georges Collange, 10, av. Paul-Delorme, 69-Sathonay Camp).
 M. St-Germain Yannick,
 36, rue Ernest-Diderot,
 33-Bègles

non!

ne faites pas
comme lui !!



ayez un instrument a votre mesure

consultez
L'HEURE MUSICALE

qui
 vous
 conseillera
 sur
 tous
 vos
 achats

auditorium
 instruments de musique
 haute fidelite

106 rue de Longchamp . Paris.16.

metro trocadero pompe tel : 553.03.40



A BIGGEST LABEL



ALEXIS KORNER
Mary Open The door
I'm Tore Down
BYG 129 002 45 t
BYG 529 002 33 t



FOLK AND BLUES STORY
Une véritable anthologie du folk-blues avec
JOHN LEE HOOKER - RAY CHARLES - PETE SEEGER - JOSH WHITE - WOODY GUTHRIE - BIG BILL BROONZY - CISCO HOUSTON - LEADBELLY - SONNY TERRY - LIGHTNIN' HOPKINS. 1 coffret de 3 disques 30 cm BYG 1 49,95 F.



THE AYNSELY DUNBAR RETALIATION
Double Lovin'
Roamin' and Ramblin'
BYG 129 001 45 t
BYG 529 002 33 t

BYG RECORDS, 15, Avenue Hoche, PARIS-8^e - Téléphone : 227-00-89

Distribution C. E. D.

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Beatles	1		Heinz Edelmann
Aznavour	3	Chatenier	Leloir
Blues Festival	4	Cullaz	Leloir
New York	5	Villers	
Mothers	6	Dister	
Wolinski	6	Cristiani	
Mick Jagger	7	Jouffa	X
Music Hall	8	Cristiani	
Underground	8	Barsamian	X
Golf Drouot	9	Barsamian	X
Beatles	10	Barsamian	X
Courrier	13		
Télégrammes	18	Barsamian	
Sylvie Vartan	20	Chatenier	Leloir
Booker T. Jones	25	Mohr	Leloir
Yellow Submarine	27	Dister	Edelmann
Arthur Brown	32	Boursier	Eole Photo
New Orleans	35	Kanner	Kanner
Mothers	38	Constantin	Leloir
Rockers Anglais	43	Barsamian	X
Paris Jazz Festival	45	Paringaux	Leloir
Disques R & B	51	Mohr	
Disques Pop	55	Paringaux, Barsamian	
Disques du mois	59		

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél. : 874-44-92 et 71-37.

Revue mensuelle. Numéro 23, Décembre 1968.

Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchet.

Service Photo : Jean-Pierre Leloir.

Abonnements : France et zone franc, 1 an (11 numéros) : 22,50 F; 6 mois (6 numéros) : 13 F.

Étranger, 1 an : 32,50 F français; 6 mois : 18 F français. Voir bulletin d'abonnement page 66.

Éditions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Directeur : Robert Baudelat. Rédacteur en Chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire Général : Jean Tronchet.

Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Editions du Kiosque 1968.

à l'avant-garde de la percussion

ROGERS

U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

Sa caisse claire **DYNA-SONIC**
Ses accessoires **SWIV-O-MATIC**

Catalogue gratuit et adresse
de nos revendeurs sur demande à

SOCARO

Importateur exclusif pour la France

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e
Téléphone : 606-68-06

Clive Thacker, batteur de Julie Driscoll et Brian Auger a préféré ROGERS



télegrammes par jacques barsamian

FRANCE

En 15 jours, **Serge Reggiani** a vendu 50.000 exemplaires de son nouvel album ■ **Jacques Dutronc** fait la musique du prochain film de René Allio ■ **Nino Ferrer** vient de sortir « Mama dou mémé » ■ On verra les **Who** à la T.V. pendant les fêtes ■ **Jean-Christian Michel** : succès le 5 novembre en l'église Saint-Roch ■ **Eric Charden**, **Antoine** et **Jacques Dutronc** ont enregistré dans la langue de Shakespeare pour le marché anglais ■ **Ronnie Bird** a enregistré pour le marché US « Rain on the city » et « Sad soul » ■ **Gérard Manset** vient d'écrire une chanson pour **Anne Vanderlove** ■ **Stephan Reggiani** est en tournée avec **Nana Mouskouri** ■ **Audrey Arnaud** a fait le tabac à Mexico durant 6 semaines ■ **Joe Dassin** actuellement au Canada pour quelques jours ■ **Barbra Streisand** à Paris le 16 janvier pour la présentation du film « Funny girl » ■ **Sergio Mendès**, **Ivan Rebroff** et les Irrésistibles participeront au MIDEM ■ « Bal joli bal » doit faire un tube pour **F.R. David** ■ Sortie chez Mercury du 2^e volume de « La fantastique épopée du rock » ■ Exklusivité **Georges Collange** : le 33 t « Rock and blues with **Scream** » ■ **Jay Hawkins**. Lui écrire 10, av. Paul-Delorme, 01-Sathonay Camp ■ **Ghislain** vient d'enregistrer son premier 45 t ■ Quel est l'artiste-producteur qui vient spécialement de Londres pour rencontrer **Victoire Scott** ? ■ « A quoi ça sert » est le dernier **Françoise Hardy** ■ Ai rencontré **Gilles Dreu** dans le métro. Il venait de se faire voler sa voiture ■ **Nicoletta** a triomphé pendant une semaine au Gymnase de Marseille ■ **Antoine** parraine l'équipe de football d'Ajaccio ■ **Noël Deschamps** sort un nouveau 45 t dans la première quinzaine de décembre ■ Attendu : le premier 45 t de **Georges Moustaki** chez Polydor ■ Malgré une fracture du pied, **Johnny Hallyday** s'est tellement déchainé au Palais d'hiver de Lyon qu'il a brisé son plâtre ■ **Davidoff** a créé spécialement pour les cigares de **Joe Dassin** un mélange de tabac ■ **Sergio Mendès** à Paris du 3 au 8 janvier ■ « Comme toi » c'est le nouveau disque de **Peter Holm** ■ **Hugues Aufray** sur son nouvel album a fait une mini-comédie musicale « La fille et le commissaire » ■ **Gilles Pellegrini**, ancien musicien de **Johnny Hallyday** vient de former un excellent orchestre ■ **Serge Reggiani**, les **Franc-Garçons** et **Michaëlle** effectuent une tournée qui couvre toute la France ■ **Sylvie Vartan** aurait pour invités **Brigitte Bardot** et **Carlos** dans son show télévisé couleurs que l'on verra début décembre ■ **Julien Clerc**, qui effectue sa première tournée avec **Adamo**, se produira vraisemblablement à l'Olympia en février ■ « Un petit bout de bambou » de **Gilles Marchal** et « Que reste-t-il de nos amours » de **Charles**

Trenet sont deux des chansons de **Hubert**, qui est accompagné par **Maxime Saury** et **Mickey Baker** ■ On va bientôt voir **Gianni Esposito** chanter sur une scène parisienne ■ J'attends impatientement la venue des **Chambers Brothers** à Paris en mars ■ Les **Haricots Rouges** ont fait une adaptation de « Those were the days » ■ « Pourquoi faut-il se dire adieu ? » nouveau **Michel Polnareff** ■ **Serge Franklin** joue du sitar du mercredi au dimanche soir à la Vieille Grille, 1, rue du Puits-de-l'Ermitte, Paris-5^e ■ **Gérard Manset** participera au prochain show couleur de **Jean-Christophe Averty** le 6 décembre.

GRANDE-BRETAGNE

Joe Cocker, n° 1 avec « With a little help from my friends » enregistrerait du Dylan : « Tears of rage ». Son premier 33 t sortira en janvier ■ La pochette anglaise du LP de **Jimi Hendrix** « Electric lady land », représentant 21 filles nues, a été refusée par certains disquaires de province ■ **Brian Auger** a fait un bœuf avec **Aynsley Dunbar** à Belsize Park ■ **Mary Hopkin** a vendu plus de trois millions de « Those were the days » à travers le monde ■ Viens de recevoir le nouveau 45 t de **Fleetwood Mac**. Dans « Jigsaw puzzle blues », le soliste **Danny Kirwan** évoque **Django Reinhardt** ■ **Hank Marvin** et **John Rostill** continueront à enregistrer sous le nom des **Shadows** ■ Les **Rolling Stones** se produiraient à l'Alexandra Palace de Londres pour le réveillon du Nouvel An ■ « C'est notre premier album vraiment travaillé », ont dit les **Who** à propos de « Deaf, dumb and blind boy » ■ « My sly lady », premier 45 t du **Paul Williams Set**, ancien groupe d'Alan Price ■ **Tom Jones**, qui a fait le plein pendant toute sa tournée britannique, compte enregistrer plusieurs succès de **Frank Sinatra** ■ **Vince Melouney** quitterait les **Bee Gees** ■ L'« Othello » de **Jerry Lee Lewis** serait présenté à Londres bientôt ■ Le **Revolution** demeure le club In de Londres actuellement ■ Excellent : « Race with the Devil » (rien à voir avec **Gene Vincent**) par les **Gun** ■ Très bonnes critiques pour le nouvel album des **Pretty Things** ■ Un groupe qui monte : le **Jethro Tull** ■ **PJ Proby** ferait une tournée en Afrique du Sud ■ Le 33 t de **Mary Hopkin**, comprenant des compositions de **Jim Webb** et **Nilsson**, sort ce mois-ci ■ « Smilin' like I'm happy » : Premier 33 t de **Duster Bennett** ■ Au cours de sa tournée avec **Johnny Cash**, **Carl Perkins** chantait « Blue suede shoes », « Mean woman blues » et « Restless » ■ « I'm a tiger », nouveau succès de **Lulu**, est une composition de **Marty Wilde** ■ **Sam & Dave**, **Joe Tex** et **Arthur Conley** font une tournée britannique en décembre ■ Un bébé pour

John Lennon et **Yoko Ono** ? ■ L'Université de Leeds a refusé du monde lors du passage du **Fleetwood Mac** ■ Les **Nice** seront accompagnés par un grand orchestre pour leur tournée anglaise en janvier ■ D'après le **Melody Maker**, « Voodoo chile » est la meilleure page du double album de **Jimi Hendrix**, qui a eu 23 ans le 27 novembre.

ÉTATS-UNIS

Bob Dylan, qui assistait à un concert de **Johnny Cash** à New York, avait les cheveux très courts ■ Les **Steppenwolf** chanteront plusieurs chansons dans le film « Candy », dont l'une des vedettes est **Ringo Starr** ■ La carrière de **Mama Cass** paraît compromise : elle vient d'être opérée de la gorge ■ **Frank Sinatra** ira en janvier à Londres graver un album ■ **Janis Joplin** prépare un nouveau spectacle avec huit musiciens ■ **Elvis Presley**, décidé à refaire de la scène, aimerait venir en Europe ■ Les **Cream** ont rempli le Madison Square Garden. Plus de 17.000 places ■ **Lee Hazlewood** et **Nancy Sinatra** ne feront plus de disques ensemble. Lee enregistrera des duos avec **Ann Margret** ■ **Brian Keenan**, batteur des **Chambers Brothers** jouait avec **Manfred Mann** il y a six ans ■ **Grand Festival Pop** à Miami du 28 au 30 décembre avec **Feliciano**, **Chuck Berry**, **Country Joe**, **Steppenwolf**, **Joe Tex** et **John Mayall** ■ A New York, **Donovan** a dit : « On m'a souvent traité d'homosexuel pour la tendresse de mes chansons, maintenant on dit que je suis bisexuel » ■ Les **Jefferson Airplane** ont enregistré un LP au Fillmore West ■ **Jeff Beck** et les **Ten Years After** de plus en plus populaires ici ■ **Feliciano** a enregistré l'hymne national américain ■ **Louis Armstrong**, qui n'a pu venir en Europe pour des raisons de santé, va mieux ■ Les **Rhinoceros**, groupe de l'ancien batteur des **Mothers** marche formidablement sur la Côte Ouest ■ Le premier 33 t des **Pentangle** se vendant très bien, on leur a proposé plusieurs tournées de collèges et universités ■ Y a-t-il idylle entre **Donovan** et **Mia Farrow** ? ■ **Jackie Lomax** a particulièrement apprécié **Janis Joplin** lors de son passage à Cincinnati ■ **Jerry Lee Lewis** au Scene Club de New York en mars ■ **Aretha Franklin** apprécie en Angleterre les **Beatles**, les **Stones** et **Terry Reid** ■ Les producteurs du film « Don't look back » sur **Dylan**, en préparent un similaire sur **Johnny Cash** ■ **Florence Ballard** a donné la naissance à deux petites jumelles ■ **Phil Spector** reprend ses productions de disques ■ **Aretha Franklin**, **Chuck Berry** et **Freddy Cannon** iront en Europe en janvier ■ Le **New York Times** considère **Albert King** comme le meilleur bluesman actuel. — J. B.

LE DERNIER TUBE AMÉRICAIN

En tête du HIT-PARADE
SUZY Q

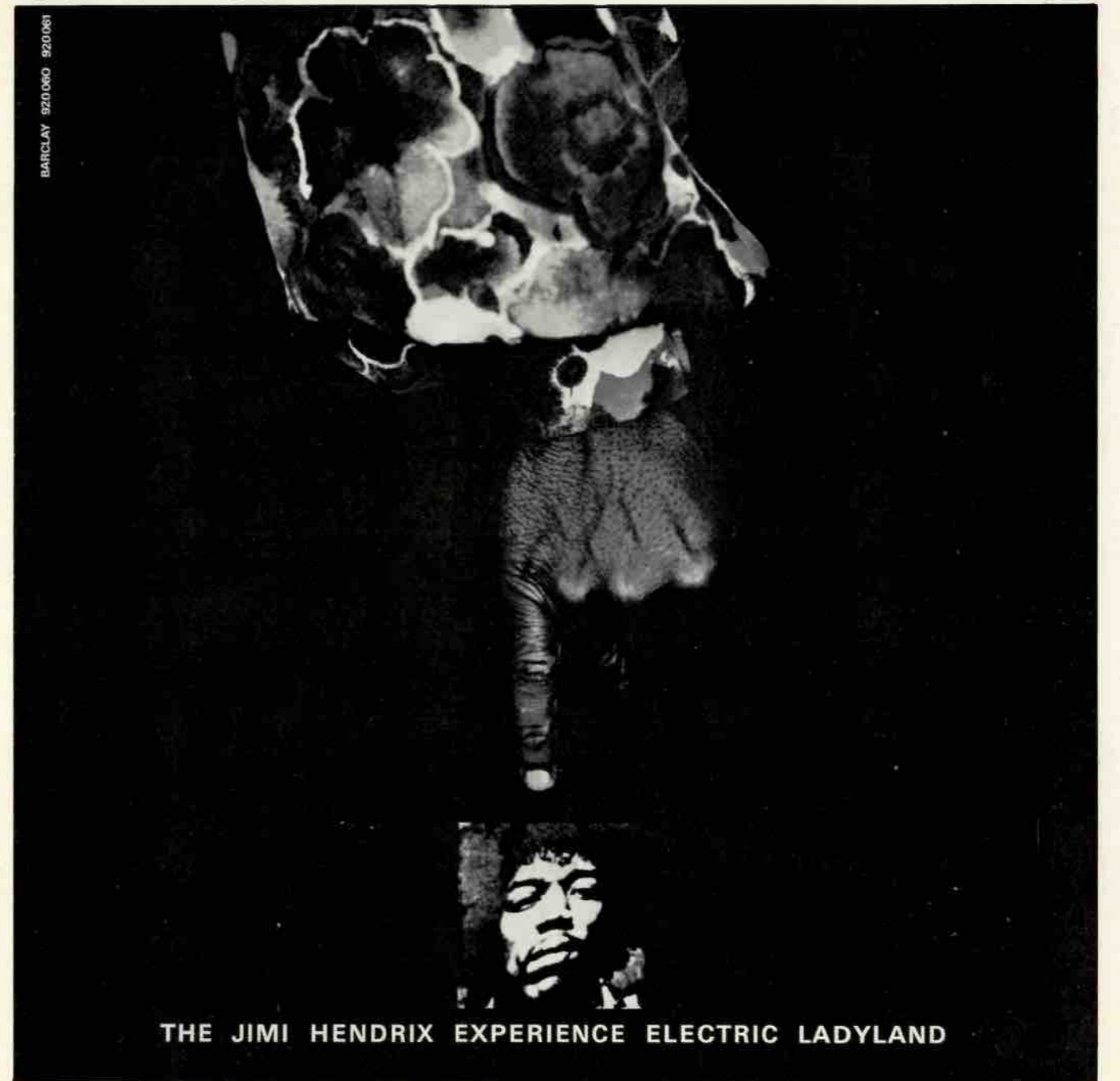
CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL



America - 45 Tours Single 17005
Distribution MUSIDISC-EUROPE

THE JIMI HENDRIX EXPERIENCE NOUVEL ALBUM "ELECTRIC LADYLAND"

*** N° 1 AUX ÉTATS-UNIS
EN ANGLETERRE ***



THE JIMI HENDRIX EXPERIENCE ELECTRIC LADYLAND

... ET SON DERNIER 45 TOURS SIMPLE

"ALL ALONG THE WATCHTOWER" "LONG HOT SUMMER NIGHT"

BARCLAY 060993





SYLVIE POURSUIVIE



Le nouveau disque de Sylvie... Sylvie distribuée mondialement... Sylvie vedette internationale... La chaîne des magasins Sylvie...

Tentative de reportage en forme de faux scénario.

Générique. INTÉRIEUR JOUR.

TOUT COMMENCE DANS LE BUREAU DE LA RÉDACTION. Un cliquetis incessant de machine à écrire. Philippe, le rédacteur en chef, est débordé, pris entre les deux téléphones qui sonnent toujours en même temps, réclamant d'un côté un papier promis depuis un mois, refusant de l'autre côté poliment une place au prochain concert, appelant l'imprimerie pour savoir où en sont ses épreuves, ses violons, ses ozalides... Il fouille désespérément dans la tonne de papier empilé sur son bureau, fait tomber des piles de disques, de photos... Dans un coin silencieux, le nez dans un journal américain, un collaborateur. On peut l'appeler Pierre. Soudain, Philippe le fixe.

— Dis, coco, si tu me faisais quelque chose sur Sylvie pour mon prochain numéro? (il demande ça quinze jours avant la sortie du journal!)

— Ouais, d'accord... Moi, j'aime bien. C'est formidable ce qu'elle fait maintenant. A l'Olympia, l'autre fois, elle m'a surpris... « Belle, bronzée, ravissante dans une mini-robe blanche, Sylvie chante et danse, très bien entourée par huit musiciens. Succès anciens « 2' 35 de bonheur », en duo avec Carlos, puis « Par amour ou par pitié »... Mais pour l'approcher, en ce moment, ce n'est pas des plus faciles.

(Philippe, flatteur). — Oui, mais toi, coco, tu sais faire ça. Je n'aurais pas demandé ça à Machin ou Truc, mais toi... Pierre termine sa lecture anglo-saxonne, remet « la bible du show-biz » sur une pile branlante, regarde sa montre. Le téléphone sonne. Pour changer.

— Bon, salut Philippe, à bientôt. On s'fait une p'tite bouffe, un soir?

— Quand tu veux, coco. Tu penses à Sylvie alors? Je compte sur toi, ou je mets quelqu'un d'autre sur la piste?

Pierre va se perdre dans les embouteillages. (Fondu, enchaîné). Quelques jours plus tard, une autre rue, un autre embouteillage. Il change de poste et on entend. « Si on était à Chicago... ». Il se souvient. Sylvie Vartan. Dans une cabine téléphonique, une pile de jetons devant lui. Il appelle. RCA, l'Olympia, Europe 1, le Studio, et SLC, où il demande Carlos en imitant la voix de Sylvie. Mais Carlos est introuvable. Il vient toujours de partir ou il doit passer. Mais toutes les pistes se rejoignent au « Bistingo », le restaurant de Carlos et Hubert... Le soir, très tard. A Carlos, au bout du fil, il explique.

— Un papier important... Peut-être la couverture, juste pour la sortie du nouveau disque et le prochain passage à l'Olympia. Mais, il faut que je la voie rapidement pour ne pas tomber en plein dans les répétitions, les recordings, etc...

— Ecoute, coco, c'est d'accord, mais je n'ai pas mon carnet là, tu peux pas me rappeler, chez moi, demain... En tout cas, c'est d'accord.

Et Carlos, qui ne sait pas ce qu'il fait, donne son numéro personnel. Longueuement mijotée, l'impatience journalistique se déchaîne. Tous les matins, vers dix heures et demi - onze heures, le téléphone sonne dans une chambre obscure, décroché quelque part dans Paris. Un homme s'éveille en sursaut.

— Carlos? C'est Pierre, tu as pensé à moi? C'est pire que le réveil téléphonique. Et les excuses en tous genres fusent, bredouillées, à jeun, mécaniques. « Pas vu Sylvie, voyages, tournées, galas, répétitions... »

Le journaliste qui sent sa proie à portée de main, ne lâche plus. Toile d'araignée en forme de fil téléphonique. Puis, un jour, comme un défi, le rendez-vous est lancé. « Peux-tu être au Bar Romain à midi et demi? » « Bien sûr ». Il s'agit, par un attirail classique de mensonges, de décaler les autres rendez-vous. Le photographe, déniché à l'autre bout de Paris, est alerté. Il va se

débrouiller pour être là avec son matériel. Bar Romain. 12 heures 30. Ils sont déjà là. Magnétophone, valises à appareils photo. Ils admirent les fresques romaines mélangées aux collections de porte-clefs. Ils parlent jazz.

A 13 heures, arrive une secrétaire qui les repère tout de suite. Carlos, pris dans les embouteillages, ne sera là que dans une demi-heure.

13 heures 30. Carlos arrive, souriant. Seul. Il regarde le photographe, surpris.

— **TU NE M'AVAIS PAS DIT QUE VOUS FERIEZ DES PHOTOS...**

Pierre cherche des yeux Sylvie, se penche, regarde dans la rue...

Non, Sylvie ne viendra pas. Elle est chez Carita et, après, elle répète à la télévision. Carlos est venu répondre aux questions. Il a apporté le nouveau disque, et le distribue alentours. Mais, avec toute sa bonne volonté, il ne pourra pas passer pour Sylvie. On peut faire bien des trucages en photo, sauf celui de faire passer un gros brun pour une belle blonde. (J'allais écrire « un beau brun ne remplace pas un beau brin ». On fait les astuces qu'on peut!)

Coincé, Carlos se débrouille quand même pas mal. Il propose d'aller aux Buttes-Chaumont à la télé, mais le temps qu'on prenne un verre, qu'on mange un bout, ce sera déjà tard. Et il doit faire la distribution du nouveau disque dans les radios cet après-midi.

Et si on partait tout de suite?

— Je ne sais pas si elle y est déjà. Attends, j'appelle chez Carita. Le journaliste fait la gueule. Jean-Pierre, le photographe, fait mentalement le tour rapide du travail qui l'attend au studio. Lui aussi, il a compris. Ce ne sera pas pour aujourd'hui.

— Elle est déjà partie, dit Carlos, Mais lundi, si vous voulez, si vous travaillez le 11 novembre, elle y sera tout l'après-midi. A moins que Pierre y aille aujourd'hui, et toi lundi

pour les photos? C'est comme vous voulez. Ou on y va tous lundi, et aujourd'hui, je commence à discuter avec Pierre. Comme vous voulez.

Que faire devant tant de bonne volonté? Il faut bien s'aider entre gens du spectacle. Alors on cède.

Devant un steak et une bière, Carlos raconte. La carrière internationale de Sylvie. Sylvie en production libre distribuée mondialement par RCA. Le nouveau disque de Sylvie avec des arrangements de Jean-Claude Vannier. La chaîne des magasins de Sylvie qui s'agrandit. Sylvie, vedette au Japon, en Italie, en Amérique du Sud. Le système Sylvie. L'organisation Sylvie-Carlos..., etc.

Pierre écoute. Ça fera toujours des repères pour l'interview.

LUNDI. LE CIEL EST GRIS, IL FAIT FROID. Carlos, réveillé cette fois par Jean-Pierre, fonce sur l'autoroute du Sud vers Orly, dans sa Cortina vert foncé. Puis, il se précipite dans le hall. Décor moderne. Escalators. Voix voilée des annonces... « En provenance de Milan... Poste C, porte 34... répété en écho... « da Milano, il volo 374, porta 34... arrival from Milano flight 374, gate 34... ».

Le douanier sourit. Il demande peut-être un autographe pour son fils.

Carlos attrape les valises, fait des plaisanteries, s'inquiète. Tout va bien. Juste un peu fatiguée. Ressemblant plus que jamais à Jodelle, Sylvie avance vers la sortie, en pantalon gris clair, aux jambes très larges flottant sur des boots de vernis noir, écharpe bleu marine rayé de jaune, un manteau en velours noir uni, les cheveux blonds séparés en deux couettes. Le visage fatigué, les yeux cernés.

Autoroute du Sud. Pas encore embouteillée par les retours de week-end. A la radio, on entend. « La Maritza »... « C'est ma rivière, comme la Seine est la tienne. Il n'y a que mon père qui s'en souviennent. Quelquefois... »

Une petite rue proche du parc des Buttes-Chaumont. La rue des Alouettes. Pierre vient d'arriver, le magnétophone sous le bras. Il a emmené avec lui deux petites camarades, figurantes involontaires de ce documentaire. La Cortina surgit et se gare sur le trottoir. Les présentations sont faites au milieu de la rue déserte. Puis, ils cherchent un café. Le tabac du coin est le seul à être ouvert. Sylvie, lasse, gelée, a faim. Elle n'a pas voulu manger tout à l'heure dans l'avion. Il y a une table libre au fond du café-tabac. La commande est passée. Café, thé, une assiette de jambon avec du gruyère pour Sylvie. Un sandwich au saucisson et un demi pour Carlos.

Sur la table, entre Sylvie, un peu renfermée, secrète, et le journaliste, le magnétophone noir.

Carlos disparaît. Autour de la table, c'est le silence. Sylvie est prise dans ses pensées. Absente. Lui, il n'a pas envie de parler. Pourtant, il faudrait attaquer tout de suite, brancher le micro, poser la première question. « Sylvie Vartan, deux images me viennent à l'esprit dès que je pense à vous, la première est celle d'une toute jeune fille en robe blanche tombant jusqu'aux mollets, les cheveux très courts, la voix étranglée par le trac, essayant de se faire écouter en lever de rideau de Vince Taylor, la seconde, celle d'une belle jeune femme en pleine possession de tous ses moyens, sûre de sa voix, au répertoire solide. Que s'est-il passé entre ces deux moments? » Quelque chose dans ce goût-là. Allez donc poser une question pareille dans le bruit conjugué d'un flipper maltraité par un jeune gars qui s'ennuie un jour de fête et les conversations des autres consommateurs discutant des mérites respectifs de leur favori au tiercé. Dehors, une voiture démarre, une autre vient tout de suite après prendre la place comme s'il s'agissait de combler un vide.

COTÉ CONVERSATION, LE VIDE EST INSTALLÉ. La serveuse qui apporte les consommations, l'assiette de jambon-gruyère, rompent le charme. La discussion s'engage sur le temps à Milan. Qu'est-elle allée y faire? Un gala? une télé? Non, deux télé. Quelle est la chanson qui marche? Est-ce toujours « Come un ragazzo »? Comment a-t-on traduit « Irrésistiblement »? « Irrésistiblement », mais ce n'est pas ça qui marche. C'est une chanson italienne « Zoom, zoom, zoom ». Ah! le générique de l'émission « Canzonissima »? La grande émission télévision présentée par la grande vedette Mina et l'acteur Walter Chiari? Sylvie, surprise, est étonnée de ces connaissances-là. Le journaliste va en Italie de temps en temps. Elle parle des conditions de travail italiennes assez spéciales. Elle raconte un gala télévisé en public où tous les chanteurs sont passés en play-back.

Carlos revient, avec Jean-Pierre, les plus belles moustaches de Paris. Il empoigne son sandwich, parle en même temps, avale sa bière.

On attend Arthur Plaesshart, le maître-chorégraphe. On parle jazz, puis du nouveau Club Saint-Germain que vient de reprendre Carlos, de vieux souvenirs remontent: Art Blakey et les Jazz-Messengers, Bobby Timmons, Lee Morgan, et tous ceux qui ont fait battre la mesure du pied et claquer les doigts, en mesure, à pas mal de dingues noctambules. Le vieux bop va-t-il détrôner le jerk? Les ballets fous où on se repasse la danseuse à la place des gesticulations solitaires. Des visages oubliés réapparaissent.

SYLVIE APPLAUDIT. ELLE EST LASSE DE TOUTES CES DISCOTHÈQUES AUX SONOS DÉCHAINÉES qui diffusent, de Londres à Rio, de la rue Princesse à Rome, les mêmes disques de R'n'B, Otis, la mère Franklin, ou l'écurie Tamla. Carlos espère avoir John Mayall, ou Louis Prima, arraché

à Las Vegas. Il imite pour Sylvie le créateur de « l'm just a gigolo ».

Arrive Arthur. Grand, blond, svelte. Le portier des studios lui a dit « C'est vous le grand blond, un gros balèze vous attend au tabac du coin ». Un petit garçon approche, timide, un stylo et un bout de papier tendu au bout du bras. Sylvie signe gentiment, sourit. Elle redemande une tranche de jambon. Est-ce qu'il y a des fruits? Des pommes? Une orange? Elle fait la grimace.

— **C'EST BON POUR TOI, DIT CARLOS. C'EST BOURRÉ DE VITAMINES.**

La conversation reprend. Sylvie épluche son orange. Lentement.

A quelle heure viennent les Carpentier? Cinq heures? Il faut y aller. Sylvie épluche son orange.

Le photographe parle du disque. « La Maritza », « Jolie poupée »... Il l'a écouté.

— C'est beau, la conscience professionnelle, dit Carlos.

Il y a aussi des problèmes à résoudre pour les costumes du show qu'ils préparent. Ils seront moins beaux, de moins bonne qualité, on manque de moyens. Sylvie propose de les payer. Ce n'est pas si facile, on ne modifie pas comme ça les budgets.

Puis, en file indienne, tout le monde sort du café, salué par le barman ravi.

Dans la rue, qui ressemble à un vieux décor désaffecté, Carlos fait des bonds, des entrechats, des jetés-battus. La touche de couleur est donnée par son pull rouge.

— Carlos, n'oublie pas les chaussures, dit Sylvie.

Carlos saute, court à la malle de la voiture. Il revient avec des souliers spéciaux, pour claquettes. La pointe et le talon ferrés de nickel.

Le hall des studios. Neuf, moderne, immense. Quelqu'un dit « C'est gentil chez toi, Carlos! » Aussitôt, il fait visiter.

— Mon nouveau studio, pas encore meublé. A droite là, ce sera un petit coin intime...

Au sixième étage. Un studio immense et qui semble bas de plafond. Glacial. Des miroirs sur tout un côté, des piliers au milieu, des accessoires hétéroclites, une table, un matelas, des chaises de tous styles, trois fauteuils hauts de dossiers. Un mur de baies vitrées donne une lumière étrange d'aquarium.

La répétition commence tout de suite. Carlos a sorti les accessoires. Des cannes, des chapeaux melons. Un disque est mis.

« Comme un garçon ». Jean-Pierre mesure la lumière, règle ses ouvertures de diaphragme, ses vitesses, choisit ses objectifs. Un grand angle, un télé-objectif... Canne en main, face à la glace, Sylvie répète, suivie par Arthur. Dans un coin, Carlos s'entraîne et fait sonner ses claquettes. L'ombre de Fred Astaire flotte. Jean-Pierre, les appareils sur le ventre, se cache derrière les piliers pour éviter de prendre son propre reflet dans les miroirs. Les autres observent...

Sylvie danse, recommence, élégante, les jambes longues sur les chaussures à hauts talons. Plusieurs fois, elle recommence son entrée en scène. Scène fictive, coulisses fictives. Le public est devant elle, dans la glace. Cocteau aurait aimé ce ballet, ce pas-de-deux de la chanteuse et de son double. Le photographe profite de la profondeur de champ que lui donne la dualité du lieu. Le journaliste, le dos aux vitres d'où le point de vue sur Paris est assez unique, observe.

« Sylvie, après votre Musicorama, un critique assez sérieux a écrit dans un journal non moins sérieux: « Elle n'est plus une vedette pour magazine illustré, plus une idole. C'est une chanteuse. Elle a, ce soir-là, mis Paris dans la poche de son smoking ». Êtes-vous d'accord avec lui? »

« On dit que vous êtes acharnée au travail, que vous avez eu une furieuse envie d'arriver en haut de l'affiche? »

« Pourquoi tous les professionnels avaient ou ont encore des préjugés, des idées toutes faites sur vous? »

« Cette étiquette d'idole yéyé semble vous avoir fait beaucoup de mal, ne croyez-vous pas? »

On a changé de disque. « Un p'tit peu pas beaucoup ».

Carlos entre en scène. D'abord en duo avec Arthur pour la technique.

« **LA POINTE D'ABORD, CARLOS. SANS FROTTER. UN COUP SEC. STEP, STEP, CHASSÉ, STEP, STEP, CROISÉ. ÇA VA.** »

Avec Sylvie maintenant. Arthur, à leurs côtés, joue l'ombre, le tireur de ficelles, l'apprenti-sorcier. Il compte la mesure, indique avec un temps d'avance les positions, souffle les pas. « Step, step, chassé... »

Carlos se trompe. Toujours au même endroit. Il piétine, se colle dans les jambes de Sylvie qui fait des pas plus grands que lui. Il faut qu'il parte plus tôt. On recommence.

La sueur, compagne de la danse, est là. Collant les cheveux de Carlos en boucle de pâte grec sur son front, auréolant les aisselles du shetland beige d'Arthur qui l'enlève et le remplace par un tee-shirt noir.

Sylvie enlève son pull, mais garde l'écharpe. Elle défait ses couettes et laisse flotter ses cheveux. Papillon, satellite, Jean-Pierre tourne autour, s'arrête, se cale sur les jambes, vise, tire, puis s'accroupit, avance un genou, essaie d'éviter la séparation de deux miroirs. A la recherche du bon angle. Il est heureux. Peut-on espérer mieux.

Sylvie, coincée dans un studio, en exclusivité, une lumière diffuse et égale, des accessoires... L'ambiance rêvée.

Le journaliste rêve à autre chose. Le magnétophone est sur une table, à côté d'un vieux téléphone au fil coupé. Instruments inutiles.

« Gauche, droite, droite, gauche... Non, Carlos, glissé. On recommence. » C'est toujours le même petit bout de chanson qui passe. Cent fois sur l'ouvrage... » Un p'tit peu, pas beaucoup, je voudrais me pendre à ton cou. — A mon cou? » Carlos s'est fait la voix d'Eddie Constantine. Il fait des grimaces, roule des yeux, amplifie ses réactions comme un acteur de film muet.

Autour, les autres sourient. Sylvie travaille, sans cesse. Elle ne pense qu'à ça. Il faut que ce soit parfait. Carlos se plaint, envisage la catastrophe de la Première à l'Olympia.

— **COMMENT VEUX-TU, IL FAUT QUE JE PENSE A CHANTER, A FAIRE ATTENTION A MES PIEDS, A LA MISE EN SCÈNE, A LA MESURE, C'EST COMME SI JE VOULAIS APPRENDRE TROIS LANGUES EN MÊME TEMPS...** »

Sylvie le reconforte. On recommence...

Arthur a pris la place de Sylvie à côté de Carlos. Elle vient s'asseoir, les jambes en équerres, fatiguée, dans cette posture aux danseuses de Degas. Jean-Pierre en profite pour changer de pellicule, pour recharger ses appareils, changer d'optique. Carlos n'en peut plus.

Pour détendre l'atmosphère, Sylvie se lève, joue trois ou quatre mesures d'un vieux air de jazz au piano et réentraîne Carlos.

Le journaliste ne bouge pas. Il n'a pas tellement bougé depuis le début. Le temps passe. Il est cinq heures, la lumière baisse. Maritie et Gilbert Carpentier arrivent. Exacts. Producteurs du Sacha Show, des Grands Enfants, ils vont produire le premier show de Sylvie qui y sera entourée par ses copains, Jean-Jacques Debout, Herbert Léonard, Dutronc, Joe Cocker et Françoise Hardy, avec qui elle chantera en duo.

A leur entrée, Carlos fait étalage de ses dons de danseurs. Jeté-battu, entrechat...

— La vraie catastrophe, dit-il en revenant. Je vais tout oublier, si je ne me casse pas la figure...

Il est en nage. Ceux qui ne dansent pas sont gelés.

— **CARLOS, METS TA LAINE... TU VAS PRENDRE FROID!**

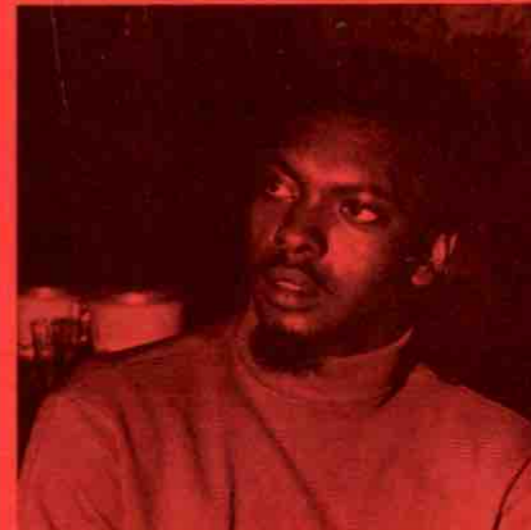
— Allez Carlos, viens, avant de te refroidir. Cette fois, toute la chanson passe. Carlos s'applique. Sylvie mime, une poignée en guise de micro. C'est très bien. Ce sera un succès sur scène. Le temps de faire rire entre deux moments de séduction. Les Carpentier sont rassurés. Ca passera très bien à l'écran.

Sylvie demande qu'on lui passe les play-back orchestre de ses nouvelles chansons et elle les interprète, naturellement, sans écho, sans sono, le texte en main. Belles chansons. « On a toutes besoin d'un homme » de Debout-Dumas, dans un style très comédie musicale — la grande tentation — et « Une feuille d'or » de deux jeunes: Philippe Monet-Yves Descat. Carlos mime les violons censés reproduire les vagues à un moment. Il est enthousiaste, admiratif sur les arrangements de J.-C. Vannier. Tout le monde apprécie. Sylvie apprécie. On a toujours besoin d'encouragements.

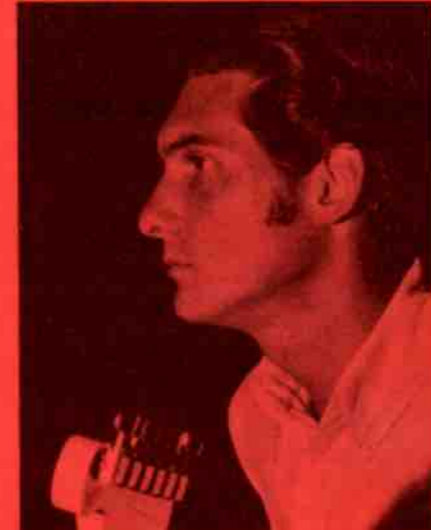
Le créateur des costumes du show arrive. La répétition est terminée. Place aux chiffons. Sylvie prend le crayon, esquisse des corrections sur les maquettes. De grandes bottes ici, montant haut sur les cuisses, une frange là. Plus courte la robe, moins décolletée. Le photographe fait des gros-plans de Sylvie au télé-objectif. Le journaliste en a marre. Il est complètement gelé. Il dit au revoir à Carlos, qui s'inquiète.

— Comment on fait? Tu n'as rien pu faire? Est-ce que tu veux venir demain? Arthur, à quelle heure demain? Deux heures, ça te va, coco? Sylvie, est-ce que tu peux accorder dix minutes à notre ami demain? » Sylvie est d'accord. A demain.

Le journaliste promet de revenir demain. Il ramasse le magnétophone inutile, salue, s'en va. Il sait déjà qu'il ne reviendra pas. Sylvie est toute à ses costumes. Vingt millions de téléspectateurs en un soir. Le Grand Public. Le journaliste s'en va. Dans l'image fixe, il devient petit, petit, petit... Déjà, il cherche une idée. Que dire, que faire, pour ce papier attendu à l'imprimerie. Où est l'interview? Perdue dans le vent. Assis devant son Hermès-Baby, ébloui par la feuille blanche... « Il était une fois... » Trop conte de fées. Il ne se prend pas pour la Comtesse de Ségur. « Tout commence... » Sylvie danse sur la feuille blanche, tandis que les caractères frappés viennent s'imprimer... Irrésistible, secrète Sylvie. Irrésistiblement vôtres. — PIERRE CHATENIER.



Booker T. Jones.



Steve Cropper.



Al Jackson.



Jules Dassin et Booker T.



Booker T., Al et Steve.



Donald « Duck » Dunn.

BOOKER T. JONES A PARIS

Un metteur en scène et des musiciens tombent d'accord: «Uptight»

Une fois de plus, les studios Stax à Memphis ont dû fermer leurs portes. Ou presque. Car lorsque Booker T. et les MG's sont absents, le travail, là-bas marche au ralenti, tout au moins en ce qui concerne les enregistrements. La dernière fois, on s'en souvient, c'était à l'occasion du « Stax Show », où le directeur Jim Stewart tint à présenter en Europe ses principales vedettes: Otis Redding, Sam & Dave, Booker T., les Mar-Keys. Ce n'est pas souvent qu'il peut se permettre une telle fantaisie. Cette fois-ci, ce fut plus discret. Strictement boulot. Musique de film.

On sait que ce printemps, la firme Stax s'est séparée du groupe Atlantic pour être rachetée par la Paramount. Aucun changement pour ce qui est des enregistrements : l'équipe Stax avait brillamment fait ses preuves ; il n'y avait donc aucune raison d'y apporter des modifications. Par contre, sur le plan productions et distribution... on n'ignore pas, en effet, que Paramount ne fabrique pas seulement des disques, mais que — avant tout — elle produit des films. Et pour les films, on a parfois besoin de musique. C'est ainsi qu'au mois de juillet, Jules Dassin, qui venait de terminer le tournage de « Uptight », fit appel à Booker T. Jones pour lui demander d'en composer la musique. Jules Dassin connaissait les disques de Booker T. et pensait que ce « sound » conviendrait à merveille à sa production. A la projection Booker fut, emballé, bouleversé par la force, par la vérité de ce qu'il voyait. Deux mois de travail intense et il avait terminé, minuté et composé une musique qui allait souligner, intensifier l'action qui se passait sur l'écran. Au mois d'octobre, il donna rendez-vous à ses musiciens dans les studios de Boulogne pour l'enregistrement.

C'est ainsi que je me retrouvai en compagnie de la chanteuse Judy Clay, de Steve Cropper, Duck Dunn, Al Jackson pour assister à une projection préliminaire. Les avis étaient unanimes : voilà un film poignant, sans le moindre chiqué, le meilleur probablement qui ait jamais traité de la question raciale aux États-Unis. Dialogues, prises de vue, scénario : tout était monstrueusement VRAI. L'accueil sera peut-être mitigé. Le film ne cherche pas à moraliser, à prendre parti pour les « bons » ou les « méchants ». C'est précisément ce qui à nos yeux en fait la valeur, le rehausse du niveau d'une bande à « suspense » à celui d'un document.

Durant les jours suivants, les musiciens, dans la pénombre, face à l'écran, enregistrèrent scène après scène le fond sonore qu'avait composé Booker T. Pas de problèmes. Ce fut au tour de Jules Dassin d'être aussi enthousiaste à l'audition que Booker T. et ses musiciens l'avaient été à la première vision.

Et puis quelques jours de détente à Paris. Détente si l'on veut car, en fait, il fallait profiter de la présence de ces oiseaux rares pour quelques interviews et télévisés. Ultracharmants (mais alors vraiment !), ils n'en manifestaient pas moins quelque impatience à voir les jours s'écouler alors que là-bas, à Memphis, on les attendait pour de nouvelles séances d'enregistrement.

— Booker, pourquoi cette jambe dans le plâtre ?

— Oh la la, ne m'en parle pas ! Ça fait

deux mois que je me farcis cette punition ! Je me suis foulé un orteil sur une plage et on a fini par m'opérer au genou. Tu parles d'un plaisir !

— Judy Clay, j'avais lu il y a quelques années que vous êtes la sœur de Dionne et de Dee Dee Warwick. Est-ce exact ? — Non. Mais c'est tout comme. Depuis l'âge de 14 ans j'ai été élevée dans la famille Warwick, de même que ma vraie sœur, Sylvia Shemwell, qui fait partie des Sweet Inspirations. C'est elle qui est soliste dans « To love somebody ».

Quant à moi, je continue à enregistrer sous mon nom pour Stax. J'emmène Steve et Duck au Quartier Latin. Ils voudraient voir Memphis Slim. Pas de chance ce soir-là, Slim est absent. On se ballade Boulevard St-Germain. J'ai l'impression que pour eux, c'est vraiment « autre chose », pas la jungle, pas le désert (puisqu'il y a plein de vitrines avec des trucs vachement modernes — ça fait combien, en dollars?), mais là, tous ces gens, c'est des étudiants ? C'est vrai que ça a bagarré ? Quoi, pendant plus d'un mois ? — Ils ne comprennent pas bien pourquoi. Steve et Duck, chez eux, n'ont pas de problèmes : ils jouent, composent, enregistrent et dirigent. De temps à autre, dans leur tour d'ivoire, ils perçoivent bien quelques rumeurs, des bruits d'émeutes. Mais pourquoi donc ? Pourquoi ne font-ils pas comme nous ? Qu'ils travaillent et ils seront sûrs de gagner. Steve me cite de nombreux exemples. Et je le sais sincère. Une autre fois il m'avoue avec candeur : « Tu sais, avec tous nos disques, les compositions et les paroles déposées, je crois que chacun de nous doit être millionnaire ! » Le contraire, en effet, serait étonnant. Paroles ?

— Tu écris aussi des paroles, Steve ?

— Oh oui, de temps en temps, comme ça.

— Quoi par exemple ?

— Voyons voir. Tiens : « In the Midnight Hour » de Wilson Pickett.

Et pan ! J'aurais mieux fait de me taire. Non, car après tout je ne pouvais pas deviner. Et son nom figure bien parmi les compositeurs (de plus il joue sur le disque). Ce qui ne cesse de surprendre avec Steve, c'est sa modestie, sa simplicité. Un autre, à sa place se baladerait avec tout plein de pancartes « C'est moi qui ».

Duck, lui, est encore moins expansif. Il faut presque lui tirer les vers du nez. Volontiers pince-sans-rire, il parle peu mais subitement, l'accent du Tennessee ne facilitant pas forcément la compréhension. « Écoute bien ce batteur, me dit-il en entendant « Mac Arthur Park » de Richard Harris, il s'appelle Hal Blaine, il est formidable ; écoute l'arrangement ! » et il m'observe de ses gros bions, mimant l'orchestration tel un chef d'orchestre. « Eclectisme » lui lancé-je,

usant un synonyme moins recherché.

« Oh, j'écoute tous les genres ! »

Au Caméléon, c'est encore le batteur, Charles Soudrais en l'occurrence, qui éveilla son attention. « Il est fortiche, celui-là : il ne se perd jamais ! ». Steve et Duck pourtant ne se sentaient pas parfaitement à l'aise avec ce jazz trop improvisé, où Frank Foster, Georges Arvanitas et Jackie Samson ne semblaient que vouloir rivaliser de technique. Rhoda Scott pourtant, au Bilboquet, les laissa effarés d'admiration. « Elle est plus forte que Jimmy Smith ou Shirley Scott ! Il faut qu'on y revienne avec Booker ; mais peut-être qu'il ne va pas apprécier la plaisanterie, ha ! »

Dans les discothèques, il y a une chance sur deux pour que les disques qui passent sortent des studios de Memphis. J'en profite, mon Dieu avec tous les égards possibles, pour demander les personnes aux innocents auteurs, fort occupés par ailleurs à entreprendre les jolies minettes. Donnant donnant. Donne-moi le nom du trompettiste et je te dirai comment on traduit « charming » en français.

Et puis il y eut les bœufs. Officiels comme celui du « Bibelot » avec télé et tout plein de monde, y compris Brian Auger (malheureux de n'avoir pas tout son groupe avec lui). Inofficiels, comme ceux de la Tour de Nesle, où Steve et Al s'étaient rendus pour dire helllo à leur ami, l'Empereur Rosko. Ça dansait sévèrement aux sons de James Brown et de Jr. Walker. Les Staxiens, enfoncés dans des fauteuils confortables, suivaient des yeux les formes ondulantes quand le groupe maison prit le relais. N'y tenant plus, Al Jackson et Steve bondirent sur le podium pour se défoncer joyeusement en compagnie de Manu Dibango et de ses musiciens. Mémorable ! Au fait, ce Manu Dibango, chaque fois que je l'entends, en disque (Philips) ou en nature (avec Percy Sledge, entre autres), c'est le pied. Mais comme il joue du saxo et de l'orgue, il devrait prendre un nom d'artiste comme Bobby Jackson. Ça fait plus authentique !

J'ai retrouvé Booker T. à Pleyel, lors de l'American Folk Blues Festival. Comme moi il pensait que ces bluesmen — T-Bone Walker mis à part — ne donnaient pas le meilleur d'eux-mêmes dans une salle de concerts. « Le blues, dit-il, doit s'écouter sur le vif, dans les cabarets enfumés où les musiciens dialoguent directement avec leur public. Ou alors au studio d'enregistrement où l'on peut corriger les maladrotes et refaire les mauvaises prises. Ces concerts restent toujours un pis-aller. » Deux jours plus tard, Booker était reparti subitement pour aller rejoindre ses musiciens à Memphis. A quand la prochaine fois ? Personne n'en sait encore rien. — KURT MOHR.



PENDANT QUE...

Pendant que Philippe Kœchlin avait le dos tourné (il a toujours le dos tourné pour pas qu'on le voit dormir), j'ai réussi à m'emparer d'une invitation qui traînait sur le bureau. Une invitation, ça sert toujours. Quand c'est un coquet, par exemple, en y allant avec deux cabas, on peut rafler suffisamment de provisions pour tenir toute la semaine. Encore faut-il arriver à l'heure, c'est-à-dire avant la rédaction du journal. Mais ce jour-là, point d'amuse-gueules au caviar arrosé de champagne. Je me retrouve devant une belle salle de cinéma privée, entouré de vieux messieurs et de vieilles dames babillardes. Mon entrée provoque le concert d'imprécations habituelles, ces braves gens n'étant pas encore habitués à ma tenue. (Au bureau, ils m'appellent Godivus parce qu'un jour je suis arrivé vêtu de ma seule chevelure pour leur montrer dans quel dénuement je me trouvais après le règlement de mes dernières piges. J'ai trouvé la solution tellement économique que depuis je me promène toujours comme ça. C'est confortable, et puis c'est d'un seyant !) Bon le tumulte apaisé, et après évacuation des victimes de crises cardiaques et autres syncopes, la séance peut commencer. D'abord rien. Noir.

LE SOUS-MARIN DES BEATLES



Un écran, quand la lumière s'éteint, c'est comme le reste. Noir. Et puis... ah! Mais oui! Cet air, c'est « Yellow Submarine »! Des Beatles. Et ça commence comme un dessin animé. Moi j'adore les dessins animés. Je suis né pendant la projection de Pinocchio. C'est vous dire. Silence devant! Oh ça va!... le film. Il y a six bonshommes, trois par trois et dos à dos et un arc en ciel qui rejoint leurs têtes. On passe dessous — jolies fourches caudines (ça, c'est pour la culture) et on se retrouve dans un pays plein de couleurs avec des tas de gens bien sapés et drôlement beaux. Eux aussi, ils sont plein de couleurs. Même que c'est leur mode de vie, leur façon de respirer, la couleur. Il y a de la musique partout, des petits orchestres avec des violons, des cuivres. Des petites notes aigrettes, toutes menues qui s'envolent, fragiles, sautillant de branches en branches et venant s'épanouir avec un sourire sur le bord des oreilles des jolies petites filles qui... ah! que c'est joli tout ça!

MAIS VOILA...

Mais voilà, tout ce charmant musillage ne plaît pas à tout le monde. Y en a toujours qui sont pas contents. Et ceux-là ont l'air particulièrement méchants et agressifs et pas beaux et réactionnaires. Ils sont tous bleus, ce qui est déjà un signe. Et le fait qu'ils ressemblent à Mickey Mouse ne peut qu'aggraver leur cas. Une chose les agace, les énerve, les affole et pour tout dire leur est insupportable : Pepperland (on nous l'a dit au début du film) est un pays sans histoire. Alors les affreux Blue-meanies envahissent Pepperland après un pilonnage d'artillerie qui a fait s'éteindre les couleurs et disparaître la musique. Deux personnages sympathiques — ah! que les victimes sont sympathiques — s'enfuient à toutes jambes malgré leur grand âge. Le Lord-maire — lui, il n'ira pas loin, tant il sera bombardé avec des grosses pommes vertes. L'autre, le capitaine, réussit à atteindre le sous-marin jaune (en anglais Yellow Submarine. Vous y êtes?) — et à s'enfuir loin, très loin, pour aller chercher des gens capables de ramener sur les joues des Pepperlandais les couleurs de la vie.

OR DONC...

Or donc notre sous-marin jaune, après un long voyage arrive dans une ville qui ressemble à, qui doit être, qui est... Liverpool. Il erre longtemps à travers les rues mouillées et les maisons sombres. Cela nous vaut un sensationnel exercice de collage-dessin-animé-light show-montage. Tout à fait extraordinaire. Toute la brumaille monotone de la ville est exprimée par des notations rapides, insolites, intimes. Comme cette larme roulant sur la joue d'un motard et se perdant dans ses lunettes... Sniff... Sob... Hum? Ah oui! Mais il y a quand même des gens colorés. Il y en a même un qui l'est suffisamment pour retenir l'attention du Yellow Submarine. Un personnage qui ressemble à, qui doit être, qui est... Ringo. (Pandémonium dans la salle. Les vieilles dames

me sautent dessus. Transfert affectif caractérisé. Je ne dois mon salut qu'à la solidité du siège sous lequel je suis tapi. Merci, Monsieur Ségalot!) Il faut vous dire que l'atmosphère mélancolique — Eleanor Rigby en fond musical — donnait bien du cœur à ces braves gens. Voilà donc Ringo qui se balade et qui réalise au bout d'un moment qu'il est suivi par un sous-marin jaune et qui le dit à un agent qui s'en fout vu qu'il est en train de faire des mamours à un chat sur une fontaine publique. Ah! C'est loin l'Angleterre. Il cavale alors vers une grande-immense-colossale maison où il s'enferme à quadruple tour. Arrivée du capitaine qui a laissé son sous-marin au parking de l'immeuble, comme tout un chacun. Toc toc toc et retoc. Il entre et tombe dans un véritable palais aux couloirs infiniment longs, aux escaliers infiniment hauts, à la lumière infiniment claire. Vrrrooom... Passage de Ringo en voiture de course. Dérapage contrôlé entre la salle de bain et le hall de réception. Coup de frein. Bonjour

monsieur. Veuillez me suivre, I Y P (If you please).

ET ALORS...

Et alors là on se paye une petite visite de l'univers intimiste des Beatles. John et ses machines bizarres, sa poésie exacerbée (il est métamorphosé en Frankenstein). Paul et ses grands bazars symphoniques. George et ses visions indo-psychédélics. Et tous les gags Beatliens, comme ces jouets qui se balladent partout et se courent après dès qu'on ne les regarde plus. Habile diplomate et fin persuadeur, le capitaine réussit à embarquer tout le monde sur son engin. Et on repart. Décollage ultrarapide de la planète Albion et contact avec les premières mers. C'est ici, mes enfants, que l'art graphique de ce petit chef-d'œuvre atteint des sommets « out-of-sight ». Le type qui a fait ce film — il s'appelle Heinz Edelmann, comme vous le savez tous — nous offre là une super tranche de génie délirant (ou de délire génial, de toutes façons c'est synonyme), quelque chose qui a toujours manqué à Monsieur Disney (RIP - Anyway). On traverse donc huit mers (les spectateurs français n'en verront que six, vu qu'on en a coupé deux à leur intention, celle de la Culture et celle des produits de consommation. C'est bien fait, n'avaient qu'à réussir leur Révolution en mai). Le Temps, le temps qui passe en couleur, qui change tout le temps, le temps jamais pareil. Soixante-quatre secondes s'écoulent sous nos yeux. 1 2 3 4 5 6 7 8 9 (je continuerais bien à cause des piges, seulement vous trouveriez ça long. Voilà c'est fait j'ai une ligne en plus). Et pas deux qui se ressemblent. Et puis la mer de la musique, les notes qui se promènent. Et la mer des monstres. Là, on perd Ringo. Il n'y a qu'à lui que ces trucs-là arrivent.

C'EST AINSI QUE...

C'est ainsi que Ringo est emporté, à cheval sur une chose à pattes qui, de toutes manières, n'est pas un cheval. Panique des autres. Le malheureux Ringo, qui a manqué dix mille fois d'être croqué, avalé, dépecé, lacéré, digéré, piétiné, collé, mâché, finit par tomber entre les mains d'une féroce tribu d'indiens. Il sera sauvé grâce à l'intervention-éclair de la cavalerie US. J'vous mens pas, tout ça c'est dans le film. Arrivée dans la mer de nulle part, où l'on rencontre « The Boob ». Personnage sympathique (tous les personnages tristes, paumés et un peu cinglés sont sympathiques). « He's a real nowhere man », comme le disent si bien nos amis, qui ont toujours le sens de l'à-propos. Donc ce Boob, personnage farfelu et hautement fantaisiste (même là-dedans ça se remarque, c'est dire) a su capter la compassion du bon Ringo et embarque avec les Beatles sur le sous-marin. Là, aussi distrait qu'il peut être gentil, il égare tout le monde dans la mer de la phrénologie, où il se passe des choses bizarres dans la tête des gens. John en profite pour aller plus loin dans la sienne. « Lucy in the Sky with Diamonds ». Mais le voyage touche à sa fin. Encore une mer, celle des Troues, où des gouffres sans fin guettent le marcheur imprudent (pauvre Boob). Tout le monde passe à travers un trou, un pas comme les autres, avec des

Depuis
qu'il a vu
« Yellow Submarine »,
Alain Dister
n'a plus qu'un
rêve :
vivre à
Pepperland.

couleurs, et se retrouve dans... Pepperland.

HÉLAS...

Hélas, ici ne règnent que tristesse et désolation. Du gris partout. Le silence coupé seulement des claquements secs du vilain turc qui tranche avec son estomac tout ce qui bouge ou illumine. Fleur. Clac! Moulinet d'enfant. Clac! Papillon. Clac! Nos Beatles ont bien du mal à échapper aux redoutables Blue-Meanies qui courent partout, prompts à éteindre tout signe de joie, tout mouvement libre. Profitant de l'obscurité — heureusement, à Pepperland aussi il fait nuit —, ils se glissent dans la réserve de vêtements et d'instruments de musique et se déguisent en musiciens du... Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band. Vous y êtes? Dès les premières heures du jour retentissent partout les échos du fameux hymne : « We're Sergeant Pepper's Lonely... », les couleurs reviennent, les fleurs repoussent. Les Blue-Meanies résistent quand même vaillamment. La bataille est longue, longue, longue (un peu trop même). Il faudrait une arme suprême pour y mettre fin à la fin, non? On cherche. L'arme la plus terrible, elle est du côté adverse pour l'instant. C'est un gant, un énorme gant volant en rase-mottes et aplatisant en coup de poings tout ce qui bouge et n'est pas bleu. Voyons. Un gant. (en anglais, glove.) On enlève le g et il reste — en anglais toujours — love. Love. Amour. Voilà l'arme suprême!

ET VOILA...

Et voilà comment grâce aux Beatles, à la musique et à l'amour la paix revint à Pepperland. Tout le monde en fut si ému que le Grand Chef des Blue-Meanies lui-même se mit à aimer les fleurs et la pop-music. C'est-y pas beau? Et en prime, à la fin les Beatles, les vrais, pas ceux en dessin, apparaissent sur l'écran histoire de nous rappeler la vérité: « Nothing is real, nothing to get hung about ».

En sortant, je prenais bien vite le sous-marin bleu et après avoir traversé la mer de la publicité, la mer de la culture (Louvre) et la mer du Châtelet, je rejoignais mon Pepperland de la rue Galande, la tête pleine de monstres roses à rayures vertes et d'essaims de pucerons bleus harcelant des personnages en arc-en-ciel. Oh! Surprise! Devant ma porte, un énorme Blue-Meanie ressemblant curieusement à Philippe Kœchlin pointait vers moi des oreilles menaçantes, exigeant un compte rendu détaillé et critique de ma soirée en compagnie des Beatles. Et alors, et alors, et alors, je dus à mon tour passer par les sept mers, indispensables pour a-na-ly-ser le film. Sept mers qui sont autant de pièges, où l'on risque à chaque instant de tomber, de s'empêtrer, pour finir par y tourner en rond, éternellement captif d'une compréhension limitée.

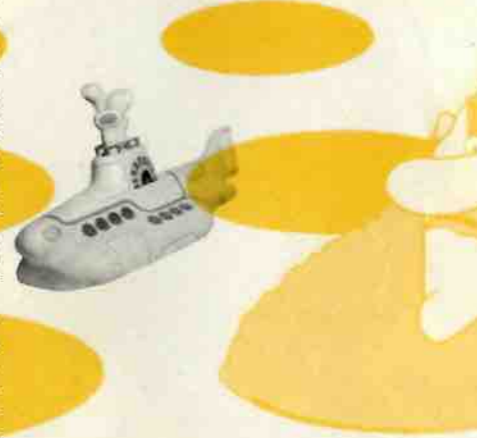
La mer cinéphilique. On trouvera des allusions à d'autres films des Beatles, surtout « Help » dont l'humour anarchique et la fantaisie débridée se



retrouvent dans « Yellow Submarine ». On pensera également à certaines œuvres récentes du cinéma Underground américain (utilisation des changements de couleurs sur un plan fixe) et au graphisme des dessinateurs polonais et tchèques. Je songe ici à Roman Cieslewitz: superpositions d'éléments photo ou lithographiques et de dessins « à plat ». Comme la musique des Beatles eux-mêmes, l'intérêt du film réside dans cette synthèse parfaitement réussie de tout ce qu'on a fait « avant », plus un petit on-ne-sait-quoi qui en fait une œuvre profondément originale etc... etc....

La mer mystico-psychédélico-psychologique. Un élément étranger — le Yellow Submarine — venu des profondeurs de l'inconscient vient chercher les Beatles, alors enfermés dans leur « Umwelt » quotidien. Hallucinations schizo-phréniques des jouets qui se baladent dans le dos de leurs propriétaires. On s'évade du contexte habituel, départ fulgurant sur la fin de « A day in the life »... avec passage très rapide de toutes les images de l'« establishment » (parade des horse-guards). Traversée des mers (couches de l'inconscient). Illusion du temps: le rajeunissement et le vieillissement éclairés. Illusions sonores. Fantômes qui vous emportent: le « bad trip » de Ringo. La vision du néant et de la confusion (le Boob). Les créations de l'esprit (« Lucy in the Sky with Diamonds » dans la mer de la phrénologie (Brr! Quel nom!), enfin, la chute dans l'infini (mer des Trous), sans cesse répétée, jusqu'à l'arrivée dans le monde de la Paix qu'il faut alors nettoyer de ses ennemis extérieurs (voir mer politique). On peut — pourquoi pas — rapprocher le déroulement du film du « Livre des morts » Tibétain ou « Bardo Thodol »: perte de l'Ego (départ de Liverpool), hallucinations (les mers), rentrée (Pepperland). Bon. D'accord, c'est tiré par les cheveux. Après tout dans le genre vulgarisation du mysticisme oriental, c'est quand même plus marrant que « 2001 », non? etc... etc... La mer pop-musique. Alors là, je vous vois venir! C'est un film sur et avec les

Beatles. Donc, on va entendre les Beatles. Et bien oui. Sept chansons anciennes et deux nouvelles écrites exprès pour ça. Mais, attention. Le film n'est pas, n'est jamais, un prétexte à faire passer des chansons (comme c'est le cas pour toute la production Presley). Elles sont là en illustrations, parce que rien ne saurait mieux convenir. « Eleanor Rigby », par exemple, sur les langueurs monotones de Liverpool. « Nowhere Man » pour le Boob (ce personnage sympathique parce que de nulle part). « Lucy in the Sky with Diamonds » pour des raisons évidentes, à cause des initiales. Elles arrivent aussi pour ajouter une note d'humour supplémentaire. « When I'm sixty-four » dans la mer du temps, quand les barbes et les cheveux de nos amis se mettent à pousser, pousser, comme ceux des Dupont en route pour la lune (Tiens! encore « 2001 ») ou parce qu'elles s'imposent d'elles-mêmes: « All you need is love ». (La Marseillaise mettant en déroute les Blue-Meanies, c'est plutôt paradoxal. Enfin, Music is music!) La

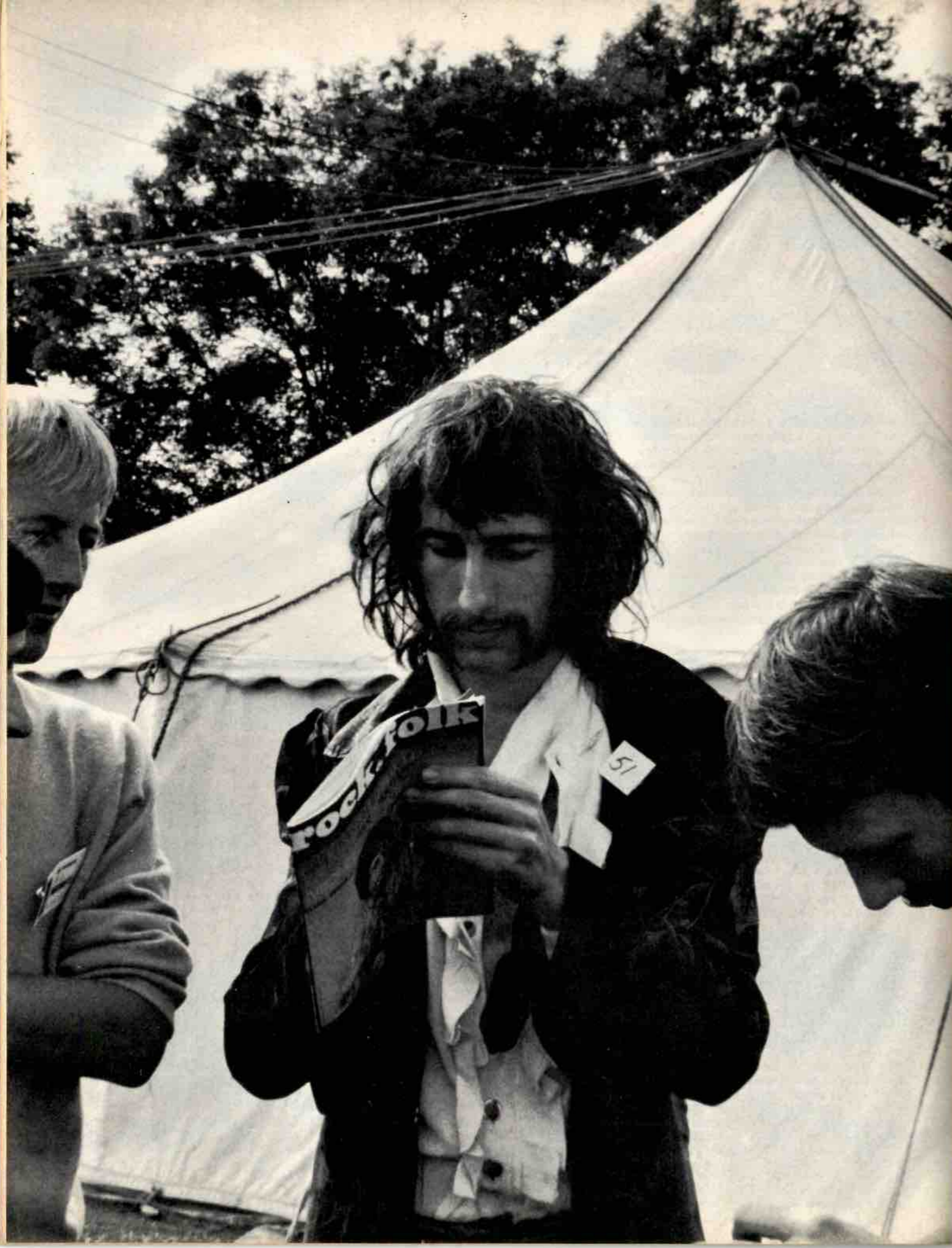


musique la plus drôle, celle qui marque vraiment le film, c'est, ce sont, les voix des quatre Beatles, monocordes, amusées, jamais surprises ni excitées.

Quant aux paroles! Une longue conversation sans queue ni tête, bourrée d'astuces, de remarques perfides ou simplement expressions de pensées très personnelles. Des voix telles que les mots qu'elles prononcent n'ont aucune importance. La musique de l'épi-glotte... La mer technique. Heinz Edelmann a réalisé un chef-d'œuvre graphique (retour à la mer cinéphilique). La mise en scène est d'un Monsieur Coates et la musique de Messieurs Paul McCartney et John Lennon, symphonistes bien connus. Voilà. Le film dure quatre vingt-dix minutes, ce qui fait à peu près 500.000 dessins mis bout à bout. C'est une production APPLE... La mer politique. Celle-là n'intéresse guère que l'action à Pepperland. Car enfin, ces Blue-Meanies qui en veulent si fort à la liberté d'expression des Pepperlandais, à leur droit de disposer d'eux-mêmes comme bon leur semble, qui sont-ils? Quelles sont ces têtes de Mickey Mouse? Et ces peaux bleues, ces pantalons rayés blanc et rouge? Oui qui sont ces personnages portant

les couleurs des super-héros américains? Hein? Je vous le demande? Pourquoi veulent-ils donc imposer au monde leur grisaille et leur uniformité? Quel intérêt ont-ils d'empêcher les idées de s'épanouir? Et pourquoi l'amour leur fait-il si peur? L'amour étranger aux notions de productivité, de profit, de concurrence? etc... etc... La mer Beatlemanique. Yellow Submarine est avant tout un film des Beatles. C'est tout leur univers qui nous est dévoilé. De Liverpool aux expériences psychédéliques. Combien iront voir ce film à cause d'« eux » et ressortiront déçus parce que, pour une fois, il leur aura été difficile de s'identifier à leurs héros? Contrairement à « Help » et « Hard day's night », qui avaient un côté « promotion » indiscutable, où l'on montrait les Beatles, en priant le spectateur de se prendre au passage pour John, Paul ou Ringo, Yellow Submarine nous transporte dans un monde étrange qui, à la longue, pourrait nous faire réfléchir davantage sur nous-mêmes que sur nos héros. Bien entendu, le film fera quand

même vendre une bonne quantité de petits sous-marins jaunes, de livres et de disques souvenirs. Business is business! N'est-ce pas Mr Mac Cartney?... La mer des critiques. Parce qu'il y aurait des critiques à formuler? Un film se voit comme un tout. Il n'y a pas de passages réussis et de passages ratés. Il y a un film réussi ou un film raté. S'il y a parfois des longueurs (à la fin, la bataille contre les Blue-Meanies), c'est que ces longueurs ont une raison d'être. Dans la vie il y a bien des moments où le temps paraît long. Où certaines choses n'en finissent plus de finir de durer. Alors pourquoi ne pas inscrire aussi ces impressions sur la pellicule? Cette lutte finale contre la grifformité, elle durera longtemps chez nous, en nous. Les taches deviennent tenaces en vieillissant. Combien de siècles nous faudrait-il pour effacer les nôtres? Ah! Je deviens triste d'un seul coup. Yellow Submarine aiguë. Parce que ce petit engin fait du chemin dans la tête et il commence à traverser mes propres mers. Mer de l'Éducation. Mer de la Culture. Mer de la Religion. Mer de la fin de mois. Mer de l'adjudant à moustaches du 16^e RIMA. Mer de Rock Folk. Mer de... Vivement Pepperland. — ALAIN DISTER.



**arthur brown
a-t-il raison
de jouer
avec le feu ?**

fivre

Londres a changé, depuis l'été dernier. D'ailleurs, il n'y a que Paris qui ne change pas. Les hippies (« Where are all the flowers gone ? »), on ne les voit plus, ils se sont eux aussi transformés, ils ont gagné en maturité ce qu'ils ont perdu en extravagance. Pas un son de clochette, sinon celle d'un petit touriste qui n'a pu se résigner à laisser dans sa valise une belle cloche achetée l'année dernière à Carnaby Street pour dix shillings.

Les centres d'intérêt se sont quelque peu déplacés : l'Art Lab (Drury Lane) est une sorte de refuge, centre artistique de toutes les activités underground, bonne auberge des artistes qui ne peuvent exposer leurs œuvres ou exprimer leur talent nulle part ailleurs, l'endroit où il est de « bon ton » d'être allé au moins une fois. On y trouve de tout, des hippies, des beatniks, des touristes (très peu, heureusement), des types trop défoncés pour rentrer chez eux, enfin,

toute la flore et la faune de ce Londres qui a conservé un peu de ce mystère qui le rend si attachant. Le « Chelsea-chic » descend parfois à l'Art Lab, par exemple pour y assister à la projection de « Chelsea Girls » d'Andy Warhol. Des Français y passent, en quête d'émotions fortes ; pour eux, Londres est la ville où la drogue coule à flots, et ils se font refiler du gazon pilé en guise de hash.

ARTHUR BROWN

Une très belle institution venue d'Amérique s'est développée cet été à Londres : les concerts gratuits. Ils ont lieu soit à Hyde Park (Pink Floyd, Ten years after, Family, Fleetwood Mac), soit à Parliament Hill (Jefferson Airplane, Fairport Convention).

Que cherche le public anglais en ce moment ? Quels sont ses groupes favoris ? Les tendances futures de cette pop-music qui progresse sans cesse ? Cette année encore, je vais essayer de vous en

informer, en espérant m'acquitter le mieux possible de ma mission.

Je vous parlerai d'un personnage quasi-mythique qui est en train de révolutionner la pop-music : Arthur Brown. Vous le connaissez, on vous en a déjà parlé, bien que l'on se soit jusqu'à présent contenté d'évoquer l'aspect scénique et spectaculaire du personnage. Mais quand on se penche sur le cas d'Arthur Brown, on ne manque pas de découvrir nombre de choses intéressantes.

Né à Whitby (Yorkshire) le 24 juin 1944, Arthur Wilton, garçon vif et astucieux, fit de bonnes études puis entra à l'Université de Londres pour y suivre des cours de Droit. Il fut renvoyé à la fin de l'année pour avoir loupé ses examens et s'être obstiné à faire des gestes sataniques pendant les cours. Il est quelque temps pompiste, employé de ferme, plongeur... mais il reprend ses cours à l'Université de Reading, où il étudie la

sociologie. Au bout d'un an, il change pour la philosophie. « Les cours ne m'intéressaient pas tellement, à cette époque, j'étais plus attiré par les religions occultes et la musique. » Au milieu de sa seconde année de philo, Arthur forme un groupe qui joue très souvent, même en période d'exams, jusqu'à quatre heures du matin. Ce qui n'empêche pas Arthur de décrocher son diplôme. Mais il avait choisi sa voie : la musique. Il essaie bien d'enseigner un peu, mais sans grande conviction. Il préfère venir en France où il reste près de trois ans, animant les folles soirées du Bus-Palladium, chantant alors du R'n'B.

De retour en Angleterre, il s'aperçoit qu'il y manque quelque chose, un petit grain de folie, par exemple. Alors, Arthur désormais Brown met le « Crazy world of A.B. » sur pied. L'équipe se compose de Vincent Crane à l'orgue et de Dracken Theaker à la batterie. Elle fait des merveilles à l'UFO, à l'Electric Garden et un peu partout, enregistre un simple (« Devil's grip » Polydor 604 008), puis un LP dont fut extrait « Fire », le grand succès de cet été.

LE SAUVEUR

Mais les galas se sont succédé à un rythme rapide, trop rapide, et une tournée aux USA encore plus épuisante a mis fin à l'équilibre physique sinon mental du trio. Crane et Theaker ont dû se retirer de la scène, momentanément peut-être. Crane a même été obligé d'aller en « maison de repos » et, lors du festival de Sunburry, il était dans les coulisses, pâlot, un peu effrayé par le remue-ménage qui se faisait autour de lui. Et pendant que nous y sommes, parlons un peu de ce festival : Patrick Beckers a trouvé indécent le fait qu'Arthur Brown ait continué à jouer après l'accident. Moi, je ne trouve pas, je trouve même

qu'il aurait été criminel de ne pas le faire. Imaginez un peu cette foule considérable soudain livrée à elle-même : une marée humaine se serait dirigée vers le lieu de l'accident, « pour voir », ou ruée vers la sortie, gênant ainsi les ambulances et les secours. Malgré son désappointement, Arthur Brown a continué de chanter pour détourner l'attention des spectateurs, aidant ainsi à sauver des vies humaines. Des objections, Mr Beckers ?

Pour en revenir à l'équipe d'Arthur Brown, elle se compose maintenant de Nick Greenwood (basse), Carl Palmer (batterie) et Pete Shelley (orgue). Naturellement, j'ai demandé à Arthur s'il regrettait Crane : « Oui, c'est naturel, nous avons créé le groupe ensemble. Musicalement, son départ m'a un peu gêné, mais Pete est un très bon organiste et d'ici trois à quatre mois le groupe sera parfaitement au point. »

— Franchement, es-tu soucieux de préserver ta légende ? Pourquoi jures-tu et dis-tu de telles choses sur scène ?

— Je fais cela parce que ça me vient comme ça, ce n'est pas pour ma réputation. Il était nécessaire non seulement d'amuser les gens, mais aussi de les choquer quant ils écoutent. C'est le but des jurons et des gestes extravagants. J'insiste là-dessus : si vous voulez faire entrer quelque chose dans la tête des gens, il faut les choquer.

Né au temps des révolutions « hippiesques » (pourquoi pas ?), le « Crazy world of A.B. » a une façon bien à lui de distraire les gens.

AU FEU !

Dans une aurore de lumières étranges, trois musiciens jouent. La musique s'enfle, éclate, crache des vagues d'électricité et d'excitation. Le batteur martelle ses toms, l'organiste étrangle ses notes,

le bassiste fait vrombir sa guitare à petits coups de patte frénétiques. La musique cesse. Votre curiosité est telle que vous sursautez lorsqu'un être bizarre bondit sur la scène, se trémousse, ondule, se tord, la tête en flammes. Arthur ôte son masque et découvre son visage fardé de larges traits noirs. Le magicien, le démon, le « Prince de l'Obscurité Éternelle », le « Dieu des feux de l'Enfer » chante. Chante ? Il crie, il tonne, il hurle, il sussure, vocifère, insulte, charme, mais jamais sa voix ne perd de sa beauté. Une voix qui serait un mélange de celles de Screamin' Jay Hawkins, de Little Richard, de Tom Jones et de la Callas !

On a beau savoir jouer avec le feu, cela comporte des dangers. Bien des fois, Arthur a failli subir le sort de Jeanne d'Arc. « Vous allez brûler, je vais vous voir brûler », dit-il dans « Fire », mais c'est le public qui voit Arthur s'embraser pour de bon. Malgré cela, il continue à apparaître sur scène coiffé de son chapeau de feu, bravant courageusement ces forces maléfiques qu'il évoque et taquine si souvent. « Le feu est essentiel pour notre show, car j'affirme aux gens que le Diable existe. Je dis aussi que le Bon Dieu existe, mais le Démon étant le plus fort, il fait plus d'impression sur le public. »

Souvent attaqué par la presse, Arthur bluffe, étonne, parle de choses dont personne ne parle et produit une musique de première classe. Beaucoup le considèrent comme arrogant, désagréable, alors qu'une fois le masque retiré, il est dans la vie privée un mari doux et attentionné. Arthur est très sympathique, il peut bavarder de tout (surtout de philosophie) et passe son temps à découvrir de nouveaux additifs pour son show. Ange ou démon ? A vous de conclure. — JOCELYNE BOURSIER.



J'assiste au prodigieux spectacle d'une party noire dans un faubourg de la Nouvelle-Orléans. Je suis le seul Blanc et je l'ai oublié.

Le Noir remua un pinceau de maître dans un pot de peinture phosphorescente. Gloria, debout face à lui, impavide, le regardait. Il dessina sur les joues de Gloria des rosaces et des gouttelettes de sang. J'avalai une absinthe. La nuit était tombée depuis longtemps et, par la fenêtre, on apercevait quelques groupes de chiens errants. A présent, les lèvres de Gloria étaient bleues et ses sourcils jaunes. Gloria souriait; des plaques de peinture sèches s'effritèrent sur son tricot. Lorsque chacune des nombreuses personnes présentes se fut ainsi consciencieusement décoré les mains, la figure et les pieds nus, la pièce aux meubles roses fut plongée dans l'obscurité. Puis on mit en marche un appareil à lumière straboscopique disposé dans un coin sur un tripode.

L'effet fut saisissant. Les éclairs blancs de la lanterne défilèrent à un rythme vertigineux, conférant à l'assemblée, qui maintenant dansait au son d'une musique africaine, des mouvements saccadés évoquant les vieux films burlesques avec en plus une atmosphère magique et secrète où les dessins craoisis sur les visages semblaient devenir l'âme de danseurs morts et ressuscités à chaque seconde.

Pourquoi danser avec de tels êtres? Je ne serais qu'un minable pantin auprès d'eux; d'ailleurs je suis trop ivre. Je me vautre sur un divan et assiste, à mille années-lumière de la réalité de mon univers, au prodigieux spectacle d'une party noire dans un faubourg de New Orléans, Louisiane. Je suis le seul Blanc et je l'ai oublié.

Gloria vint me tirer de ma somnolence abruti; le visage lavé, elle me dit: « Let's go! ». Elle conduisait vite une camaro rouge, ayant pour seul souci d'éviter les chiens de la « Rue Royale ». On tourna peu avant Canal Street en plein cœur du French Quarter. Il y avait un monde fou au « Seven Seas ». Gloria me prit le bras lorsque nous y entrâmes. Sur sa main gauche, il y avait encore une fleur verte. A cinq heures du matin, l'animation de la boîte était à son comble. C'était plutôt une espèce de bar, on n'y dansait pas

vraiment et les consommateurs, jeunes pour la plupart, semblaient y faire ce qu'ils voulaient. L'un écrivait une lettre sur une feuille d'un mètre de côté, l'autre s'épinglait à même la peau des badges politiques. C'était avant tout « the » point de rencontre, comme à San Francisco le Drugstore de Haight Street, ou à Denver « La Petite Café », avec un mur en guise de Switchboard, immense placard où l'on écrivait ses annonces, déclarations d'amour, faire-parts: « Parti pour l'Ouest, ne sais quand reviendrai — JOE... » — « Suzy je t'aime, reviens. » — « Cherche job, deux heures par semaine », etc... etc... Au fond, une porte donnait sur un patio, garni de fontaines et dominé par un palmier. Sur une estrade se produisait un orchestre hippy, des couples dansaient doucement, certains étaient allongés et enlacés dans l'ombre. J'achevai ma griserie à l'aide d'une « coors » en boîte métallique. Une fille voulut m'offrir un hamburger. Le Mississippi coulait à quelques encablures du « Seven Seas ». J'étais bien. Je m'endormis accoudé au zinc et personne ne me déranga.

Ce n'était pas tout à fait une chambre, plutôt un cagibi cloisonné de contre-plaqué, doté d'une paille et d'un tabouret. Pour 7 dollars par semaine, c'était suffisant; en outre, je pouvais facilement rejoindre l'échelle de secours qui grimpait sur la façade de l'hôtel et, au huitième étage, après un périlleux rétablissement, je m'installai en équilibre précaire sur les échelons et dominaï ainsi Bourbon Street, la grandiose et indescriptible Bourbon Street. Cette rue serait un mélange de St. Pauli, Pigalle et Soho saupoudré d'Américanisme du plus mauvais goût. Involontairement, elle atteint ainsi une certaine beauté dans la laideur, une certaine poésie trouble dans la violence latente qu'elle dégage.

Bourbon Street, c'est des flics par quatre en baguenaude, le déhanchement facile et la matraque virevoltante au bout des doigts, c'est un troupeau de bélantes quinquagénaires texanes toutes en fleurs plastiques et face-à-mains

ciselés, c'est une lourde « Lincoln » noire avec trois messieurs des affaires venus rigoler un brin, c'est Linda Brigitte qui se déshabille tous les soirs sur le zinc d'un bar. C'est deux Noirs en frac et claque, beaux comme des anges, dansant une claquette au son d'une musique qu'eux seuls entendent. Bourbon Street, c'est quoi? L'Ame perdue d'un enterrement nègre? Un orage à seize heures sous un ciel d'Afrique? Un fiacre désuet qui ramène au trot un couple de touristes dans la longue solitude des après-midi moites d'une Louisiane à jamais perdue? Oui. Cela laisse à rêver... et à pleurer...

J'avais déniché un job comme serveur, histoire de bien manger et de me payer les « jazz clubs » de l'endroit. Demain, faudra y aller, mais à présent impossible de dormir, trop chaud, trop humide. Je descends l'échelle, croise les clients de mon hôtel qui eux aussi ne dorment jamais, épaves titubantes, femmes statues, fils d'esclaves éperdus de solitude, ancrés à tout jamais devant N.B.C. System. Demain, dans un an, ils mourront devant le poste de télévision... Dehors. Dehors « Le Red Garter », cabaret fameux, distille banjo et Dixie « sur un rythme endiablé » comme dit la publicité. Endiablé pour qui? De vieux paysans myopes et sourds? Des « boys friends » et leur « dates » aseptisées, dollars au cœur et Kent aux lèvres. Les beaux soirs que voilà! Revivre un instant. Un instant seulement. L'Amérique recherche son histoire, son passé et n'y trouve que ces cartes postales trop belles et trop colorées pour être vraies.

Chien chaud chanceux d'un pied de long (Foot Long Lucky Hot Dog); je dîne accroupi sur un trottoir. Absinthe house: Ici Mark Twain... Ici Lafitte le Pirate... Ici Bienville, fondateur de la cité... Tous furent ici une fois. Presque Napoléon, et voici la maison dans laquelle il faillit habiter. Créoles et crinolines. Pralines et Cotons, Oncle Tom et Seigneur Tourangeau, tout éclate en un folklore fantomatique.

Des groupes d'hommes, pantalons noirs, chemisettes multicolores, fronts

brillants, cheveux gominés, stationnent devant les portes des cabarets. Le portier, tel un eunuque défroqué, entrouvre un rideau l'espace d'une vision fugace. Un morceau de femme nue apparaît, Go Go Girl dodelinant de ses charmes au milieu des verres du comptoir.

« C'mon, Men, have fun ». Blagues, sourires, rires, la stridente sonorité de la jole yankee se propage de porte en porte, de groupe en groupe. Bourbon Street éclate d'une liesse cauchemardesque et infinie.

Bientôt, je tourne à droite, St. Peters Street, une rue mal éclairée où les ivrognes tiennent le haut du pavé, une queue se forme devant une petite maison délabrée. On regarde par la fenêtre. On s'assied par terre. On discute. On attend. C'est Preservation Hall. Nom bienheureux. Il y a des réserves d'Indiens en Amérique. Ici, c'est une réserve du jazz de Satchmo et Dizzy, de Bechet et du Duc. Symbole éloquent que Preservation ne soit point situé dans Bourbon Street.

Un dollar, c'est donné. Le droit de s'asseoir à même le sol au milieu de clochards célestes (1) et d'anges barbus, le droit de respirer à pleins poumons un air de renfermé et qu'ont dû respirer des générations de rêveurs comme moi, des paumés de l'Amérique des chimères, des gars venus de partout, humides de bonheur quand on leur parlait Tennessee, Colorado et Cheyenne City.

Cinq Nègres ventrus, cheveux blancs, fatigués et avachis sous une lampe lamentable et dérisoire, jouent tristement des airs qu'eux seuls comprennent. Il faut voir leur visage, il faut être là en cet instant précis où l'un d'eux se lève, amène bien haut sa trompette et tourne tout d'un coup le dos au public. Un solo en sanglot, pour lui, pour lui tout seul. Je ferme les yeux et tout se déchire... Race? Religion? Nationalité? Je remplis ma fiche d'embauche et relis la déclaration Kennedy contre le racisme dans les lieux de travail. Je ne comprends plus pourquoi on m'a demandé ma race... Travailleur illégal aux États-Unis (je possède un visa de touriste), premier commis dans un restaurant français

de La Nouvelle-Orléans, j'enfile un smoking de location.

Comment servir un yaourt? J'improvise et prête l'oreille aux conversations. De table en table, j'apprends des parcelles de vies américaines, essaye de tout voir, de tout comprendre. Il y a un mois à peine c'était Paris... le pain, lui, y était hier encore, fraîches et familières baguettes venues par avion que je réchauffe dans un four... curieux... C'est un véritable microcosme que forme la cuisine et ses dépendances. Rivalités, haines, intrigues, clans, saupoudrent les english muffins et canards au sang.

Le travail terminé, le dernier client parti, Anglais, Boliviens, Italiens, Chinois, vestes défraîchies, papillons desserrés, à tout labour tout repos, retrouvent la décontraction avec les pieds sur la table. On compte, partage, soupèse, on fume en silence. Les portefeuilles s'ouvrent et les coupures de Lincoln Washington et Jefferson, par liasses épaisses, rejoignent ce qui pour beaucoup aussi est un rêve de l'Amérique.

En compagnie de Gloria, noire beauté de vingt ans comme le premier soir de mon arrivée, je découvrais Jackson Square et ses peintres repus aux barbes savamment taillées. Nous prenions des cafés au « Café du Monde » (en français dans le texte), vaste et peut-être unique terrasse du Sud où le beignet est le meilleur « in the world ». Dans Canal Street, le Broadway de New Orleans, nous croisons les conventions de vétérans, des femmes tristes des hommes pressés, et seul éclat sincère d'un Sud qui meurt de mélancolie, les gosses noirs à la démarche inimitable, bigarrés et criards, insolents et beaux. Il y a sept ans à peine, les Noirs avaient leurs sièges réservés dans les autobus et leurs lavabos publics distincts de ceux des Blancs. Aujourd'hui encore, le couple que nous formons, Gloria et moi, éveille une certaine animosité dans le regard des passants. Pourtant, grâce à Gloria, j'irai passer le plus clair de mon temps dans le quartier noir, fréquentant passionnément les bars de trois sous où, pour un café et un sourire, j'irai me mêler à ces hommes qui, le

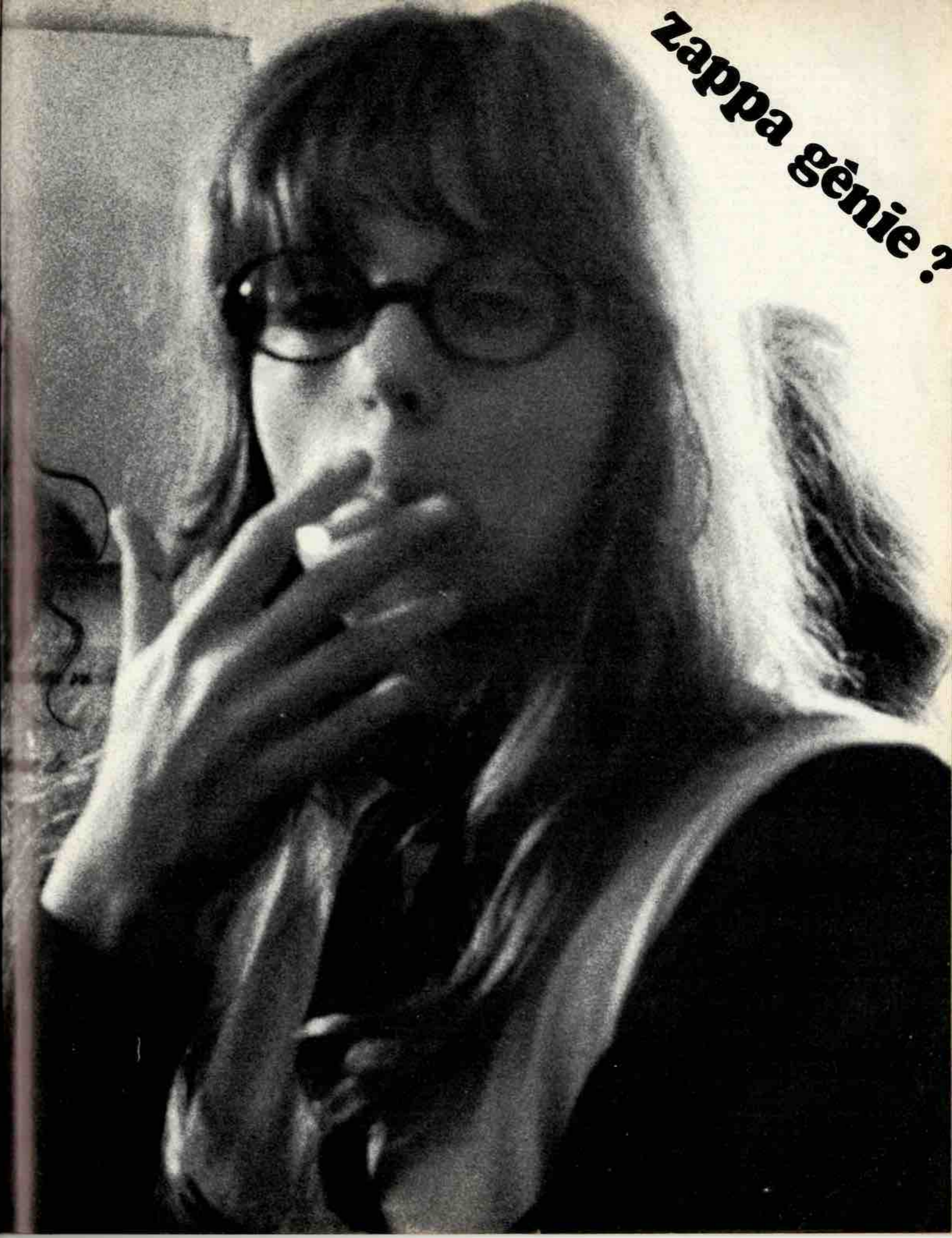
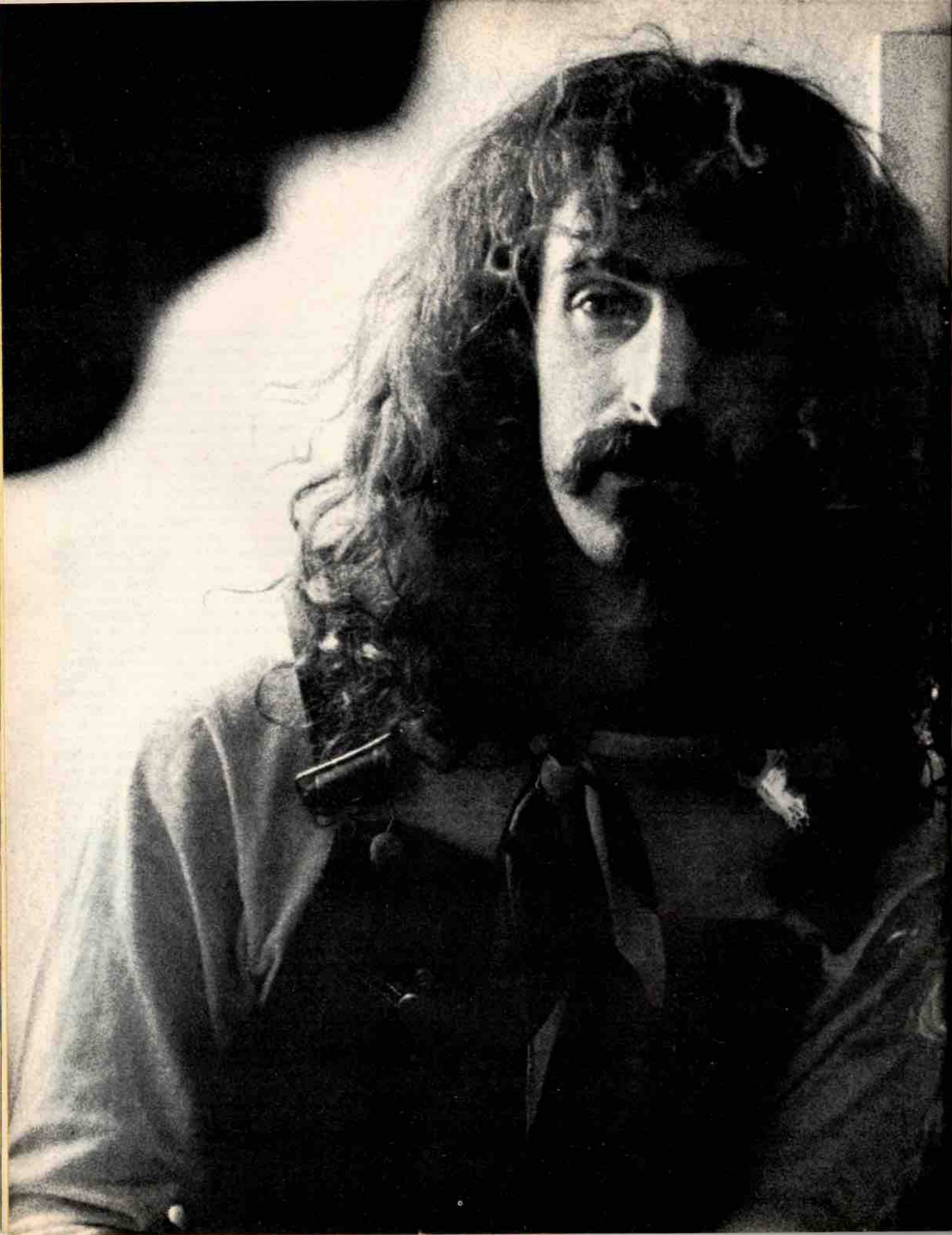
travail terminé, écoutent un trio de génie qui restera méconnu à jamais.

Gloria, toi à qui je racontais cette Europe que tu ne connaîtras certainement jamais, Gloria, toi qui « étais » La Nouvelle-Orléans, ces soirées tristes si emplies de nostalgies passées dans ces bistrottes en tirant sur une cigarette de Marie-Jeanne pour mieux sentir et mieux pleurer, je te les dois.

Beaucoup de Français rencontrés par hasard, au fond du Grand Cañon par exemple (l'anecdote est véridique) me parlèrent de déception au sujet de La Nouvelle-Orléans. Les villes sont faites de pierre et d'asphalte. Elles n'offrent au regard qu'une vision réelle, au corps une fatigue physique. Les cités américaines ne se découvrent pas en cheminant le long des Avenues ou en les dominant du haut des gratte-ciel. Il y a autre chose, plus simple et plus profond qui vous les font comprendre; ce tramway peut-être, qui jadis s'appelaient « Désir » et qui pour moi et La Nouvelle-Orléans aura pour toujours le nom de Gloria. — ROBERT KANNER, 1968.

(1) Clochard Céleste: Référence à Jack Kerouac pour son livre « Les clochards célestes »: ces hommes aux cheveux longs qui sont le sel de la Terre et les rochers de Gibraltar...





Zappa génie ?

Le drame de celui qui scribouille au sujet de la musique, c'est qu'il se trouve forcément un jour devant un phénomène nouveau qu'il ne comprend pas. Le critique pose comme postulat qu'il ne peut pas se tromper. Il en tire naturellement le corollaire suivant, que c'est donc la musique qui se trompe. La musique classique s'est « trompée » avec Wagner, Berlioz ou Bartok, tous assassinés par la critique en vogue de l'époque.

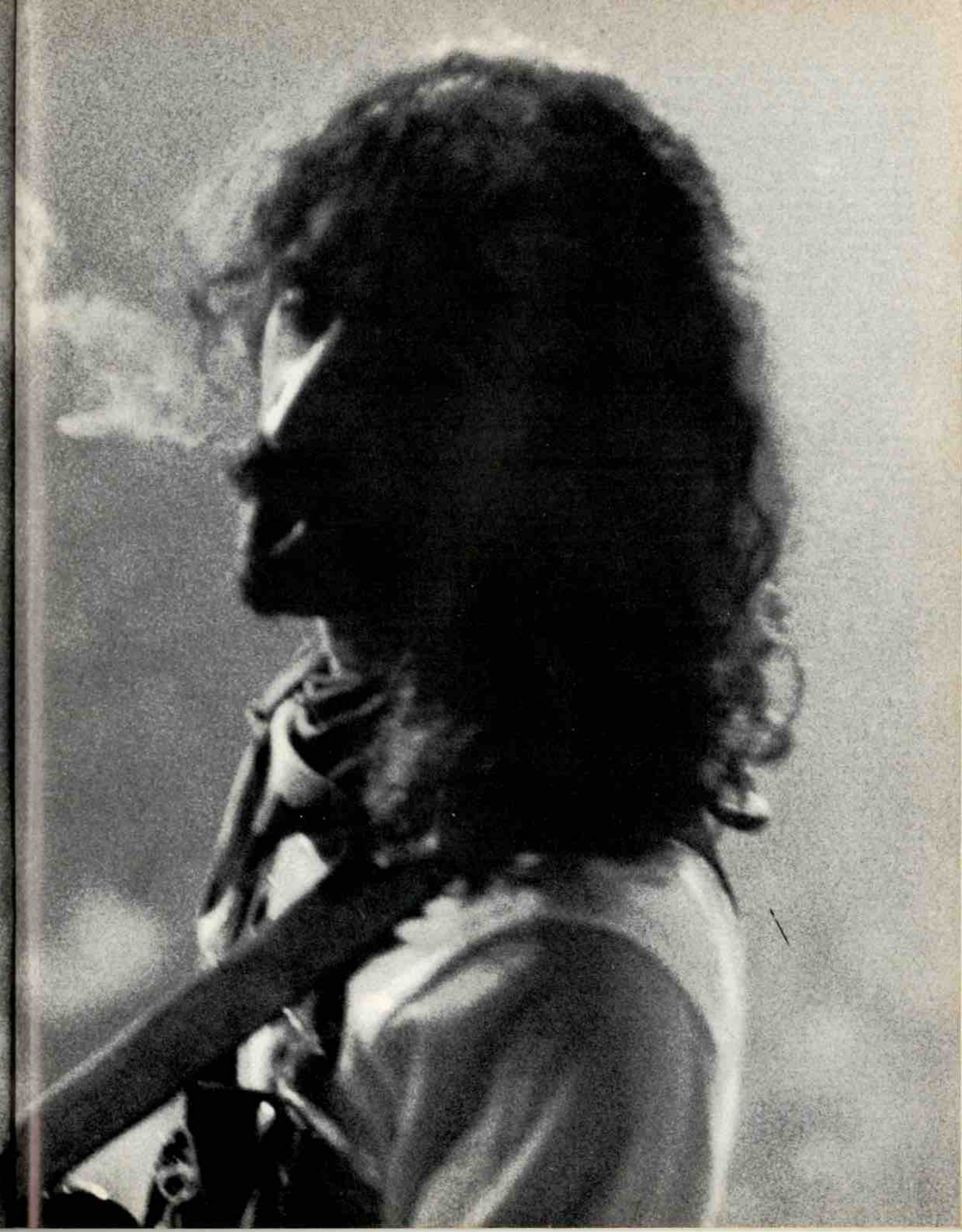
Le jazz, lui, s'est « trompé » au moment du be bop, contre Hughes Panassié. Aujourd'hui, il se trompe encore, contre... (je tiens à ma vie : ils sont trop nombreux). La pop-music — et c'est la marque d'un art adulte — risque bien de se tromper. Et les responsables de cette déplorable erreur ne sont autres que les Mothers of Invention, qui contestent avec obstination que l'essence de la pop-music soit « la recherche du joli ».

L'arrivée des Mothers, et leur succès, correspondent à un état de crise dans cette musique. Dans ces périodes de crises — on l'a vu dans des domaines extra musicaux — la simplification de l'argumentation marche à plein, et l'on voit déjà se dessiner l'affrontement titanesque entre les Bons — prenons les Beatles par exemple, et les Vilains — ceux qui détruisent tout, les Mothers. Le tout est d'être du côté de ceux qui vont gagner, avec tout de même une pointe de modernisme : voyez, j'aime beaucoup le Jefferson Airplane, donc je suis dédouané de ce

côté-là, on ne peut pas m'accuser d'être réactionnaire (Remarquons simplement que l'Airplane ne remet en cause aucun courant de la pop-music en question, il représente simplement ce qu'il y a de plus élaboré, ou même sophistiqué). Mais il n'est pas question de présenter l'irruption des Mothers en terme de conflit. Le conflit d'abord, ça n'existe pas en musique. Alors on exhume les vieux arguments rouillés qui ont déjà servi cent fois. Le be bop, le free ont été déjà décrits comme des régressions du jazz au point de vue technique, avant que l'on veuille bien remarquer que les nouveaux musiciens créaient un langage entièrement neuf et qu'il était ridicule d'appliquer à ce nouveau système les critères critiques se rapportant à un autre système. De même, parler de technique a peut-être un sens pour Frank Sinatra, mais rigoureusement aucun pour les Mothers. C'est pourtant ce que l'on fait. La musique des Mothers constitue un système dans lequel la notion de beauté, telle qu'elle est couramment admise, n'a pas de place. Cette « beauté », dont certains regrettent l'absence chez les Mothers, et dont Zappa se fiche complètement, n'est finalement qu'une espèce de diplôme décerné par la société à une forme idéale qu'elle privilégie. Et le fait qu'aux USA surtout, ce soit la jeunesse qui le décerne ne change rien au problème. Ce concept « beauté » établi par une société complètement déliquescence ne peut être que parfaitement frelaté.

Sur
Frank Zappa
et ses
Mothers of Invention,
Philippe Constantin
a une opinion
bien définie.

Et c'est à ce niveau qu'on peut juger de l'apport révolutionnaire des Mothers. On peut tout au moins l'apprécier en analysant les tentatives de récupération dont ils sont l'objet. Récupération par la bouffonnerie, récupération par la maladie mentale, ou par la protestation, celle-ci étant la plus sournoise. Le raisonnement est simple : on raccroche le phénomène à quelque chose de connu et déjà assimilé. Comme ils n'ont pas l'air spécialement heureux ou bien nourris, c'est qu'ils protestent. On raccroche donc, bon an mal pied, leur musique au courant du protest song. Mais les Mothers vont « trop » loin — des gauchistes, en somme —, il s'agit d'un protest song « amplifié », par rapport à celui des représentants officiels, Bob Dylan (mais a-t-il jamais fait du protest song?), Joan Baez (a-t-elle jamais fait autre chose que « radoter de charmantes ballades »?), et le grand-le-pur-l'intègre Pete Seeger (mais ne proteste que celui qui est en gros d'accord avec le système). Du moins ces derniers ont-ils le mérite de protester esthétiquement, « sur de jolies mélodies » : chouette contestation que celle qui se fait dans un cadre défini par la société qu'on rejette. Mais la faille, c'est que les Mothers ne peuvent pas protester esthétiquement, car justement ils ne protestent pas. Les Mothers ne cherchent pas à convaincre ; ils savent qu'on ne convainc qu'au prix d'une dénaturation ou d'un artifice du raisonnement, qui peut être ici justement



une « jolie mélodie ». Un missionnaire ou un délégué de la CGT peuvent fredonner sans arrière-pensée « We shall overcome », mais ils regarderont à deux fois avant d'entonner « Invocation and ritual dance of the young pumpkin ».

Les Mothers ne protestent pas, ils représentent. Ils sont un miroir grotesque (à peine) d'une civilisation qu'ils savent en pleine décrépitude. Cette société qui aime tant à se contempler dans ses productions artistiques, ils lui présentent une image déformée et ridicule. Magique, la théorie de Zappa l'est en ce sens qu'elle suppose que la société, de se voir hideuse, crèvera d'elle-même. Mais elle a un autre but, et la violence avec laquelle Zappa affirme son système trouve là son sens, c'est de jeter les jeunes Américains dans l'action.

Il ne s'agit plus ici simplement de raillerie ou de contestation, et Zappa rejoint, comme l'a justement noté Philippe Paringaux, Archie Shepp ou Albert Ayler. Il marque comme eux une rupture décisive d'avec la musique antérieure. Les Mothers ont apporté une nouvelle conception de grande musique populaire dont il est déjà possible d'apprécier la richesse, du moins au niveau rythmique ou mélodique.

Ils ont en tout cas fait franchir à la pop-music le pas dérisoire du « joli ». On ne parlait pas encore de beauté pour cette musique. On la sent passer ici. A l'instar de Rimbaud — et d' Ayler, comme le notait brillamment Yves Buin (in Jazz Hot n° 228) — Zappa a mis la beauté sur ses genoux et l'assassinée. Pour en faire naître une autre.

Non, les Mothers n'ont pas choisi l'insulte contre la poésie. On ne peut pas choisir l'insulte contre la poésie, car la poésie est l'insulte.

Les Beatles ont des années d'avance — il est de bon ton de le proclamer — (« Streets Ahead » : Melody Maker). Je ne le pense pas : ils sont juste un peu en avance. C'est pour cela que le public les suit si bien.

Les Mothers of Invention sont plus loin. — PHILIPPE CONSTANTIN.



Son premier LP, « Dance with Cliff Richard », est un parfait exemple de la valeur de celui qui fut longtemps considéré comme le rival anglais d'Elvis Presley. Chaque fois qu'il le veut, Cliff sort de sensationnels classiques du rock : « It'll be me », « Do you want to dance », « Dancing shoes »... mais ce sont des chansons plus « guimauve » qui lui rapportent le plus de trophées et d'argent. Un exemple récent : « Congratulations ».

Harry Webb, c'est son véritable nom, naquit le 14 octobre 1940 à Lucknow, aux Indes. Après avoir habité plusieurs villes indiennes, dont Calcutta, les Webb s'installèrent en Angleterre en 1947. Le premier Noël britannique du petit Harry fut bien différent des Noëls indiens dont il avait gardé un si bon souvenir : son père n'avait pas retrouvé de travail, et les économies qui faisaient vivre Roger Webb, sa femme, son fils et ses deux filles s'amincissaient de jour en jour. A l'école les copains de Harry le traitaient de nègre, en raison de son teint alors très mat. Il changea d'école et poursuivit ses études à Chesnut. En 1950, une troisième sœur, Joan, naît.

En 1954, Harry chanta pour la première fois en public dans le club des jeunes de Chesnut. En 1957, lorsque Bill Haley se produisit en Angleterre, il alla le voir : « Je n'oublierai jamais cette soirée. Quelle ambiance ! » Après avoir passé son GCE, sorte de bac anglais, il n'eut plus qu'une idée en tête : chanter comme Haley et Presley. Pendant quelque temps, il fit du skiffle avec Terry Smart. Ensemble, ils descendirent au 2 l's, à Londres, et firent la connaissance des guitaristes Ian Samwell, Hank B. Marvin et Bruce Welch. Ils enregistrèrent un premier simple composé de « Breathless » et « Lawdy miss clawdy ». Durant l'été 1958, ils se produisirent tous les soirs dans un camp de vacances en échange de quelque menue monnaie.

LES SHADOWS DANS L'OMBRE

Enfin, engagés chez Columbia par Norrie Paramour qui avait entendu leur soufle, ils sortirent deux titres, « Move it » / « School boy crush », qu'ils présentèrent au grand public dans le cadre de l'émission télévisée « Oh ! boy », créée par Jack Goode à cette époque. Cliff s'écria : « Mon cœur appartient au

LES ROCKERS ANGLAIS 2



R'n'R, j'ai décidé d'en faire ma carrière. » Et, à partir de l'automne 58, c'est le début d'une série de succès qui se poursuit dix ans plus tard. L'histoire de Cliff Richard est semblable à celle d'Elvis Presley : régulièrement, il inscrit son nom au hit-parade. Mais, pour les puristes du rock, ses meilleurs moments restent 1959 et 1960, avec « Dynamite », « Livin' doll », « Voice in the wilderness », « Please don't tease », « Nine times out of ten ». Côté cinéma, Cliff a été la vedette de nombreux films dont « Serious charge », « Espresso bongo », « The young ones » et « Summer Holidays ».

Fidèles compagnons de Cliff Richard pendant dix ans, les Shadows furent longtemps considérés comme le meilleur groupe instrumental de rock. Hank B. Marvin, soliste à lunettes et pianiste à

Cliff Richard :
excellent rocker,
mais la
guimauve
lui rapporte plus.

l'occasion, né le 28 octobre 1941 à Newcastle, et Bruce Welch, guitariste rythmique, né le 2 novembre 1941, fondèrent le groupe. Tous deux descendirent à Londres au début de 1958, pour jouer au 2 l's. Un jour, un jeune homme leur dit : « Je veux chanter. Voulez-vous m'accompagner ? » Ce fut le début de l'association Cliff Richard-Shadows (alors Drifters), le batteur Terry Smart et le bassiste Ian Samwell s'étant joints au groupe. Un peu plus tard, Tony Meehan (dms) et Jet Harris (bs) remplacèrent les deux derniers nommés. C'est le début du triomphe. Les disques des Shadows sont des succès internationaux, ainsi « Apache », « F.B.I. », « Man of mystery », « Dance on »... une liste interminable. Notons que Brian Bennet remplaça Tony Meehan par la suite et qu'après Jet Harris, la basse fut tenue par Brian Lockling puis par John Rostill.

Si les Shadows, accompagnateurs de Cliff Richard, ne restèrent pas longtemps dans l'ombre (!), pour sa part, Joe Brown (né le 13 mai 1941 à Swarby), piétina pas mal de temps derrière Billy Fury, son patron. Dingue de Chuck Berry, Johnny Cash et des Coasters, Joe répétait chaque soir, après la représentation, pour son propre compte. Il dut attendre 1962 pour obtenir son premier succès en solo avec « A picture of you ».

Larry Parnes, imprésario de Marty Wilde et Billy Fury, lança d'autres rockers anglais : Duffy Power, Vince Eager, Lance Fortune, et surtout Dickie Pride, pianiste aux yeux bleus et fou de Little Richard, qui se fit connaître avec « Primrose lane » et « Midnight shift », chansons dont le style évoque les premiers enregistrements de Gene Vincent. Jack Goode, pour sa part, dans le cadre de son émission hebdomadaire « Oh ! boy », entoure ses idoles Cliff, Billy et Marty de personnalités intéressantes comme Adam Faith, Vince Taylor ou Tommy Sheridan.

Adam Faith, de son vrai nom Terence Nelhams, est né à Acton Town, faubourg londonien, le 23 juin 1940. Il débuta au 2 l's en 1958 et on le vit souvent à « Oh ! boy ». Après avoir végété pas mal de temps, comme Joe Brown, il changea de style sous l'influence de Buddy Holly (« What do you want »). Adam Faith, qui a trouvé son nom d'artiste en pointant au hasard ces deux mots dans un dictionnaire, a tourné dans divers films dont « Beat girl » avec Gillian Hills. Amateur de rock mais aussi de musique classique (son compositeur favori est Tchaïkovsky), il aida beaucoup à leurs débuts Mike Berry (« Tribute to Buddy Holly ») et Sandie Shaw que l'on connaît bien en France. Adam fit une tournée en 1962 avec Gene Vincent, mais l'une de ses meilleures performances demeurera sans doute son

passage au concert du New Musical Express, organisé au printemps 63, avec Cliff Richard, les Shadows et les Beatles en vedette. Adam fit une sorte d'anthologie du rock en interprétant des classiques comme « Hallelujah I love her so », « Rock around the clock », « One night », « Ready Teddy » et « I got a woman ».

VIOLON CONTRE GUITARE

Né le 14 juillet 1939 à Londres, de son vrai nom Maurice Brian Holden, Vince Taylor passa une partie de sa jeunesse aux USA où il obtint en 1958 son brevet de pilote. De retour à Londres la même année, il forma un groupe de rock avec Tony Sheridan (soliste), Brian Lockling (bs), Tony Harvey (rythmique) et Tony Meehan (dms). Vince adopte un costume de cuir noir à la demande de Jack Goode, et sort des disques qui se vendent honorablement (« Jet black machine », « Brand new Cadillac » (1959), « Watcha gonna do » (1960). En 1961, sur les conseils de Bobby Clarke, leader des Playboys, il vient en France et remporte la coupe du R'n'R à Juan-les-Pins. Eddie Barclay le remarque et en fera une nouvelle idole pour les jeunes Français épris de rock.

De 1958 à 1960, Tony Sheridan joua avec Vince Taylor qu'il quitta en compagnie de Brian Lockling et Brian Bennett pour fonder le Tony Sheridan Trio qui, outre ses passages à « Oh ! boy », fit des tournées avec Eddie Cochran, Conway Twitty, Gene Vincent et Brenda Lee. Tony Sheridan est né le 21 mai 1940 à Norwich, a étudié la musique classique puis, attiré par les disques de blues de Josh White, a troqué son violon contre une guitare. En juin 60, il partit pour Hambourg, se produisit d'abord au Kaiser Keller, puis, à partir de 61, avec les Beatles au Top 10. Avec eux, il enregistra plusieurs titres chez Polydor, dont « My bonnie » et « Ain't she sweet », deux succès outre-Rhin.

Tony Sheridan ne fut pas le seul chanteur de rock anglais à aller se produire dans des clubs allemands. La liste est longue. Citons par exemple Johnny Kidd, Screamin' Lord Sutch, Emile Ford et King Size Taylor. C'est dans les coulisses du Town Hall de Wandsworth que Fred Heath, un soir où il accordait sa guitare, fit sauter une corde et se blessa à l'œil droit. Fred tint à chanter, en dépit du sang qui coulait. On le soigna hâtivement et quelqu'un lui mit un bandeau noir. Certains spectateurs le comparèrent alors à un pirate. Quelques jours plus tard, il décida de surnommer ses musiciens les Pirates et prit lui-même le nom d'un pirate célèbre, le capitaine Kidd. Né le 23 décembre 1939, Johnny Kidd n'eut jamais la cote de Cliff Richard, Tommy Steele, Billy Fury ou Marty Wilde, mais a sans doute fait autant qu'eux pour le rock anglais. Johnny eut trois grands

succès en 1960 et 61 : « Please don't touch », « Shakin' all over » et « Restless », tous de sa composition, fit de bonnes versions de « You've got what it takes », « Shot of rhythm'n'blues » et « Whole lotta woman ». Il participa à la tournée britannique de Jerry Lee Lewis et Bruce Channel en 1962, revint en force l'année suivante avec « I'll never get over you ». C'est en se rendant à un gala qu'il se tua, le 7 octobre 1966.

UN CHEF INDIEN

Né le 10 novembre 1940, Screamin' Lord Sutch fit sa première apparition publique dans une marche contre la bombe atomique. Son premier disque, « Till the following night », définit son style : le rock et l'horreur. Personnage étrange, il chantait souvent avec des cornes sur la tête et des cheveux longs comme ceux d'un chef indien. Sutch se présenta même aux élections de Trafford upon Avon comme leader du Teenage Party (moins de vingt ans), contre Harold Wilson, pas moins. En 1965, il dit : « le rock est de retour. Écoutez mon dernier disque avec « The train kept on rolling », il y a des saxes et tout... ». Sutch vint plusieurs fois à Paris, au Golf Drouot et à la Locomotive.

1961 fut aussi l'année de Doug Sheldon, Cliff Bennet, John Leyton et Eden Kane. John Leyton joua le rôle d'un rocker à la télévision ; au cours d'une scène, il entend sa femme l'appeler : « Johnny, remember me ». Ce sera le titre de son grand tube. Eden Kane enregistra un premier rock, « Hot chocolate crazy », avant de faire des titres hurleurs et très plaintifs, comme « I don't know why » et « Get lost ».

Les chanteuses, dont on n'avait pas encore parlé, prirent leur revanche en 1962 avec Helen Shapiro (« Tell me what he said ») et Louise Cordet (« I'm just a baby »). C'est aussi l'ère des Tornados, accompagnateurs de Billy Fury, qui enregistrèrent un succès mondial, « Telstar », sous l'influence du producteur Joe Meek (qui s'occupa également de Tony Victor). De son côté, Jet Harris, qui a quitté les Shadows pour faire cavalier seul, effectue une tournée avec Little Richard. Suivant l'exemple de Jet, Heinz Burt, ex-Tornado, participe à une tournée avec Jerry Lee Lewis, enregistre en 1963 « Tribute to Eddie » et un LP, toujours dédié à Eddie Cochran. 1963 voit également la venue de Dave Berry, avec ses versions de « Memphis Tennessee » et « My baby left me ». Mais 1963 marque avant tout l'avènement des Beatles et le triomphe de tous les nouveaux groupes anglais, groupes qui mirent d'ailleurs pour la plupart quelques rocks purs à leur répertoire, démontrant ainsi que le bon vieux temps des Tommy Steele, Cliff Richard et autres avait servi à quelque chose. — JACQUES BAR-SAMIAN.

Marleyn Shaw, chanteuse chez Coint Basile.

Près de cent jazzmen à Paris début novembre.



Première vision du cinquième Paris Jazz Festival : une lame scintillante et inquiétante agitée en tous sens au fond d'une voiture, sur l'autoroute du Sud. « Celui qui me cherche, je le crève ! », rugit Paul Oscher, l'harmoniste de Muddy Waters. Puis il sort une patte griffue de sa poche, la caresse et se calme subitement. Durant tout le reste du trajet, il soufflera comme un dément dans son harmonica.

Le P.J.F. est bien parti, la tradition est sauve.

Elle ne le sera pas le premier soir puisque, par un invraisemblable miracle, tous les musiciens égaillés dans Paris se retrouvent à l'heure dans les coulisses de Pleyel. Les bluesmen se mettent en condition à grandes rasades de liquides qui, pour être variés, ne vont tout de même pas jusqu'à ressembler à de l'eau minérale. Mais Paul Oscher ne tient plus à la main (la gauche, celle qui ne se crispe pas sur le goulot d'une bouteille de gin) que son « accordéon du Mississipi ».



Muddy Waters.

Et Muddy Waters ouvre le bal. Six musiciens : Otis Spann (p), James Madison (g), Lucius Brinson (g), Paul Oscher (hca), Laurence Wimberly (bg) et S.P. Leary (dm). On se demandait si Muddy Waters allait jouer dans le style de son dernier disque (« Electric Mud »), c'est-à-dire avec tout l'attirail d'amplification et de distorsion habituellement utilisé par les Jimmi Hendrix ou autres Jerry Garcia. Et l'on se demandait aussi avec un rien d'inquiétude quel accueil lui réserverait dans ce cas un public qui, en d'autres temps, s'était permis de siffler copieusement Larry Corryell et T. Bone Walker. Mais nous eûmes droit au Muddy Waters habituel et au bon vieux blues des familles de Chicago (« Blues in trouble », « Long distance call », « Worried blues », « Hocchie coochie man », « Mojo »), et personne ne songea à s'en plaindre, même si la nouveauté n'était pas au rendez-vous. Un peu long à se mettre en train et fort mal soutenu par un S. P. Leary d'une inhabituelle faiblesse (parce que Roy Haynes, à deux mètres de lui, le regardait en riant?), l'orchestre ne trouva sa pleine mesure que sur la fin, enlevant superbement un « Mojo » dans lequel Oscher et Spann firent de très bonnes choses.

L'organisateur américain de la tournée avait eu la brillante idée de glisser dans

le programme du P.J.F. les Stars of Faith qui, paraît-il, triomphent à tout coup du côté de Dusseldorf ou de Zurich. Toujours épris de rigueur, de retenue et parfois même de qualité, le public français réserva à ces dames un accueil plutôt frais et, en l'occurrence, parfaitement justifié. « Ces Français n'y connaissent rien », larmoyaient-elles en quittant la scène sous les sifflets. Peut-être. Glissons...

LE TRIOMPHE DE GARY BURTON

La même mésaventure était arrivée à Gary Burton, ici même, l'an dernier, et cela avait été assez scandaleux. Cette année, enfin, il obtint le triomphe que mérite son immense talent. Talent qui était d'ailleurs tout aussi grand l'an dernier. Après que Red Norvo, vétéran toujours jeune, eut mis la salle en condition à l'aide de quelques standards bien enlevés, Burton, cheveux plus courts et moustache plus longue, commença sa démonstration. Et ce fut un merveilleux moment de jazz, pour beaucoup le meilleur de tout un festival pourtant riche de grands noms. Technicien ahurissant d'aisance, Burton n'est heureusement pas que cela : il sait utiliser sa technique comme un support solide de son imagination et non pas comme une fin en soi ; c'est la marque d'un grand artiste. Virtuose subtil, le vibraphoniste fait naître sous ses mailloches un swing qui, pour être au second degré, n'en est pas moins efficace (« Good citizen Swallow »). Dessinant ses broderies complexes sur des thèmes le plus souvent ravissants (« Fleurette africaine »), Gary Burton se montre un musicien assez sensible et intelligent pour ne jamais tomber dans le piège de la mièvrerie, comme un équilibriste qui ne chuterait jamais de

Gary Burton.



son fil. Quatre par quatre, les notes s'envolent, parfaitement intégrées au fond sonore délicat que tissent Jerry Hahn (g) et Steve Swallow (b, bg), propulsées, virilisées, prolongées par la batterie d'un Roy Haynes époustoufflant et qui ne le cède en rien à ses partenaires pour ce qui est de l'imagination (« Portsmouth figurations »). Le solo que prit Haynes ce soir-là démontra amplement, si besoin en était encore, que le batteur est l'un des tout premiers au monde, sinon le premier. Tout était dans ce solo, la rigueur et l'invention, la finesse et le bouillonnement, la limpide simplicité et la technique parfaite refusant le clinquant facile qui fait souvent partie de l'attirail des drummers. Et si le passage du Gary Burton Quartet fut un des grands moments du festival, le solo de Roy Haynes fut la pure merveille de ce moment. Aucun de ceux qui l'entendirent (l'écouterent) ce soir-là n'est près de l'oublier, je crois.



Horace Silver.

Fidèle à sa légende, Horace Silver, inlassable « soul-preacher », fit exactement ce que l'on attendait de lui, c'est-à-dire de la bonne musique, de cette musique sans surprises mais qui vous fait néanmoins irrésistiblement taper du pied. Entouré de Sandy Brecker (tp), Benny Maupin (ts), John Williams (b, bg) et Billy Cobham (dm), jeunes musiciens de qualité (surtout Maupin), il interpréta trois de ces thèmes à ras de terre qu'il affectionne tant, les mêmes ou presque depuis dix ans mais toujours aussi bourrés de swing, parfois faciles, toujours efficaces (« Psychedelic Sally », « The natives are restless tonight », « Serenade to a soul sister »). Du travail sans bavures, des solos d'un modernisme bien tempéré, une petite malchance pour Cobham de prendre le sien alors que toute la salle avait encore celui de Roy Haynes plein les oreilles, et Horace, maigre insecte à la mèche folle, écrasé sur son clavier, arrachant à l'instrument des paquets de « blue-notes » mouillées de sueur. La musique d'Horace Silver est sincère, le public ne s'y trompa pas, qui lui réserva une belle ovation.

RAVI SHANKAR LE FLAMBOYANT

C'était à un festin tout différent que nous étions conviés le lendemain : un récital Ravi Shankar. La plus grande émotion de la soirée fut malheureusement extra-



Ravi Shankar.

musicale. Elle étreignit tout le petit monde qui piétinait sur la pointe des chaussures et chuchotait dans les coulisses comme dans un confessionnal quand le « maître », sans doute perdu dans quelque Nirvanha lointain, se prit les jambes dans un chariot à bagages qui traînait par là et s'étala sur le ciment, son merveilleux sitar dans les bras. L'artiste fut blessé mais l'instrument était sauf ; c'était, dit gentiment le premier, l'essentiel. Le concert pouvait commencer. Spectacle fascinant que de voir les trois musiciens accroupis sur un tapis d'Orient, tout de blanc vêtus et plongés dans la fumée des bâtonnets d'encens. Musique fascinante aussi,

Ailla Rakha.



belle et complexe à l'extrême, à la fois rigoureusement construite et en majeure partie improvisée. Sans doute les ragas ne sont-ils pas destinés à être joués en concert puisqu'ils correspondent toujours à certaines périodes précises de l'année, du mois ou du jour (quand l'accord parfait est réalisé entre la musique et le temps, un miracle doit se produire), mais il faut être Indien pour le sentir et, de toute façon, ceux qui étaient dans la salle ne boudaient pas leur plaisir. Toujours est-il que la musique de Ravi Shankar fit passer son souffle flamboyant sur une salle recueillie comme rarement salle le fut, faisant la preuve une fois pour toute qu'elle n'était pas affaire de mode mais bien un art à part entière trop longtemps méconnu de l'Occident.

LE RETOUR DU BIG-BAND

Changement total d'atmosphère dans les coulisses, le mercredi : tous les musiciens de Paris étaient là pour les grandes retrouvailles avec le big-band de Dizzy Gillespie. Les nostalgiques de



Dizzy Gillespie.

48 versaient la petite larme du souvenir, les jeunots attendaient avec une impatience fébrile cette merveille qu'on leur chantait depuis vingt ans. Pour de multiples raisons dont la principale est que le bop n'est plus né d'hier, le choc fut évidemment moins grand. Ce qui ne veut pas dire qu'il fut petit. Dizzy et ses hommes tinrent la scène pendant une heure et demie, ce ne fut suffisant pour personne. Car si les grands ensembles du trompettiste sont éphémères, ils sont toujours assez extraordinaires. Celui-ci ne manqua pas à la règle : répertoire extrêmement bien équilibré, personnel trié sur le volet (quelques « noms » : Jimmy Owens, Dizzy Reece, Benny Bailey (tp), Curtis Fuller (tb), James Moody, Sahib Shihab, Harold Land, Cecil Payne (anches), Candy Finch (dm), une mise en place et un équilibre des masses sonores étonnants pour une formation aussi jeune. Et surtout, surtout, un swing de tous les instants, ravageur, puissant, submergeant l'auditoire. Le deuxième grand moment du P.J.F. Beaucoup s'étonnèrent de la sobriété du leader, avare de ces envolées dans le suraigu qui vous arrachaient de votre fauteuil plus sûrement que si vous vous étiez assis sur

un clou. Mais peu importe, même un peu essoufflé (en admettant qu'il le fusse), c'est toujours un régal que d'écouter Dizzy ciseler ses phrases, surtout quand le trompettiste prend appui sur un tremplin aussi formidable que le grand orchestre qu'il nous présentait. A noter, contrairement à ce qui allait se passer deux jours plus tard avec Count Basie, la part importante accordée aux solistes, tous d'un excellent niveau (Owens, Moody, Fuller en particulier), et le jeu de Candy Finch, batteur type des formations gillespiennes : tempo d'acier trempé et cymbales grasses. Ceci pour introduire dignement la suite du programme.

RIGUEUR ET LIBERTÉ

La suite, ce fut le drum-workshop. Les batteries des musiciens étant égarées quelque part du côté de Berlin (encore la tradition), André Leprêtre, marchand d'instruments avait fort aimablement fourni trois batteries complètes aux organisateurs. Daniel Humair s'était chargé de les régler et de les attribuer à chaque artiste selon des critères bien précis mais totalement incompréhensibles pour quiconque n'est pas batteur.

Cinq minutes plus tard, Sonny Murray avait dépareillé tous les instruments, piquant à l'un sa caisse claire, à l'autre un tom, au troisième sa charleston, panachant le tout pour son usage personnel. Daniel Humair lui ayant fait remarquer que ça ne pouvait pas aller comme ça, Murray décida qu'il ne jouerait pas (toujours la tradition). Personne n'ayant l'air de se frapper outre-mesure, il finit par revenir, boudeur. Anecdote.

Max Roach, tout seul dans le pinceau du projecteur. Une formidable leçon de batterie. Cet homme seul, avec ses deux

Max Roach.



25% de remise

voici l'offre amitié 68
JAREX

Grâce à sa formule de vente par correspondance d'instruments de musique d'importation directe,

JAREX vous fait bénéficier une nouvelle fois de prix incroyables.

25% de remise sur le prix catalogue des instruments de musique :

- Guitares électriques ARIA
- Ampli et sonos TRIUMPH et SOUND CITY
- Batteries ARIA
- Orgues TRIUMPH (et toujours le crédit JAREX!)

Ne manquez pas cette offre, le **31 décembre 1968** il sera trop tard. Dès aujourd'hui, renvoyez-nous le bon ci-contre.

Valable jusqu'au 31 décembre 1968.

opération "amitié 68 JAREX" Bon à découper et à renvoyer à JAREX - 277, rue St-Honoré - Paris 8^e

Nom

Adresse

Je désire recevoir votre documentation sur : Ampli SOUND CITY Ampli TRIUMPH

Guitare électrique ARIA Batterie ARIA Orgue TRIUMPH

Je désire réserver (indiquer l'instrument choisi et joindre 100F) et vous demande de me faire parvenir immédiatement un contrat de vente.

Rayer les mentions inutiles.

guitares
amplis
sonos
effets spéciaux
batteries
orgues

■ tout ce matériel à votre disposition pour l'essayer seul ou en formation.

■ location
location-vente
occasion
reprise

un maxi-crédit

, une ambiance **fuzz**

dépositaire Fuzz à paris : cambon-musique, 49, rue cambon, paris 1^{er} (face à l'olympia), tél. 742.93.57

mains et ses deux pieds, ses tambours et ses cymbales, JOUE des mélodies, thème au début et à la fin, solo au milieu, des mélodies que vous pouvez siffloter en sortant, si vous le voulez. Implacable rigueur de la pensée prolongée par les baguettes, architecture aux lignes pures et un peu froides, tout l'art de Max Roach tient dans la manière extrêmement rationnelle (d'où l'apparente froideur) qu'il a d'utiliser une technique assurément sans égale. Pas un roulement qui n'ait son utilité, pas une cymbale touchée sans raison, pas un clin d'œil au public, rien pour éloigner le batteur (l'homme-orchestre) de son chemin, lisse comme une route glacée.



Elvin Jones.

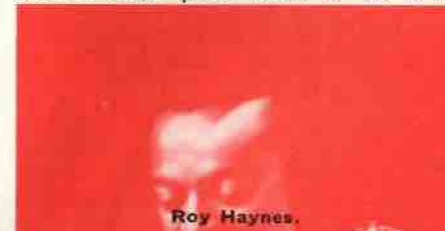
Elvin Jones, fidèle compagnon de John Coltrane, est devenu leader d'un trio qui fait beaucoup parler de lui : Joe Farrell au ténor, Jimmy Garrison (autre ancien accompagnateur de Coltrane) à la basse. Éperdument, les trois hommes essaient de faire revivre l'esprit du grand saxophoniste, sans y parvenir complètement. Pas plus qu'on ne refaisait Charlie Parker, on ne refera John Coltrane; l'a compris un Pharoah Sanders qui, déjà, est plus loin. Elvin Jones n'en demeure pas moins un très grand batteur, et bien plus que l'Hercule du tambour que beaucoup s'obstinent à voir en lui. Certes, sombre Vulcain aux bras gigantesques, il écrasa ses peaux et fouetta ses cymbales dans un prodigieux et inépuisable délire sonore, mais il se permit aussi quelques « trucs » techniques qui laissèrent parfois les nombreux batteurs présents dans la coulisse.



Sonny Murray.

De technique, il n'est point question pour Sonny Murray, batteur « free » qui, c'est le moins que l'on puisse dire, ne

fit pas l'unanimité. La libération totale de toutes les contraintes harmoniques, de tous les carcans esthétiques, aussi bien pour le batteur que pour les ténors qui soufflaient devant lui. Nous étions ici de ne pas juger les musiciens selon des critères que, justement, ils refusent. Ni de sombrer dans l'intellectualisme aigre d'un petit cercle de pédants qui adoraient hier Elvin Jones et le jettent maintenant aux orties. « On m'aime ou on ne m'aime pas, disait Sonny Murray après le concert. Quand on m'aime on applaudit, quand on ne m'aime pas on a au moins la pudeur de se taire. » Exact. Après tout, il y avait de nombreux amateurs de free dans la salle; ceux-là n'ont pas sifflé Max Roach. Pour en revenir au passage de Sonny Murray, ce fut un moment étonnant, choquant (c'était le but recherché), sombrement violent et, par instants, bouleversant comme seul peut l'être le cri d'un



Roy Haynes.

homme. Le public a préféré siffler plutôt que de se taire. Qui sait si demain il n'acclamera pas Sonny Murray, quand les pédants plus haut cités le trouveront déjà vieux jeu? Sic transit...

Les Jazz Messengers d'Art Blakey (soudain désireux, selon son apparence extérieure, d'assumer pleinement sa négritude) fermèrent le bar sans histoire, eux aussi d'un modernisme de bonne compagnie et profondément attachés à la tradition soul, comme le montra le choix de leur répertoire (« Moanin' » est toujours le cheval de bataille du groupe). Et plutôt que de m'étendre sur le jeu de Blakey, immuable et que chacun connaît depuis belle lurette, je préfère vous livrer cette réflexion maintes fois entendue dans le hall, après que le rideau fût tombé, et spontanément jaillie de la bouche d'amateurs de pop-music présents (il y en a beaucoup aux concerts de jazz, de plus en plus) : « Incroyable, la différence de qualité (classe) entre les batteurs de jazz et ceux de pop ! ».

Le fossé est énorme, c'est vrai, il faudrait être aveugle et avoir les oreilles dans sa poche pour ne pas s'en apercevoir. Mais il est aussi vrai que c'est une situation parfaitement normale du fait des âges respectifs de ces deux musiques. Le jazz est plus que cinquantenaire, la pop-music (telle que nous l'entendons, c'est-à-dire enfin libérée) sort à peine de ses langes sucrés. Il est donc parfaitement inutile de faire des comparaisons qui n'ont aucun sens. Aussi inutile que de se demander si

Ginger Baker ou Eric Clapton jouent mieux que Baby Dodds ou Eddie Condon. Aussi vain que d'essayer de savoir si, dans trente-cinq ans, les meilleurs batteurs pop seront aussi bons qu'Elvin Jones ou Max Roach le sont aujourd'hui.

UNE MERVEILLEUSE PLASTIQUE

Count Basie assura à lui seul la dernière soirée du festival. Depuis trente ans et plus, le Count traîne sur toutes les scènes du monde son énorme machine à swing et l'indispensable Freddie Green, ce qui ne manque pas de donner à tout ce petit monde un air fonctionnaire et tout à fait blasé. Efficace, aussi. Pensez, cinq minutes avant le lever du rideau, tout le monde était prêt ! « Quand vous voudrez », disait le patron, en redressant son nœud papillon d'une pichenette. J'ai cru que MM. Baudelet, Tronchet et Kœchlin, organisateurs, allaient lui baiser les pieds.

Concert sans surprise aucune. L'orchestre démarre toujours au quart de tour, après que Basie ait tapoté son piano d'un doigt qui, pour être négligent, n'en recèle pas moins autant de swing que les deux mains réunies de bien des pianistes; Richard Boone, trombone-chanteur est toujours aussi agréable et amusant à entendre; l'orchestre tourne toujours merveilleusement rond, soutenu par la formidable batterie de Harold Jones qui ne manqua pas de ponctuer avec vigueur chacun des innombrables riffs que les différentes sections de cuivres lancèrent toute la soirée vers le plafond.

Un regret, tout de même, le manque de longueur et de flamme des solos qui nous laissèrent un peu sur notre faim (Eddie « Lockjaw » Davis, le ténor, et Harold Jones devaient nous régaler, jusqu'à cinq heures du matin et au Club Saint-Germain, d'un fabuleux « bœuf » qui aviva encore nos regrets).

Un enchantement, enfin, la plastique tout en courbes de la chanteuse qui, si elle ne nous laissera pas un souvenir impérissable de sa voix, aura au moins eu le mérite de nous faire rêver, le temps de quelques chansons, à de longues tournées en duo.

Une bien jolie fin pour le cinquième Paris Jazz Festival. — PHILIPPE PARINGAUX.

Ph. Rault, B. de Bosson, Joe Simon, P. Lattes.



drums

drums

drums

KENNY CLARKE
joue en
exclusivité sur
Premier

Premier
MADE IN ENGLAND
HENRI SELMER PARIS
distribution exclusive
en France par



SAG-PARIS 3129

photo Rochereau

Documentation sur demande: SELMER, 18, rue de la Fontaine-au-Roi, Paris 11^e, tél.: 023-09-74

Rhythm and Blues

disques du mois

TAMLA-MOTOWN PANORAMA
DIANA ROSS & LES SUPREMES
Reflections. I'm gonna make it. Forever came today. I can't make it alone. In and out of love. Bah-bah-bah. What the world needs now is love. Up up and away. Love makes me do foolish things. Then. Misery makes its home in my heart. Ode to Billie Joe.

TAMLA-MOTOWN SFTM 340.788 (30 cm - 22,90 F) (U.S. Motown)

JR. WALKER & THE ALL STARS

Hip City, pt. 1. Three for three. Do the boomerang. Eight hour drag. Ame chérie. Shoot your shot. Ain't that the truth. Everybody get together. Monkey jump. Anyway you wanta. Satan's blues. Hip City, pt. 2.

TAMLA-MOTOWN SFTM 340.817 (30 cm - 22,90 F) (U.S. Soul)

TEMPTATIONS

I know I'm losing you. I wish it would rain. Just another lonely night. You're my everything. Since I lost my baby. Ain't too proud to beg. Why did you leave me darling. Gonna give you all the love I've got. The way you do the things you do. I could never love another. Just one last look. It's you that I need.

TAMLA-MOTOWN SFTM 340.806 (30 cm - 22,90 F) (U.S. Gordy)

FOUR TOPS

Reach out I'll be there. Walk away Renée. Seven rooms of gloom. If I were a carpenter. Last train to Clarksville. I'll turn to stone. I'm a believer. Standing in the shadow of love. Bernadette. Cherish. Wonderful baby. What else is there to do.

TAMLA-MOTOWN SFTM 340.789 (30 cm - 22,90 F) (U.S. Motown)

SHORTY LONG

Here comes the judge. Night fo' last (instrumental). Function at the junction. Don't mess with my weekend. Ain't no justice. Devil with the blue dress. Night fo' last (vocal). Stranded in the jungle. Here comes fat Albert. Sing what you wanna

Another hurt like this. People sure act funny.
TAMLA-MOTOWN SFTM 340.796 (30 cm - 22,90 F) (U.S. Soul)

L'homme, chef-d'œuvre de cybernétique, est doté de certains perfectionnements qui lui facilitent grandement l'existence et qui ont dû contribuer de manière importante à l'épanouissement de son espèce. En bonne place y figure l'Idée Préconçue. Se basant généralement sur l'expérience, elle peut rendre de grands services en recommandant, par exemple, de ne pas aller taquiner un ours dans sa tanière ou de ne pas traverser un carrefour sans s'assurer si la voie est libre. Or, si l'idée préconçue, s'avère dans bien des cas justifiée, il n'en demeure pas moins qu'elle devient parfois caduque ou qu'on en exagère largement la portée. Elle devient alors l'excuse d'une paresse d'esprit aux effets néfastes. Dans le cas du public français vis-à-vis de Tamla-Motown, l'expérience a généralement consisté en l'audition d'une ou deux interprétations, probablement de « Reach out » par les Four Tops ou quelques titres par les Supremes. La mémoire a dû consigner « Rythme violent, arrangements compliqués, sophistiqués, violons ». Qu'on ait aimé ou non, l'idée préconçue est née: Tamla, ce n'est sûrement pas le blues, ni le Gospel, ni la « soul-music », du moins pas sous la forme où nous l'entendons!

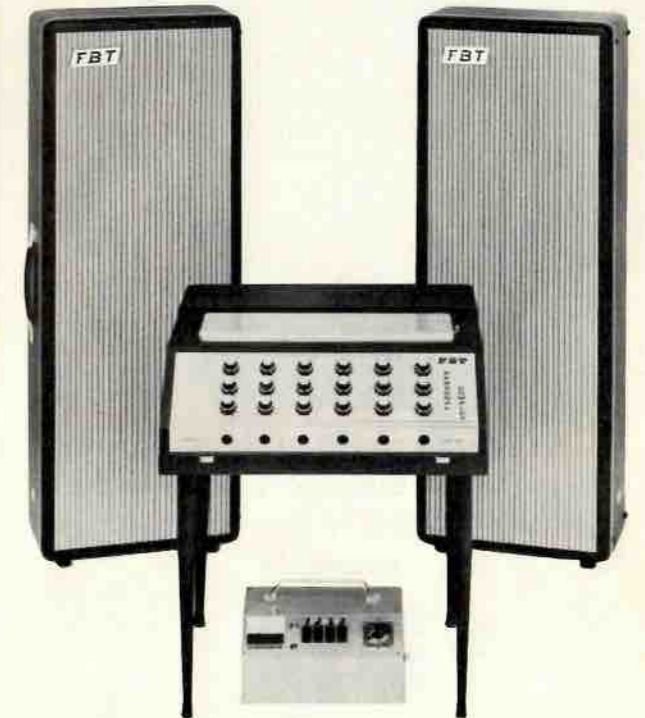
Eh bien, au risque de vous démolir de confortables illusions et de vous compliquer quelque peu l'existence, je vous convie à réviser peut-être vos opinions en écoutant les recueils Tamla-Motown qui viennent d'être publiés chez Pathé-Marconi.

Tout d'abord, ils n'ont qu'un point essentiel en commun: le rythme, le swing. Quel que soit le degré de sophistication, les producteurs de Detroit n'ont jamais sacrifié le rythme. Ce sont eux, en définitive qui ont les sections rythmiques les plus swinguantes. Le contraste n'en est que plus palpitant

FBT

Elettronica

**AMPLIFICATEURS ET SONORISATIONS
POUR PROFESSIONNELS**



Personal Complex 1.000

Ampli 100 watts

**Chambre d'écho/reverb. incorporé
avec deux colonnes A3-600
(60 watts chacun)**

Prix : 4.436 F + port

Personal Complex 600

Ampli 60 watts

**Chambre d'écho/reverb. incorporé
avec deux colonnes A2-400
(40 watts chacun)**

Prix : 3.060 F + port

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06

**CATALOGUE ET DÉPOSITAIRES
SUR DEMANDE**

Standel® transistor
Ampeg



transistor

transistor

transistor

Les deux meilleures marques d'amplis à transistors pour guitare, basse et orgue sur le marché mondial.

adoptés par tous les musiciens de studio et par les plus grandes vedettes.



INSTITUT D'ÉLECTRONIQUE MUSICALE
 Importateur exclusif pour la France

24, rue Turgot, PARIS-9^e - Tél. : LAM. 75-56

86, bd de la Libération, MARSEILLE-IV
 Tél. : 42-18-80



les plus vendues aux U.S.A.

batteries PEARL

importation directe du japon. maintenant disponibles en france rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète peau plastique 1453^F (cymbales en sus) garantie totale • crédit longue durée

Attention ! Nouvelle adresse !

en vous recommandant de la revue, documentation complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 99, rue de paris, 92-boulogne - tél. : 825.73.80

lorsqu'on entend Diana Ross minauder de façon adorable. Mais peut-être que d'aucuns préfèrent la sauce plus piquante: ils seront dans ce cas comblés avec les Four Tops ou avec les Temptations, dont la sélection d'enregistrements est ici particulièrement réussie. Pour ceux enfin, qui préfèrent leur musique plus « funky », plus proche des racines du blues, je ne saurais trop recommander les recueils de Jr. Walker (en grande partie instrumental) et de Shorty Long. La partie de piano de ce dernier dans « Ain't no justice » est dans la plus pure tradition blues. Dans l'ensemble, évidemment, ces disques ne sont pas destinés à l'écoute méditative, mais feront avant tout les beaux jours (et les belles nuits) des discothèques. Ils vous conviennent à un véritable festival du jerk et du boogaloo. — K. M.

RHYTHM & BLUES INTERNATIONAL HITS, vol. 3

BETTY HARRIS: What'd I do wrong. Can't last much longer. Mean man. JAMES CARR: You hurt me so good. You're pouring water on a drowning man. LINDA CARR: Sweet hunk of misery. SPENCER WIGGINS: That's how much I love you. LOUISE TIGG & COMPANY: A love that never grows cold. MIGHTY SAM: In the same old way. LEE JONES & THE SOUNDS OF SOUL: On the other side. JAMES & BOBBY PURIFY: I was born to lose out. ROOSEVELT GRIER: C'mon cupid WARREN LEE: Underdog backstreet. SAM HUTCHINS: I can't stop crying. BELL CBLX 240.762 (30 cm - 22,90 F)

(U.S. Sansu, Goldwax, Bell, Amy, Tou-Sea, Mala) Un recueil choc qui sera non seulement le bienvenu dans toutes les discothèques mais qui ravira les amateurs de R & F les plus difficiles. Les danseurs y trouveront le « sound » (en grande partie en provenance de Memphis) actuellement à la mode; les plages enchaînées groupant d'un côté les slows, de l'autre les jerks et boogaloes. Les connaisseurs y découvriront — oh joie immense, comme dirait José Artur — toute une brochette de nouveaux ar-

tistes excellents. C'est vraiment le disque à avoir dans sa collection, sous peine de regrets éternels. Sur le plan musique, c'est une fois de plus Betty Harris qui m'a flanqué le grand choc: son « Mean man » en particulier, quel panard! Enfin, je ne vais pas entrer dans tous les détails, vous verrez que je ne vous ai pas bourré la tasse. Signalons enfin une pochette particulièrement réussie: au recto, un excellent ekta de Leloir représentant Linda Carr qui se démène sur la scène devant Onion Miller, James Tatum et Jimmy Norris. Au verso, on trouve en regard de chaque titre, l'interprète, les compositeurs, ainsi que le producteur avec marque et numéro de l'édition originale américaine 45 t. Un coup de chapeau bien bas à Guillaume Schut de chez Pathé-Marconi, responsable pour la sélection et la présentation de ce recueil. — K. M.

SAM & DAVE

Can't you find another way. Still is the night. ATLANTIC 650.112 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Atlantic) « Can't you find » a été enregistré cet été à Memphis avec Wayne Jackson et Ben Cauley (tp), Andrew Love (ts), Toby Wynn (bs); Isaac Hayes (p), Steve Cropper (g), Duck Dunn (f-b) et Al Jackson (dm). Du Sam & Dave conventionnel mais qui chauffe. Quant au verso, c'est la tarte aux violons. — K. M.

EDDIE BOYD & FLEETWOOD MAC

The big boat. Sent for you yesterday. BLUE HORIZON 57-3.137 (45 t simple - 6,50 F) Chanteur et pianiste de blues, demi-frère de Memphis Slim, Eddie Boyd débuta sa carrière d'enregistrements en 1947 à Chicago. Il est venu en Europe avec l'American Folk Blues Festival en 1965 et depuis lors n'a pas quitté notre continent. J'ignore lequel des trois guitaristes du Fleetwood Mac participe à l'enregistrement du présent disque, en tout cas tant en solo qu'en accompagnement les jeunes Anglais jouent parfaitement dans l'esprit du blues des années cinquante, qui est actuellement le dernier cri Outre-Manche. — KURT MOHR.

VICTOR FLORE

11 bis, RUE PIGALLE, PARIS-9^e

CENTRAL MUSIQUE

le **“best”**

magasin d'équipement musical professionnel



Pourquoi?

Parce que vous y trouverez le choix le plus important de Guitares, Amplis, Sonos, Matériels de batterie, Instruments, Micros, Accessoires, etc...

EN VELETTE CE MOIS :

Les nouvelles « LES PAUL » standard et luxe et tous les modèles électriques et sèches de GIBSON.

DISPONIBLES IMMÉDIATEMENT

Les célèbres « FOLK GUITARES » de « MARTIN and Co » — Tous modèles —

OCCASIONS — REPRISES — CRÉDIT

Tél. : 874-55-85 — Métro : TRINITÉ ou PIGALLE

TOUS
les meilleurs
disques
français et
d'IMPORTATION
les instruments,
les accessoires,
les partitions
que vous
cherchez



au discobole

GALERIE DES MARCHANDS - COUR DU HAVRE
GARE S'-LAZARE PARIS 8^e - TÉL. 387 41-43

MITCH MITCHELL
JIMI HENDRIX EXPERIENCE



Distribution :
G. Beker
99, rue de Paris
92 - Boulogne.
Tél. : 825-73-80.

PAISTE

CYMBALS

the choice of
top drummers
all over the world

LUDWIG Matériel n° 1 U.S.A.
2 matériels sur 3 dans le monde sont Ludwig

Joe Morello

NO. 1 DRUMMER OF OUR TIME
Winner of the World's
Leading Jazz Poll



Ludwig most famous
name in drums

FENDER Guitares et Amplis
HAGSTROM Guitares Suédoises
Guitares LEVIN - GIBSON - FRAMUS
Cymbales ZILDJIAN Stambul
OLYMPIC Matériel Anglais

INSTRUMENTS ET ACCESSOIRES
DE HAUTE QUALITÉ DANS LA MUSIQUE

CRÉDIT
Taux
Minime

MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS 9^e

IMPORTATEUR DIRECT. ÉNORME CHOIX
Demandez catalogue en précisant l'instrument

Pop-Music

disques du mois

BIG BROTHER AND THE
HOLDING COMPANY
CHEAP THRILLS

Combination of the two.
I need a man to love.
Summertime. Piece of my
heart. Turtle blues. O,
sweet Mary. Ball and chain.
CBS. F7 63.392 (30 cm -
22,90 F)

Pendant quelques se-
maines, quelques millions
d'Américains ont eu bon
goût. Très bon goût. Ces
semaines représentent l'es-
pace de temps durant lequel
le dernier album de Big
Brother, « Cheap Thrills »
(frissons bon marché) est
resté en tête des classe-
ments. Il FAUT que cela
soit également sa place en
France; la qualité associée
au succès, c'est assez rare
pour que l'on s'y arrête un
peu. Et à vrai dire, pour
nous qui, hélas, vivons
loin de Frisco, ce disque
est une bien agréable sur-
prise: le premier disque
du groupe qui nous par-
vint, il y a quelque temps
déjà, était loin, très loin
derrière celui-ci. Probable-
ment pour la bonne
sinon unique raison que
Big Brother est peut-être
le plus fantastique or-
chestre de scène qui soit
à l'heure actuelle et que
ses membres ne se défon-
cent (c'est le mot exact)
vraiment qu'en des en-
droits comme le Fillmore
(où ce disque fut en ma-
jeure partie enregistré),
dans le prodigieux envi-
ronnement des light-shows
et de leurs éclaboussures
multicolores, et surtout,
surtout, devant un public
qui vit leur musique comme
eux-mêmes la vivent, et
non pas devant quelques
cravatés figés sur leurs
sièges. Big Brother joue
pour et devant ses frères,
cela se sent.

« Je considère la musique,
par son essence, impuis-
sante à exprimer quoi que
ce soit, un sentiment, une
attitude, un état psycho-
logique », a dit un jour Stra-
vinsky. Le vieux monsieur
(avec beaucoup de respect)
n'avait jamais écouté la
Holding Company. Ni, sur-
tout, Janis Joplin! Car si
une chanteuse de notre
génération réussit à ex-
primer un sentiment quel-
conque en faisant vibrer
ses cordes vocales, c'est
bien elle. Et il est vraiment

très étonnant, pour ne pas
dire plus, d'entendre cette
Blanche retrouver tout na-
turellement l'esprit des
grandes chanteuses de
blues du début de ce
siècle: Ma Rainey et Bessie
Smith. Que les puristes
écoutent, avant de crier
au sacrilège. Incontesta-
blement, Janis Joplin EST
la plus grande voix fémi-
nine que la Pop-music ait
connue, et elle risque de le
rester un bon moment si
elle ne se fait pas sauter les
cordes vocales. Comparée
à elle (il ne s'agit ici que
de puissance d'émission),
Aretha Franklin, autre
« grande », a l'air d'un ros-
signol au gazouillis frais
et timide.

Janis Joplin, puisque c'est
elle qui chante la quasi-
totalité des morceaux et
que, même quand elle fait
les chœurs on n'entend
qu'elle, ne s'embarrasse
pas de fioritures. Contraire-
ment à une Grace Slick,
par exemple, elle ne cherche
pas à séduire son auditoire:
elle empaquette sa chanson
et son sexe avec et vous
les jette à la figure, comme
ça, sans la moindre pudeur.
Les amateurs de jolies mé-
lodies et de mise en place
impeccable ne trouveront
pas, ici, leur compte; les
amateurs de sensations
fortes, eux, seront comblés
(à cet égard, le titre de
l'album est fort bien
choisi). Janis chante, rit,
hurle, jouit, pleure, passe
du délire le plus extrava-
gant au cafard le plus noir,
bref, déchaîne un véritable
ouragan de quarante mi-
nutes qui vous emplit les
oreilles et descend beau-
coup plus bas.

Les guitares de James Gur-
ley et Sam Houston An-
drews III, la basse de Peter
S. Albin et les caisses et
les cymbales de Dave Getz
ont beau faire exploser leur
« dirty-sound » comme des
bâtons de dynamite, la
voix de Janis surmonte
sans peine cette tourmente
qui n'est rien, comparée à
celle qu'elle soulève en se
libérant dans un orgasme
vocal frénétique. Une voix
qui vient vous chercher,
là où vous êtes, puis se
retire en vous laissant
essoré comme une vieille
serpillière. Et l'on voudrait
trouver des superlatifs
neufs, à la mesure de

LE SPÉCIAL ORGUE shade

est équipé de: 2 HP de 385 cm
2 HP à chambre
de compression
100 Watts RMS



SHADE - France

78-Houilles

LA MAISON DU JAZZ

24, rue Victor-Massé, PARIS-IX^e
Métro Pigalle Tél. : 878.29.61

GUITARES ÉLECTRIQUES - BATTERIES
AMPLIFICATEURS - SONORISATIONS
SAXOPHONES - TROMPETTES
CLARINETTES - VIBRAPHONES
GUITARES CLASSIQUES
ORGUES ÉLECTRONIQUES - TYPIQUES

LA MAISON DES
GRANDES MARQUES
INTERNATIONALES



HUBERT CHANTE!

HUBERT CHANTE GILLES MARCHAL
« Un petit bout de bambou »
(Mandy Music)

HUBERT CHANTE LEE HAZLEWOOD
« Youpi » (« Happy »)
(Criterion Music)

sur disques AZ

MANDY MUSIC, 95, rue Championnet,
PARIS-18^e - Tél. : 255-49-95

CRITERION MUSIC, 27, bd des Italiens,
PARIS-2^e - Tél. : RIC. 69-95



RENDEZ VOUS
AU MIDEM

PLUS DE PAS INUTILES
LA SEULE ENCYCLOPÉDIE VIVANTE DU MONDE
MUSICAL VOUS ATTEND

18-24 JANVIER 1969 - CANNES - FRANCE



MARCHÉ INTERNATIONAL
DU DISQUE ET
DE L'ÉDITION MUSICALE

RECORD AND MUSIC
INTERNATIONAL
PUBLISHING MARKET

COMMISSARIAT GÉNÉRAL DU MIDEM : Arago-Défense, 5, rue Solmié - 92-PUTAUX
France. Téléphone : 772-10-15 - Cécile : MIDEM 92-PUTAUX.

l'événement, qui n'aient pas déjà été utilisés mille fois à tort et à travers. Écoutez (subissez) « Ball and chain » de Big Mama Thornton (voilà les sources de Janis), le fond du malheur, écoutez « I need a man to love », rugissement de lionne en mal d'amour, « Sweet Mary », très Airplanien, écoutez « Piece of my heart », le rock dépourvu de poussière. Écoutez (subissez) Janis Joplin s'arracher la gorge à grands cris rauques (il faut en avoir avalé, des litres et des litres de tord-boyaux pour avoir une gorge qui « sonne » comme celle-là), comme si elle chantait avec du verre pilé plein la bouche, perpétuellement à la limite de la rupture, tantôt hurlant comme une poissonnière qui vendrait son corps, tantôt pleurant comme une gosse (« Summertime »). Cela en devient parfois inquiétant de sauvagerie et l'on se dit que, forcé, à un moment ou à un autre, la fille va mourir sur place, au beau milieu du disque, en crachant ses tripes. Ou, à tout le moins, qu'on ne peut chanter comme ça qu'une fois dans sa vie. Mais non, aux dernières nouvelles, si elle s'est séparée de l'orchestre, Janis Joplin n'en continue pas moins de chanter.

Grâce à la sincérité de ses interprètes, les petits défauts de ce disque ne sont que broutilles puisqu'ils sont les défauts mêmes de la vie, donc naturels. C'est peut-être bien là, parmi beaucoup d'autres, la qualité majeure de ce disque : la vie. Il en est plein à rasbord, il en déborde, il en éclate dans un jaillissement probablement encore jamais capté par une cire vouée au pop. — PHILIPPE PARINGAUX.

APHRODITE'S CHILD
END OF THE WORLD. Don't try to catch a river. Mister Thomas. Rains and tears. The grass is no green. Valley of sadness. You always stand in my way. The shepherd and the moon. Day of the fool.
MERCURY 138.350 MCY (30 cm - 22,90 F)

Trois Grecs qui, chantant en anglais, ont conquis le monde : les Aphrodite's Child sont Vangelis Papatthanassiou, 25 ans, joue

de l'orgue, du vibraphone, de la batterie et de la flûte; Demis Roussos, 21 ans, guitariste basse-chanteur, Lucas Sideras, batteur, 25 ans. C'est alors qu'ils se rendaient à Londres, en mai, qu'ils furent bloqués à Paris où Pierre Sbero les rencontra et leur fit enregistrer « Rain and tears », le grand succès de l'été, qui figure au menu de cet LP. Présentons les autres morceaux :

« Tu m'emmènes au bout du monde » (End of the world) est une mélodie des plus commerciales. « Don't try to catch a river », rivière qu'on ne doit pas empêcher de couler. La rivière symbolisant l'amour qu'il ne faut pas arrêter lorsqu'il survient. « Mr Thomas », homme dont le cœur vole comme un cerf-volant, est un marchand de journaux qui n'apporte aux enfants que les bonnes nouvelles. Mais l'herbe n'est pas verte (The grass is no green), les oiseaux chantent, ils ont besoin de pluie. Écoutez la voix compressée en introduction. Tous les paysans pensant devenir riches ont quitté, pour la ville, leur campagne qui est devenue « Valley of sadness ». Si les paysans ont quitté cette vallée qui pleure, une fille pleure aussi parce qu'un homme veut s'en débarrasser franchement : « You always stand in my way ». Puis il y a ce berger qui veut attraper la lune. Un jour il voit son image dans l'étang, se penche et se noie (The shepherd and the moon). « Day of a fool » est l'histoire d'un idiot du village, dont tout le monde se moque, les enfants en tête. Mais c'est son anniversaire. Il pense qu'aujourd'hui on sera gentil avec lui, et puis il y a Candy, la fille qu'il aime, peut-être lui donnera-t-elle ses faveurs. Beaucoup de poésie, donc, de la part de l'auteur, Boris Bergman. Une jolie musique composée par Papatthanassiou qui rappelle les meilleurs Moody Blues. Musique qui rentre parfaitement dans le contexte de l'Underground Movement. Une pochette psychédélic pleine de symboles, sorte de fin du monde avec des gratte-ciel qui s'effondrent, des nuages (Rains and tears), un enfant montant au paradis... Des yeux surveillant le tout. — JACQUES BAR-SAMIAN.

new!

le **minilight**
J. COLLYNS

pour l'animation
de vos magasins
de vos discothèques
de vos soirées

- un analyseur de son créant une lumière musicale
- un gradateur pour tamiser vos lumières
- une puissance commandée jusqu'à 2 kw

l'analyseur complet et une rampe de 6 spots de couleurs : 380 francs T.T.C.

documentations et adresses de nos revendeurs à :
A.E.C. France
66-70, Rue Regnault - Paris 13^e
tél. 336.47.61

aec FRANCE

LE METIER

Tout le métier en parle: le supplément mensuel de Rock & Folk, uniquement diffusé sur abonnement, est devenu en six mois l'organe de presse indispensable au Show Business. Disque, Radio, Télévision, Auteurs, Interprètes, Compositeurs, Éditeurs, Musiciens, Impresarios, Le Métier en parle. Pour 50 F par an, vous recevrez tous les mois votre « Rock & Folk » habituel avec le cahier « Le Métier » encarté au centre. Au sommaire du numéro de décembre: Musique en Méditerranée avec François Reichenbach. Anniversaire de la Deutsche Grammophon. Le hit-parade national. Le Syndicat national de l'industrie et du commerce phonographiques. Association Liberty/United Artists... Interview de Claude Boutin, directeur des ventes de Decca. Les grands prix du disque (Loisirs Jeunes, Académie Lyrique et SACEM). Raoul Sangla. Les ventes à Prisunic. Les grands musiciens Hachette-Fabbri. Michel Colombier.

BULLETIN D'ABONNEMENT SPÉCIAL

"Rock & Folk" + "Le Métier" (à remplir ou à recopier)

NOM : Prénom :

Adresse : Profession :

Je désire recevoir pendant 1 an — 6 mois (1) Rock & Folk (11 ou 6 n°s) et son supplément "Métier" à partir du mois de Ci-joint la somme de que je verse par chèque bancaire — chèque postal ou mandat aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9° (C.C.P. Paris 1964-22).

Tarif d'abonnement "Rock & Folk" + "Le Métier" (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres Pays	32,50 FF	60 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.
(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

LE KIOSQUE A MUSIQUE

Salle des Pas Perdus,
GARE DU NORD, PARIS-10°
Téléphone : 878.41.69
Ouvert tous les jours sauf le dimanche



Tous les instruments
de musique

Tous les disques
américains et anglais

Pour le prix d'un 33 tours, adhérez pour 3 mois à :

LA BOURSE AUX DISQUES

(Club d'Échange de Disques)

et échangez ensuite gratuitement tous les disques qui ont cessé de vous plaire sans en perdre un seul

RAYONS SPÉCIAUX :

**ROCK • RHYTHM'N'BLUES • FOLK • JAZZ
POP et SOUL-MUSIC**

Changement de direction et agrandissement du stock :

CHOIX DE 20.000 DISQUES

Ouvert le Samedi de 9 h 30 à 19 h 30
et le dimanche matin de 10 h à 12 h

— 400, rue St-Honoré — PARIS 1^{er} — RIC. 06.00 —

Minicassettes : 295 F

Musicassettes à prix réduit

Rayons Rock, Folk, Jazz,

Rhythm and Blues

DISCORAMA, 54, FG MONTMARTRE

PARIS 9°

Métro Le Peletier/Cadet

DISQUES DU MOIS

ERIC ANDERSEN
AVALANCHE. It's coming and it won't be long. An old song. Louise. Think about it. So hard to fall. Good to be with you. (We were) foolish like the flowers. Avalanche. For what was gained.
WARNER BROS CLPW 1.551 (30 cm - 19,95 F)

Eric Andersen s'est fait connaître il y a quatre ou cinq ans avec d'excellents disques Vanguard de chansons folkloriques « contemporaines » de sa composition. Certaines d'entre elles furent rendues célèbres par d'autres artistes (exemples: « Rolling home » par P, P & M, « Thirsty boots » par Judy Collins, « Come to my bedside, my darlin' » par les Brothers Four, « My land is a good land » par Pete Seeger...). Quant à Eric Andersen l'interprète, il se distinguait par un jeu de guitare fort beau, un penchant occasionnel pour le blues, et un timbre de voix assez personnel, à mi-chemin entre Dylan et Paxton. Les 30 cm. « Today is the highway » et « About changes'n'things » étaient sensationnels. Nous attendions donc avec impatience son premier album chez Warner Bros. C'est plutôt une déconvenue, car cette « Avalanche » est un peu trop mielleuse. Du « folk-rock » de bas étage, si l'on veut. La qualité poétique des textes reproduits au verso de la pochette ne peut nous faire oublier la guimauve des arrangements. Si bien qu'après une audition attentive, on ne sait pas très bien si c'est du lard ou du cochon... — J. V.

BEATLES
THE BEATLES FIRST. Ain't she sweet. Cry for a shadow. Let's dance. My Bonnie. If you love me. What'd I say. Sweet georgia brown. The saints. Ruby baby. Why. Nobody's child. Ya ya.
TRIUMPH 24.011 (30 cm - 22,90 F)

Les premiers enregistrements des Beatles effectués à Hambourg en 1961. En fait seuls les deux premiers titres sont des Beatles; dans la plupart des autres morceaux, ils se contentent d'accompagner Tony Sheridan qui interprète des classiques du rock et des succès de l'époque. Il n'en demeure pas moins que cet album est valable tant pour les amateurs de pionniers que pour les fans des Beatles. — J. B.

THE BOX TOPS
NON STOP. Choo choo train. I'm movin' on. Sandman. She shot a hole in my soul. People gonna talk. I met her in church. Rock me baby. Rollin' in my sleep. I can dig it. Yesterday where's my mind. If I had let you in.
BELL SBLX 340.793 (30 cm - 22,90 F)

Ces « couvercles » seraient-ils les Monkees du R'n'B? Ils font beaucoup d'efforts pour se faire passer pour des Noirs, voix avinées et forcées, contrepoint d'harmonica bluesy, guitare gémissante; rien n'y fait, on n'y croit pas une seconde. C'est le blues aseptisé, arrangé et réarrangé, trop propre pour être émouvant une seule seconde. Et, tout naturellement, les meilleurs moments de ce disque nous viennent des morceaux dans lesquels les Box Tops sont eux-mêmes (« Rollin' in my sleep », « Movin'on » et, aussi, tout de même, « Yesterday where's my mind »), c'est-à-dire un assez bon groupe de gentils chanteurs blancs que l'on n'imagine pas un instant avoir jadis entraîné leurs jolies chausures italiennes et leurs petits costumes bleus (pochette) sur les routes poussiéreuses du Sud. Non pas que cela soit une condition essentielle pour bien chanter le blues mais, enfin, ça aide. — Ph. P.

BROTHERS FOUR
LES PLUS GRANDS SUCCÈS. Greenfields. Blue water line. Frogg. The green leaves of summer. Theme from « La Fayette ». Eddystone light. I am a roving gambler. Summerdays alone. My Tani. Yellow bird. Nine pound hammer. Nobody knows.
CBS 62.313 (30 cm - 26,90 F)

Il ne s'agit que d'une réédition d'un disque datant de 62-63, à l'époque où la « renaissance » du folklore américain battait son plein. Il est certain que les Brothers Four furent le meilleur groupe de « folklore commercial » (si l'expression a un sens!) après P, P & M; bien meilleurs, en particulier, que le grotesque Kingston Trio. Et si j'écris « après P, P & M », c'est uniquement parce qu'à partir de 64-65, les Brothers Four ne surent pas s'adapter aux formes nouvelles d'expression qui se faisaient jour. Ils sombrèrent, hélas, dans la chanson pleurnicharde peu recommandable. Cela dit, « Les plus grands succès » ont une

valeur indéfinissable, alternant humour, épouée, grandiose et fantaisie. Surtout, ce disque marque une date. C'est pourquoi tous les gens qui s'intéressent à la chanson folklorique doivent le connaître. Mais le meilleur enregistrement des Brothers Four que C.B.S.-France pourrait se féliciter de sortir encore maintenant, c'est le 30 cm « The Brothers Four sing of our times », qui reste d'un son très contemporain. — J. V.

JAMES BROWN
Say it loud, I'm black and I'm proud (part 1 and 2).
POLYDOR 421.403 (45 t simple - 6,50 F)
Actuellement très bien classé au hit-parade américain, « Say it loud » est incontestablement l'une des meilleures productions récentes des James Brown. Le texte est d'actualité, le rythme fidèle à son maître. Un disque, donc, qui doit pas mal tourner. — J. B.

ERIC BURDON
Sky pilot. The immigrant lad. White houses. Uppers and downers. Closer to the truth. Monterey. Just for the thought. Year of the guru. Orange and red beams. St-James infirmary.
BARCLAY 920.048 (30 cm - 22,90 F)
St-James infirmary. Year of the guru.

BARCLAY 60.975 (45 t simple - 6,50 F)
Un album très bien composé avec entre autres quatre des meilleurs titres sortis cette année par Eric Burdon et ses compères. Évidemment on est bien loin des premiers albums des Animals ou d'un « Animalism », certains y songent avec nostalgie. Mais réécoutez « Sky pilot », c'est tout un message, « Monterey », un rappel de ce qui s'était passé au cours du festival 67, l'étrange version de « St. James infirmary » et surtout ce « Year of the guru » qui fit les beaux soirs du Pop Club il y a quelques semaines. — J. B.

JOHNNY CASH
JOHNNY CASH AT FOLSOM PRISON. Folsom prison blues. Dark as dungeon. I still miss someone. Cocaine blues. 25 minutes to go. Orange blossom special. The long black veil. Send a picture of mother. The wall. Dirty old egg-sucking dog. Flushed from the bathroom of your heart. Jackson. Give my love to Rose. I got stripes. Green, green grass

par
jacques barsamian,
jocelyne boursier,
f.-r. cristiani,
kurt mohr,
bernard niquet
philippe paringaux,
jacques vassal.

of home. Greystone chapel. CBS S 63.308 (30 cm - 22,90 F)

Si un jour prochain, je raconte l'histoire de la maison Sun, vous verrez que l'un des artistes qui a le plus marqué cette firme de disques, avec Presley et Lee Lewis, fut Johnny Cash, l'un des plus grands chanteurs de Country and Western. Cet album enregistré devant quelque deux mille prisonniers témoigne de son talent. Johnny Cash sait ce qu'il en coûte d'être détenu: il a lui-même connu cette expérience. Ainsi se trouve-t-il plus facilement enclin à donner un peu de joie à ces pauvres gens qui avaient oublié ce qu'était un spectacle, qui avaient oublié ce qu'était le rire et qui grâce à Johnny l'ont redécouvert. Parmi les principaux morceaux, citons: «Folson prison blues», «Cocaine blues», «Orange blossom special», «Jackson» en duo avec sa femme June Carter et «Green, green grass of home». Espérons que Johnny Cash qui est allé plusieurs fois en Angleterre cette année avec Carl Perkins et June Carter, nous rendra visite prochainement. Les fans de country et de rock ne sauraient que s'en réjouir. — J. B.

CHANSONS DE RÉVOLTE
Viva Villa (Serge Gainsbourg). La fiancée du pirate (Catherine Sauvage). Sing Sing Song (Claude Nougaro). Trois cigarettes (Valérie Lagrange). Qui a tué Davy Moore (Graeme Allwright). Le galérien (Mouloudji). La java des bombes atomiques (Boris Vian). Je hais les dimanches (Juliette Gréco). La Colombe (Jacques Brel). Marie - Chenevance (Barbara). Le rebelle (Long Chris). La plainte de Manda (Jean Arnulf). PHILIPS 844.880 BY (30 cm - 22,90 F)

Le titre du disque est le plus bel attrape-nigaud de la saison, mais le disque lui-même est un chef-d'œuvre, parce qu'il donne un très bel échantillonnage de la chanson française, à ceci près qu'il y manque un Brassens ou un Ferré. Autant l'argument de vente est déplaisant, autant le choix des artistes et des œuvres est agréable et bien fait. Et, justement il est difficile de dire quelles sont les chansons les meilleures; Brel, Vian, Barbara, Gréco, ils sont tous là. Mais j'ai quand même un faible pour «Qui a tué Davy Moore», encore une chanson très très réussie de Graeme Allwright,

et pour «Sing Sing song», une adaptation d'un thème de jazz, «Work song», par Claude Nougaro. Il serait injuste d'oublier Jean Arnulf, qui passait récemment avec Gréco à Bobino, et qui est un chanteur rive-gauche plein de talent, et de ne pas mentionner — devinez qui — Long Chris qui chante ici une adaptation de «The rebel» de J. Mc Culloch. — F.-R. C.

CHICKEN SHACK
40 blue fingers, freshly packed and ready to serve. The letter. Loneliness whistle blues. When the train comes back. San-hozay. King of the world. See see baby. First time I met the blues. Webbed feet. You ain't no good. What you did last night. BLUE HORIZON 7-63.203 (30 cm - 26,90 F)
Encore un album que j'attendais impatientement et qui est loin de me décevoir: ce quatuor constitue vraiment l'une des meilleures formations de British Blues et leur chanteuse-pianiste Christine Perfect est avec Janis Joplin l'une des grandes dames du blues blanc. Mon titre préféré: «You ain't no good». Encore un coup de chapeau à Mike et Richard Vernon. — J. B.

JULIEN CLERC
Sur tes pas. Ivanovitch. La tarentelle. ODEON MEO 169 (45 t EP - 10 F)
Deuxième 45 t de Julien Clerc. J'avais déjà dit tout le bien que je pensais de ce jeune chanteur. Il semble avoir définitivement trouvé sa marque de fabrique et son ton personnel. «Ivanovitch» me pousse à penser qu'il est toujours sur la bonne voie. Bon vent. — F.-R. C.

CREEDENCE
CLEARWATER REVIVAL
Susie Q (part 1 and 2). AMERICA 17.005 (45 t simple - 6,50 F)
Après le «Summertime blues» des Blue Cheers, le Creedence Clearwater Revival nous propose, lui, son adaptation moderne d'un classique du rock «Susie Q». La face 1 rappelle la version originale de Dale Hawkins, tandis que la face 2 s'éloigne du thème avec délire. Un groupe intéressant à suivre. — J. B.

DEEP PURPLE
Hush. One more rainy day. ODEON FO 128 (45 t simple - 6,50 F)
Ceux qui comme moi ont entendu ce disque résonner

dans l'immense Round-house à Londres en gardent un très bon souvenir. Ritchie, Rod, Ian Nicky, Jon ou Deep Purple ont su adapter ce succès de Billy Joe Royal et l'ont remis au goût du jour, tout à fait dans le genre qui fait fureur à Londres depuis quelques mois. Un disque excellent. — Jo. B.

DELPHONICS
Break your promise. Alfie. BELL BLD 503 (45 t simple - 6,50 F)
(U.S. Philly Groove)
Précieux, appliqués, doux, trois traits marquants des Delphonics. Et puis je ne raffole pas de ces voix de châtres bien élevés. Leurs thèmes sont par ailleurs fort jolis, en particulier «Alfie» de Burt Bacharach. — K. M.

MICHEL DELPECH
Poupée cassée. Le voyage. BARCLAY 60.999 (45 t simple - 6,50 F)
Le dernier Delpech. Il est de toute évidence très supérieur au précédent. «Poupée cassée» est, si je puis dire, une chanson qui a les reins solides. Intelligente et bien enlevée, elle bénéficie d'un accompagnement orchestral excellent dû à Alain Goraguer. Elle seule peut justifier l'achat de ce disque, car «Le voyage» est sans intérêt. — F.-R. C.

DONOVAN
Lalena. Aye my love. EPIC 5-10.393 (45 t simple - 6,50 F)
On avait eu la primeur de cette chanson lors du musico-cinéma de Donovan en avril dernier, «Lalena». Douce, cette chanson est une des nombreuses belles compositions de Don. Il est curieux de voir que l'on s'habitue aux bonnes chansons: celle-ci parle aussi de ces brumes de l'Écosse qui ont bercé Don, à travers un amour perçu l'amour du pays de son enfance. — Jo. B.

LEE DORSEY
Ya ya. Do re mi. BELL BLD 502 (45 t simple - 6,50 F)
(U.S. Fury)
Voici enfin, pour la première fois en France, l'original de Ya Ya, qui fut en 1961, un tube énorme pour Lee Dorsey. «Do-re-mi», publié en décembre de la même année, est de la même veine. Ce sont deux exemples typiques de «Rock New Orleans», qui swingue sans être forcé, et où la partie de piano (due à Allen Toussaint) prend une part importante. Nat Perillat

au saxo ténor et Charles Williams à la batterie sont également parmi les accompagnateurs. Pas pour les dingues de «new sound», mais un «classique» qui a gardé toute sa fraîcheur et qui restera une pièce de collection. — K. M.

JULIE DRISCOLL, BRIAN AUGER AND THE TRINITY
Road to Cairo. Shadows of you. MARMALADE 421.405 (45 t simple - 6,50 F)
Qui dirait en écoutant ce disque qu'il a été enregistré en une après-midi, le 19 août exactement? Dans les studios secrets de Paragon près d'Oxford Street (London W.I.). «Road to Cairo» raconte l'histoire d'une femme qui après avoir sillonné le monde revient au Caire retrouver ses enfants, sa maison, sa ville. Avec appréhension elle se rapproche du Caire, elle a fait du stop et raconte son histoire au chauffeur, une histoire poignante. Cette chanson de David Ackles ne peut être mieux interprétée. L'orchestre fait corps avec la voix de Julie. Je ne prends pas de risque en prédisant une belle carrière à ce disque. — Jo. B.

PIERRE DUDAN
Mon Québec au printemps. Les petits enfants. Moi... Moi. Et tout ça. MACHEPROT MA 121 LP (45 t EP - 10 F)
Le retour d'un monsieur qui fut un grand monsieur de la chanson française, il y a quinze ans. Entre-temps, il a fait n fois le tour du monde, le traqueur dans le grand nord canadien, il a couru tous les jupons, et finalement rencontré Francis Blanche et sa nouvelle maison de disques. Les quatre titres sont de couleur différente et tous agréables à entendre. L'accompagnement est aussi fort bon, notamment celui du bassiste qui reprend dans «Moi... Moi» le gimmick de basse de «These boots are made for walking» (Nancy Sinatra-Lee Hazlewood). Sachez aussi que M. Dudan vient de sortir un 30 cm de chansons très très polissonnes, et même pornos, avec illustrations de Wolinski, que la bienséance m'interdit de chroniquer ici. Mais je vous en ai parlé, c'est déjà pas mal, et avec un peu de perspicacité, vous vous débrouillerez bien pour le trouver tout seul, j'en suis sûr. — F.-R. C.

ELECTRIC FLAG
A LONG TIME COMIN'.

Killing floor. Grovin' is easy. Over-lovin' you. She should have just. Wine. Texas. Sittin' in circles. You don't realize. Another country. Easy rider. CBS 63.294 (30 cm - 22,90 F)
Un groupe américain underground composé de huit musiciens, groupe dont le soliste était à l'époque où fut gravé cet album le grand Mike Bloomfield, ancien guitariste de Dylan, puis de Paul Butterfield. Le 33 t démarre sur les chapeaux de roue avec «Killin' floor» d'Howlin' Wolf. Parmi les autres titres que j'apprécie particulièrement: «Wine», un authentique rock et «Texas», un blues moderne. L'Electric Flag, dont la musique est un mélange de blues, soul, rock, country et gospel, est renforcé pour la circonstance par plusieurs musiciens, dont Richie Havens au sitar et un quartet vocal. — J. B.

EVARISTE
La révolution. La faute à Nanterre. CRAC 001 (45 t simple - 3,00 F)
«Ce disque a été réalisé avec le concours des mouvements et groupuscules ayant participé à la révolution culturelle de mai 1968. Il est mis en vente au prix de 3,00 F afin de démontrer à quel point les capitalistes se sucent sur les disques commerciaux habituels». C'est ce que dit la pochette (illustrée par le dessinateur Wolinski) du premier disque sorti sous label CRAC (Comité Révolutionnaire d'Agitation Culturelle). Il a été enregistré par le polytechnicien contestataire Evariste et les Chœurs du Comité Gavroche Révolutionnaire. C'est un résumé des envolées lyriques de mai, sur fond de sirènes d'ambulances... tout un programme et aussi un document intéressant. — F.-R. C.

FOUR TOPS
I'm in a different world. Remember when. TAMLA-MOTOWN FT 149 (45 t simple - 6,50 F)
(U.S. Motown)
Toujours en avance de quelques longueurs d'onde, sophistiqués jusqu'à l'étrange, les Tops restent l'un de mes groupes favoris. Les voici avec deux nouveaux titres qui leur font pleinement honneur. — K. M.

THE FUGS
IT CRAWLED INTO MY HAND, HONEST

Crystal liaison. Ramses II is dead, my love. Burial waltz. Wide, wide river. Life is strange. Johnny Pissoff meets the red angel. Majijuana. Leprechaun. When the mode of music changes. Whimpers for the jello. The divine toe (1). We're both dead now, Alice. Life is funny. Grope need (1). Tuli, visited by the Ghost of Plon-tinus. More grope need (2). Robinson Crusoe. Claude Pelieu and J.-J. Lebel discuss the early Verlaine bread crust fragments. The national Haiku contest. The divine toe (2). Irene. VOGUE CRV 6.095 (30 cm - 19,95 F)
Amateurs de musique d'ambiance s'abstenir. Les Fugs ne s'entendent pas, ils s'écourent. Et ils ont pas mal de choses à dire, de ce genre de choses qui forcent la bourgeoisie Américaine à se boucher bien fort les oreilles, de peur d'entendre quelques vérités en forme de coup de pied au derrière. Mélange détonnant de révolte, de poésie vaguement surréaliste, de mythologie, d'astrologie et de folie pure, ce disque atteint à coup sûr son but qui est de ne laisser personne indifférent. Obsession de la pourriture et de la mort («Burial waltz» aux relents étouffants d'orchidée, «Alice», «Ramses II»), religion tournée en dérision («Majijuana», «Crystal liaison»: Christia Eleison), affirmation de la toute-puissance de la musique («When the mode of music changes»: «Gardez-vous les hommes qui font les lois et donnez-moi ceux qui font la musique; venez danser avec moi au pays de Johnson», délirants sketches de quelques secondes («The divine toe»: le divin doigt de pied), et même une chanson dédiée à Jean-Jacques Lebel («Les croûtons de pain de Paris»). Un disque difficile, sans doute, pour nos oreilles conditionnées par des années de sucreries indigestes, un disque important dans la mesure où il illustre bien l'orientation que prend, de plus en plus, la pop-music: elle devient une arme de combat. C'est bien ainsi. — Ph. P.

MARVIN GAYE & TAMMI TERRELL
You're all I need to get by. Two can have a party. TAMLA-MOTOWN FT 142 (45 t simple - 6,50 F)
Keep on lovin' me honey. You ain't livin' till you're lovin'.

MARVIN GAYE & TAMMI TERRELL
You're all I need to get by. Two can have a party. TAMLA-MOTOWN FT 142 (45 t simple - 6,50 F)
Keep on lovin' me honey. You ain't livin' till you're lovin'.

MARVIN GAYE & TAMMI TERRELL
You're all I need to get by. Two can have a party. TAMLA-MOTOWN FT 142 (45 t simple - 6,50 F)
Keep on lovin' me honey. You ain't livin' till you're lovin'.

TAMLA-MOTOWN FT 148
(45 t simple - 6,50 F)
(U.S. Tamla)
Quatre bons titres par ce duo dont il est permis de tout attendre. «Keep on lovin' me», déchainé, peut s'inscrire parmi leurs meilleures productions (c'est un thème qui conviendrait à la perfection à Diana Ross). Les airs n'ont souvent plus rien à voir avec le blues ou le Gospel, mais les artistes Tamla savent garder ce swing hargneux qui les fait nager allègrement dans ce qu'on serait tenté de qualifier de bonne soupe. C'est le vibraphoniste Jack Ashford qui est compositeur et producteur des deux meilleurs titres: «You're all I need» et «Keep on». — K. M.

MARVIN GAYE
Chained. At last I found a love. TAMLA-MOTOWN FT 147 (45 t simple - 6,50 F)
(U.S. Tamla)
Du très bon Marvin Gaye, irrésistible pour les danseurs. On est comblé du point de vue sonore et rythmique. Seul reproche qu'on pourrait faire à Tamla, c'est que leurs mélodies sont souvent rudimentaires. Or en France on accorde une grande importance à ce facteur. — K. M.

BILL HALEY
ROCK'N'ROLL. Rock the joint. Rockin' chair on the moon. Farewell so long goodbye. Real rock drive. Fractured. Stop beatin' round the mulberry bush. Crazy man crazy. Pat a cake. Live it up. Whatcha gonna do. I'll be true. Dance with a dolly. MODE CMD 9.573 (30 cm - 16,10 F)
REAL LIVE ROCK'N'ROLL. Lullaby of birdland. Marie. One, two, three. Down by the riverside. Queen of the twisters. Caravan. I want a little girl. Whistlin' and walkin'. Florida twist. Eight more miles to Louisville. EMBER EMB 3.386 (30 cm - 20,90 F)

Bien sûr qu'il y a un public rock en France, et beaucoup plus important qu'on ne pouvait le supposer. Conséquence agréable, toutes les maisons de disques rééditent, rééditent... Ainsi ces deux Bill Haley: le premier réunit des titres comme «Rock the joint» et «Farewell so long goodbye» qui furent vraisemblablement enregistrés chez Essex vers 52-53, donc un peu avant «Rock around the clock». Le second fut fait en public au Roundtable de

New York en mars 1962 à une époque où tout le monde donnait dans le twist. Si vous aimez le rock à l'état pur, je ne saurais que trop vous conseiller ces deux pièces. — J. B.

RICHARD HARRIS
Mac Arthur park. Didn't we. RCA VICTOR 45.918 (45 t simple - 6,50 F)
Le comédien Richard Harris a obtenu un très grand succès aux États-Unis cet été avec «Mac Arthur park», une chanson qui rivalise de par la qualité et de par la durée (7'20") avec le «Hey jude» des Beatles. «Park», titre plein d'effets sonores passionnants est une composition de Jim Webb, garçon que les Américains considèrent comme Lennon-McCartney réunis en un seul. — J. B.

BILLY HAWKS
Oh baby. Whip it on me. STATESIDE FSS 604 (45 t simple - 6,50 F)
Chanteur, organiste et joueur d'harmonica, Billy Hawks ex-meneur de jeu du groupe des Flamingos que ses producteurs annoncent comme «The new Genius of the Blues» a subi l'influence de Ray Charles, celle de Jimmy Smith et bien d'autres, qui ne font pas un mariage déplaisant, loin de là. — C'est le genre de musique dont raffolent pour l'heure les jeunes Noirs de Harlem — Un nom et un talent à suivre. — B. N.

JOHN LEE HOOKER
URBAN BLUES. Cry before I go. Boom boom. Back bitters and syndicators. Mr Lucky. My own blues. I can't stand to leave you baby. Think twice before you go. I'm standing in line. Hot spring water (part 1 & 2). The motor city is burning. STATESIDE CSSX 240.795 (30 cm - 22,90 F)
Boom boom. Cry before I go. STATESIDE FSS 613 (45 t simple - 6,50 F)
Un chanteur-guitariste que nous avons pu apprécier à la salle Pleyel il y a quelques semaines dans le cadre de l'American Folk Blues Festival 1968. Dans ce disque de blues très moderne, John Lee Hooker est accompagné d'Al Duncan à la batterie, de Phil et Eddie Taylor à la guitare basse. Au sommaire de cet album: son grand succès «Boom boom» (qui figure aussi sur le 45 t simple) et plusieurs compositions d'Al Smith. John Lee Hooker prouve une nouvelle fois qu'il demeure l'un des

principaux représentants du « Real Folk Blues ». — J. B.

JOHN LEE HOOKER
REAL FOLK BLUES (vol. 4).
One Bourbon, one scotch, one beer. Stella Mae.
CHESS 169.523 (45 t simple - 6,50 F)

Bonne idée, cette série Real Folk Blues, à une époque où des légions de jeunes gens blancs submergent d'une musique qui n'a parfois de blues que le nom tous les hit-parades du monde. John Lee Hooker n'a jamais été en tête des classements « toutes catégories »; il le mériterait bien, pourtant, et pas à l'ancienneté. Il est probable que le vieux John Lee est ici soutenu par les mêmes musiciens qui l'accompagnaient lorsqu'il enregistra un fameux LP (Bluesway BL 6.002) au Café Go-Go de Greenwich Village: Muddy Waters (gt), Otis Spann (piano), Sammy Lawhorn (gt), Mac Arnold (bass-gt), Francis Clay (dms), George Smith (hmca). Excusez du peu! Du grand blues, paradoxalement rafraîchissant, dans la lignée du fameux « Shake it baby » de 1962. Pas du tout pour nostalgiques de vieilleries, non. — Ph. P.

IRON BUTTERFLY
In a gadda da vida. Iron butterfly theme.
ATCO 73 (45 t simple - 6,50 F)

Un excellent groupe underground composé d'un soliste de 17 ans Eric Brann, d'un batteur de classe, Ron Bushy, d'un bassiste, Lee Dorman, et dont le leader, Doug Ingle (organiste) est constamment à la recherche de nouvelles sonorités. Avec « In a gadda da vida », version abrégée (l'originale durant 17'05 sur le LP américain), ils nous donnent un bon aspect de leur talent. — J. B.

ETTA JAMES
I got you Babe. I worship the ground you walk on.
CHESS 169.519 (45 t simple - 6,50 F)

C'est une des très grandes dames du R & B, et avec un peu de chance elle pourrait mettre en danger le trône d'Aretha Franklin soi-même. Elle a le coffre, la puissance et le talent requis pour cela. Ce disque est aussi bon que son précédent 45 t et je pose la question: à quand la sortie d'un 30 cm d'Etta James? — F.-R. C.

DAVY JONES
Sookie sookie. Sophisticated Sissy.

PHILIPS 333.999 BF (45 t simple - 6,90 F)

Un jeune Noir très sympathique, qui démarra au Canada, traversa l'Atlantique pour se produire en Allemagne et en Hollande avant de s'établir en France. Davy Jones nous propose un arrangement très personnel d'un titre de Don Covay et Steve Cropper, « Sookie sookie » pour lequel il est accompagné par le Voodoo Funk Machine, plus des chœurs. Un titre qui risque de marcher très fort dans les discothèques pendant les fêtes. — J. B.

TROY KEYES & NORMA JENKINS
I can wait my turn. A good love gone bad.
STATESIDE FSS 615 (45 t simple - 6,50 F)
(U.S. ABC-Paramount)

Troy Keyes que nous connaissons déjà par « Love explosions » et Norma Jenkins (précédemment sur Compass) s'associent ici sur une production assez tamlianesque. Chouette arrangement de Richard Tee sur « I can wait ». Sur le verso, Troy Keyes se montre par trop grandiloquent pour mon goût. — K. M.

B.B. KING
The B.B. Jones. You put in on me.
STATESIDE FSS 606 (45 t simple - 6,50 F)

Du bon B.B. King, accompagné par un grand orchestre dirigé par Quincy Jones, qui a aussi commis les arrangements. Les deux morceaux ne sont extraits d'aucun LP paru à ce jour, et « The B.B. Jones » est un truc à avoir. — B. N.

GLADYS KNIGHT & LES PIPS

I wish it would rain. It's summer.

TAMLA-MOTOWN FT 146 (45 t simple - 6,50 F)
(U.S. Soul)

Gladys Knight, dont les débuts (avec les Pips) remontent à 1957, est certainement l'une des meilleures chanteuses de R & B actuelles. Elle se sert de sa voix avec une souplesse qui vous donne la chair de poule. Tâchez donc un peu de « I wish it would rain », lancé il y a un an par les Temptations. Une section de cordes onctueuse, une partie de piano rachmaninovienne (hein ?), tout cela s'allie pourtant fort bien avec le fameux super-rhythme de Detroit. Une production signée Norman Whitfield. A ne pas manquer. — K. M.

LEAPY LEE
Little arrows. Time will tell.

STATESIDE FSS 602 (45 t simple - 6,50 F)

Ce jeune homme a l'air impertinent; il vous regarde comme s'il se fichait de vous dans les grandes largeurs. Ce qu'il fait d'ailleurs, en mélangeant Hendrix et la chanson cowboy, la tyrolienne et le genre crooner de bal-musette. C'est réussi, c'est amusant, ça se vend par dizaines de mille. Moralité: soyez impertinent. — Ph. P.

JOHN MAYALL
BARE WIRES. Where did I belong. Start walking. Open my door. Fire. I know you. Look in my mirror. I'm a stranger. No reply. Hartley quits. Killing time. She's too young. Sandie.
DECCA 192.001 (30 cm - 26,90 F)

Une très grosse vente en Angleterre qui paraît se poursuivre en France. « Bare wires » est une suite de John Mayall, enregistrée dans les studios Decca à West Hampstead en avril dernier et produite par Mayall et Mike Vernon (encore lui). Pour cet album, Mayall est entouré de Mick Taylor (guitare), Tony Reeves (basse), Henry Lowtower (cornet, violon), Jon Hisem (batterie), Chris Mercer et Dick Heckstall-Smith (saxos). Beaucoup d'habituez de Mayall ont été surpris par ce 33 t et ont eu besoin de l'écouter plusieurs fois avant de l'apprécier. Personnellement dès la première audition j'ai été conquis. Les Bluesbreakers naviguent ici entre le blues que Mayall a toujours défendu, la musique soul, descendante directe du blues et le psychédélic qui est de plus en plus lié au blues (cf. Canned Heat, Ten Years After). Ce petit chef-d'œuvre est à écouter sans interruption, mais mon oreille a plus particulièrement été touchée par « Start walkin' », « Open a new door », « Fire » (a real trip, men), « No reply » (typique des premiers Mayall), « She's too young »... mais j'arrête là mon énumération car les 13 titres y passeraient. Alors passez chez votre disquaire, ne manquez pas ce disque; de toute façon, la pochette vous accrochera. — J. B.

SERGIO MENDES AND BRASIL' 66
The fool on the hill. So many stars.
A & M 210.035 (45 t simple - 6,50 F)

C'est une nouvelle forme de musique sud-américaine que nous découvrons avec Sergio Mendès, une musique différente de la bossa-nova, du tango ou de tout ce que nous connaissons en provenance des pays latins. C'est à la fois plus subtil et plus commercial. Mais je suis sûr que vous connaissez, puisque le « Fou sur la colline », vous avez pu l'entendre tout l'été sur toutes les radios dans cette version. De la jolie musique, en un mot. — F.-R. C.

MOHAWKS
The champ. Sounds of the wick doctors.
DISC YOUNG S 451 (45 t simple - 6,50 F)

« The champ », sorte d'arrangement sur le fameux « Tramp », est incontestablement l'un des meilleurs disques instrumentaux de l'année. Ce titre des Mohawks fut longtemps classé au hit-parade rhythm'n'blues anglais. — J. B.

FREDDIE McCOY
Beans n'greens. Peas n'rice.
STATESIDE FSS 586 (45 t simple - 6,50 F)
(U.S. Prestige)

Accompagné par Dave Blume (orgue), Eustis Guillemet (basse) et Kail Mahdi (drums) le vibraphoniste Freddie McCoy

nous donne deux sages échantillons de « night-club funk ». Les cris d'extase et les claquements de mains appliqués d'un auditoire probablement spécialement convoqué ne parviennent pas à dissiper mon ennui, bien au contraire! — K. M.

BILL MEDLEY
Brown eyed woman. Let the good times roll.
MGM 61.619 (45 t simple - 6,50 F)

Un des ex-Righteous Brothers, mais pas le moindre. De tous les Blancs chantants, Bill Medley est sans doute celui qui a la voix la plus « noire ». « Brown eyed woman » est un très bon morceau dans lequel Bill ressemble parfois de façon hallucinante à Ray Charles (et je ne suis pas un fana des superlatifs). Tout à fait étonnant. Et des chœurs de filles qui ne doivent pas être des vierges, à voir comme elles ne traînent pas en route. « Let the good times roll » est un bon vieux standard bien éculé auquel le traitement de Bill Medley ne rendra certainement pas une seconde jeunesse. — Ph. P.

SERGIO MENDES AND BRASIL' 66
The fool on the hill. So many stars.
A & M 210.035 (45 t simple - 6,50 F)

C'est une nouvelle forme de musique sud-américaine que nous découvrons avec Sergio Mendès, une musique différente de la bossa-nova, du tango ou de tout ce que nous connaissons en provenance des pays latins. C'est à la fois plus subtil et plus commercial. Mais je suis sûr que vous connaissez, puisque le « Fou sur la colline », vous avez pu l'entendre tout l'été sur toutes les radios dans cette version. De la jolie musique, en un mot. — F.-R. C.

MOHAWKS
The champ. Sounds of the wick doctors.
DISC YOUNG S 451 (45 t simple - 6,50 F)

« The champ », sorte d'arrangement sur le fameux « Tramp », est incontestablement l'un des meilleurs disques instrumentaux de l'année. Ce titre des Mohawks fut longtemps classé au hit-parade rhythm'n'blues anglais. — J. B.

FREDDIE McCOY
Beans n'greens. Peas n'rice.
STATESIDE FSS 586 (45 t simple - 6,50 F)
(U.S. Prestige)

Accompagné par Dave Blume (orgue), Eustis Guillemet (basse) et Kail Mahdi (drums) le vibraphoniste Freddie McCoy

Marie-Dominique. Rose des bois. Nelly. La chanson de Margaret. Bel Abbès. La ballade de la Protection. La route d'Aigues-Mortes.
ARION 30 D 058 (30 cm - 22,90 F)

Qui, mieux que Pierre Mac Orlan a jamais su recréer, avec de simples mots, toute une prenante atmosphère de ruelles embrumées au fond de ports où traînent des relents d'accordéon triste et l'écho de noms au parfum exotique, de pavés gras et de bistrotts montmartrois qui tachent de leurs lumières jaunes les façades de la Butte? Qui, plus que lui, a connu et aimé tout un petit monde vaguement canaille de filles à matelots au sourire fatigué et sanglant, de légionnaires en bordée et d'Apaches en pantalons larges et foulards à carreaux? Et qui donc a dit que le folklore de France était mort? Le voilà, notre folklore, dans la vie, en plein, comme il se doit (pas celui de Guy Béart, non, celui de Mac Orlan et de Monique Morelli), filles à Saigon ou à Bel Abbès et mecs sur les « fortifs » ou ailleurs, qui uniront peut-être une nuit, au premier étage d'un caboulot miteux, leurs vies paumées, usées par la quête sans espoir d'une chose dont ils entendent beaucoup parler mais qu'ils ne rencontrent jamais: la chance. Juste un peu de chance, c'est ce que les filles ne peuvent s'empêcher d'espérer de chaque soldat ivre qui « monte », c'est ce que les types recherchent au fond de leur verre, dans un autre port, dans une autre garnison, toujours ailleurs. « La vie n'est belle que pour les bourgeois », le meilleur du lot c'est pour le souvenir » chante Monique Morelli dont Georges Brassens dit, la moustache humide de tendresse: « et la Monique qui chante comme on ne sait plus très bien le faire et souvent pour des prunes, généreuse comme les filles à

matelots de Mac Orlan. » Quoi ajouter? — Ph. P.

NEW COLONY SIX
I will always think about you. You know better.
MERCURY 127.386 (45 t simple - 6,50 F)

Un nouveau groupe qui ressemble tout à fait à Cliff Richard et à ses Shadows d'il y a dix ans. C'est peut-être une originale idée de « revival ». — Ph. P.

PAPAS & MAMAS
PRESENTED BY THE MAMAS & THE PAPAS

The right somebody to love. Safe in my garden. Meditation mama. For love of ivy. Dream a little dream of me. Mansions. Gemini child. Nothing's too good for my little girl. Too late. Twelve thirty. Rooms. Midnight voyage.
RCA VICTOR 740.902 (30 cm - 22,90 F)
USA: Dunhill

De la belle musique, de belles paroles, du sucre! Tout en douceur, quelle harmonie dans les voix, dire qu'ils ne s'entendent pas et qu'ils se séparent, dommage! Personnellement il me semble que les Mamas & Papas vont encore enregistrer ensemble. En tout cas, Mama Cass se taille la part du lion avec « Dream a little dream of me » une chanson de 1931 chantée par Ella Fitzgerald, eh oui, belle chanson ne saurait mourir. A noter « Twelve thirty » que Scott Mc Kenzie avait chanté et qui a fait l'objet d'une version française assez réussie mais tout à fait inconnue par un groupe tout aussi inconnu. Celle des Mamas est celle que je préfère malgré tout. Bon disque par un bon groupe. — Jo. B.

DON PARTRIDGE
Following your fancy. Keep your hands off her. 7 days chokey. The wayward boy. St. James Infirmary. I'm going away. Blue eyes. Dock of the bay. Old Joe Clark. First girl I loved. Candy man. Black, brown and white blues. Mona's song. Rosie.
COLUMBIA SCTX 340.794 (30 cm - 22,90 F)

Vous vous souvenez de ce garçon qui chantait il y a moins d'un an dans les rues de Londres pour quelque menue monnaie, puis quitta ces rues suite au succès d'un 45 t (Rosie) qu'il venait d'enregistrer et qui gravit rapidement les sommets du Hit-Parade anglais? Eh bien voici le premier 33 t de ce garçon, Don Partridge, et un 33 t parfaitement réussi avec, entre autres, « St. James Infirmary » et le « Dock of the bay » de Redding. La voix de Partridge me rappelle un peu celle de Joe Brown sans doute en raison de son accent cockney; son style rappelle aussi ce chanteur: du country à l'anglaise. — J. B.

DON PARTRIDGE
Top man. We have ways of making you laugh.
COLUMBIA CF 169 (45 t simple - 6,50 F)

Plus d'indication de prix sur les pochettes, ça sent l'augmentation prochaine. Et justement, puisque les prix augmentent, pourquoi ces chers producteurs n'en profiteraient-ils pas pour faire un petit effort en ce qui concerne les faces B? Je suis bien sûr que 80 % des musicologues avertis que vous êtes écoutent les deux côtés d'un disque avant de l'acheter. Or, prenez ce Don Partridge, par exemple: vous écoutez « Top man », vous vous dites très bien, que la face B soit simplement moyenne et j'achète. Mais, pas

de chance, la face B est nulle. Alors? Alors vous hésitez, emboulez le magasin et partez, peut-être sans avoir acheté. Tout le monde y a perdu quelque chose: vous votre temps, le producteur et le disquaire de l'argent. Ce qui n'empêche pas Don Partridge et son « Top man » d'être très bons. — Ph. P.

PENTANGLE
Travellin' song. Mirage
DISC YOUNG S 452 (45 t simple - 6,50 F)

Un peu dans la veine des meilleurs disques de Byrds (Mr Tambourine), « Travellin' song » contient en plus une certaine douceur féminine. Ce groupe a vraiment compris l'Underground Sound. Voici un titre très chouette qui mérite d'être poussé. — J. B.

WILSON PICKETT
I found a true love. For better or worse.
ATLANTIC 650.114 (45 t simple - 6,50 F)

Wilson Pickett reste fidèle à lui-même, sa recette paraît infaillible. Chacune de ses sorties est vouée au succès que ce soit au hit-parade américain ou dans nos discothèques. « I found a true love » est dans la lignée de « She's lookin' good », tandis que « For better or worse » est un slow avec grande orchestration et chœurs féminins. Deux excellentes faces pour vos surprises-parties. — J. B.

PINK FLOYD
A SAUCERFUL OF SECRETS.

Let there be more light. Remember a day. Set the controls for the heart of the sun. Caporal clegg. A saucerful of secrets. See saw. Jugband blues.
COLUMBIA SCTX 340.770 (30 cm - 22,90 F)

MUSIC CENTER

50, RUE DE DOUAI, PARIS-9^e - TRI. 78-79
à 100 mètres de la place Clichy

Le premier spécialiste de l'ampli et de la guitare d'occasion, avec une garantie totale de 6 mois.
MUSICIENS: Pour Noël groupez vos achats, Music Center vous offrira le séjour à Paris. Pour tous renseignements, écrire ou téléphoner.

COMPAREZ NOS PRIX:

Prix Music Center (occasion)
Vox ac 30, comme neuf, top boost: 2.200 frs.
Vox bass foundation, 100 watts + baffle 46 cm: 3.200 frs.
Orgue Capri 2 claviers, comme neuf: 3.800 frs.
Vox ac 20 watts reverb vibrato: 1.500 frs.
Guitare Les Paul (photo) modèle Clapton: 4.000 frs

Prix neuf
3.400 frs
4.200 frs
4.500 frs
2.300 frs

POUR TOUT RENSEIGNEMENT DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE (4 timbres)
Music Center cherche représentants-musiciens dans chaque ville de France. Pas sérieux s'abstenir. Emploi très intéressant. Si vous êtes intéressé par cette offre, envoyez votre curriculum vitae.



GUITARE LES PAUL

Sommes-nous sur « La planète des singes » ou dans « L'odyssée de l'espace an 2001 »? Je n'en sais rien, mais pour s'évader, pour s'envoyer en l'air, la musique des Pink Floyd, il n'y a rien de tel. Ayant peu écouté nos compères Wright, Gilmore, Waters et Mason, je ne comprenais pas l'engouement qu'éprouvaient pour eux mes amis Kœchlin, Boursier et Hackenbuch. Cette fois, ça y est je suis convaincu dès la première plage, « Let there be more light ». Il est conseillé de regarder le recto de la pochette tout en écoutant l'album, peut-être y découvrirez-vous quelque mystère, comme moi. — J. B.

JAMES & BOBBY PURIFY
Last piece of love. Help yourself to all of my lovin'. BELL BLD 506 (45 t simple - 6,50 F) (US Bell)

Pourtant sans grande originalité, ce disque — surtout « Help yourself » — sort néanmoins des sentiers battus. Beaucoup d'allant, un « sound » qui n'est ni Detroit, ni Memphis, mais qui nous vient de Pensacola en Floride, ce disque devrait trouver faveur chez tous les danseurs. — K. M.

OTIS REDDING
Amen. Hard to handle. ATCO 72 (45 t simple - 6,50 F)

Si ça continue à ce train-là, on va bientôt nous ressortir les premiers vagissements de nourrisson d'Otis. Notez que c'est une simple constatation, car ce n'est pas moi qui m'en plaindrais. Je suis persuadé que ce serait quand même génial. C'est vous dire si je suis impartial et objectif pour vous parler de ces deux titres. En fait, on y retrouve — dans « Amen » surtout — tout le feeling, toute la tendresse un peu triste d'Otis, et ce disque doit figurer en bonne place à côté des deux albums « Otis Redding story » que vous possédez déjà, j'en suis certain. — F.-R. C.

DELLA REESE

It was a very good year. I had to know my way around.

STATESIDE FSS 616 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. ABC-Paramount)

Della Reese est une grosse vedette aux États-Unis. Elle doit avoir une vingtaine de LPs à son actif. Beaucoup de métier, beaucoup d'abattage lui assurent le succès devant les audiences blasées, mais ses manières — pour ne pas

dire vulgarités — provoquent de nombreuses allergies. La quintette du trompettiste Bobby Bryant sur « Very good year » et son propre trio avec les cordes de Sid Feller sur « I had to know » lui fournissent l'accompagnement adéquat. — K. M.

STEPHAN REGGIANI

La sale blessure. C'est physique CBS 3.824 (45 t simple - 6,50 F)

Il promet ce petit. En digne fils de papa et sans rien lui devoir, quant au talent ou à l'inspiration, il est prêt à marcher sur ses traces. Il est ailleur-compositeur et ses deux dernières chansons sont excellentes. « C'est physique » est du niveau du « Manant » ou du « Zip ». Une chose me gêne pourtant dans cette chanson: je trouve que M. Stephan Reggiani, jeune chanteur de 23 ans, entonne un peu vite ceux qu'il appelle les yé-yés. Mais je me trompe peut-être? — F.-R. C.

SERGE REGGIANI

Et puis. L'homme fossile. La vieille. Votre fille a vingt ans. Dessin dans le ciel. L'enfant et l'avion. Les affreux. Madame nostalgie. La java des bombes atomiques. La maumariée. Moi, j'ai le temps. La dame de Bordeaux. Il suffirait de presque rien. Gaspard. La ballade des pendus.

POLYDOR 48.901 (30 cm - 26,90 F)

De mieux en mieux. Serge Reggiani chante toujours avec beaucoup d'émotion et de sensibilité, mais, en plus, il chante beaucoup mieux. Sa voix est plus assurée, plus travaillée et elle peut suivre des mélodies plus difficiles, comme c'est souvent le cas dans ce disque de chansons toutes nouvelles. Il y en a de très remarquables comme « L'homme fossile » ou « La vieille », il y en a des drôles ou des tendres, comme « Dessin dans le ciel » ou « Les affreux », enfin il y en a certaines un peu particulières et pas très faciles comme « La dame de Bordeaux ». D'autre part, à la différence du disque précédent, les arrangements et la direction musicale ne sont pas toujours d'un niveau égal; certains semblent même un peu « pompier ». Mais ceci est tout de même secondaire; l'important c'est l'extraordinaire présence et la grande chaleur de la voix de Serge Reggiani. Elle a un cachet très original, que toutes les plages rendent fort bien. Enfin, Reggiani nous

fait découvrir deux paroliers qui s'ignoraient, Villon (« La ballade des pendus ») et Verlaine (« Gaspard »). — F.-R. C.

THE ART REYNOLDS SINGERS

Go for what you know. Can't tell it all. Help yourself. Selfishly. My mother eyes. Why. I've made up my mind. Land of freedom. My possessions. Face the day. He's got the whole world in his hand.

CAPITOL STTX 340.761 (30 cm - 22,90 F)

Ce deuxième recueil des Reynolds Singers vaut sensiblement le premier, à l'exception de « Land of freedom », pièce grandiloquente et prétentieuse. Mais tout le reste est du Gospel Song de grande classe, qu'il ne m'étonnerait nullement de voir les fans du R'n'B' revendiquer comme leur! C'est dire combien les différentes formes s'interpénètrent, dans la musique populaire noire actuelle. — B. N.

JEANNIE C. RILEY

X Harper valley P.T.A. Yesterday all day long-today. STATESIDE FSS 605 (45 t simple - 6,50 F)

Voici un hit qui nous vient des USA. 1^{er} au Cashbox, on ne sait à quoi attribuer le succès de ce disque, peut-être une réminiscence de la voix de Brenda Lee. — Jo. B.

SMOKEY ROBINSON & LES MIRACLES

Yester love. Much better off.

TAMLA-MOTOWN FT 138 (45 t simple - 6,50 F)

Special occasion. Give her up.

TAMLA-MOTOWN FT 145 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Tamla)

Délicieusement vicieux sur les bords, Smokey Robinson fait brillamment passer ce qui chez des chanteurs moins talentueux deviendrait imbuivable: une petite voix fluette, sussurrante. Et puis quels arrangements formidables, pleins de trouvailles sonores et rythmiques! Les quatre titres, tous de sa propre composition ont été produits avec le même soin. Bien entendu on y trouve un « air de famille », mais peut-on reprocher aux Miracles d'avoir su trouver un style très personnel, immédiatement reconnaissable? Chaque disque comprend un jerk et un slow; mis au pied du mur l'opérais peut-être pour le premier à cause de « Yester love ». — K. M.

DIANA ROSS & LES SUPREMES

Love child. Will this be the day.

TAMLA-MOTOWN FT 150 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Motown)

Un formidable « Love child » à l'arrangement plein d'astuces et au swing dément rend ce disque quasi - indispensable. Retournez-le et vous entendez Diana Ross qui chante à s'y méprendre comme Smokey Robinson. Le mystère s'éclaircit lorsqu'on s'aperçoit que ce sont Smokey et Pete Moore (des Miracles) qui ont produit la séance. Diana est sublime. — K. M.

PEGGY SCOTT & JO JO BENSON

Lover's holiday. Here with me.

STATESIDE FSS 596 (45 t simple - 6,50 F)

Pickin' wild mountain cherries. Pure love and pleasure.

STATESIDE FSS 618 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. SSS International)

Les premiers enregistrements du nouveau team, produits par Huey Meaux, laissent bien augurer de leur avenir. Les accompagnements manquent d'originalité mais les vocalistes mettent le paquet. Le deuxième disque, qui comprend un slow et un rapide, est le mieux réussi. Pour les fans de R & B. — K. M.

WILLIAM SELLER

Couleurs. Les quatre saisons.

CBS 3.451 (45 t simple - 6,50 F)

C'est lui qui a composé le fameux « My year is a day » pour les Irrésistibles, leur permettant le départ foudroyant que l'on sait. Il vient de s'écrire pour lui tout seul un morceau absolument fantastique « Couleurs ». C'est très beau et très original. Un achat indispensable. — F.-R. C.

PERCY SLEDGE

Sudden stop. Between these arms.

ATLANTIC 650.110 (45 t simple - 6,50 F)

Ce brave Percy traîne comme un boulet doré le souvenir de l'incroyable succès de « When a man loves a woman ». Et toujours, Sisyphus du slow baveux, il refait la même chose, ni mieux ni plus mal, d'ailleurs. Choisissez vos partenaires pour les quarante-cinq tours de piste.... — Ph. P.

THE SOUL CLAN: SOLOMON BURKE. ARTHUR CONLEY. DON COVAY. BEN E KING. JOE TEX.

Soul meeting. That's how it feels.

ATLANTIC 650.107 (45 t simple - 6,50 F)

Belle brochette, non? Tous ces rois du R & B sont bien là, réunis dans ce disque pour notre plaisir et, semble-t-il, le leur. Ils prennent visiblement un grand plaisir à cette « jam-session », à ce « song-contest » qui les oppose amicalement. Tout le monde y va de son refrain et c'est bien sympathique, surtout dans « Soul meeting ». Les deux titres sont de Don Covay. — F.-R. C.

OTIS SPANN

THE BLUES IS WHERE IT'S AT. Popcorn man. Brand new house. Chicago blues. Steel mill blues. Down on sarah street. T'aint nobody's bizness if I do. Nobody's knows Chicago like I do. My home is on the delta. Spann blues. STATESIDE 240.759 (30 cm - 22,90 F)

Le chanteur-pianiste que l'on a pu apprécier au cours du 5^e Paris Jazz Festival est accompagné à la guitare par Muddy Waters avec lequel il a l'habitude de jouer. Cet album a été réalisé par le producteur Bob Thiele à la suite d'un gala au Café à Go Go de Greenwich Village. En écoutant ce 33 t, je ne peux que confirmer son titre « The blues is where it's at » (Le blues est là où il est). — J. B.

R. DEAN TAYLOR

Gotta see Jane. Don't fool around.

TAMLA-MOTOWN FT 134 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. VIP)

L'un des rares artistes blancs de l'écurie Tamla, producteur à ses heures, R. Dean Taylor propose ici son premier disque, enregistré avec ce même soin qui caractérise les productions de sa firme. « Gotta see Jane » rappelle un peu « The days of Pearly Spencer » de David McWilliams alors que « Don't fool » tire plutôt du côté West Coast. Fort bien fait et un peu surprenant de trouver ce « sound » sur la marque Tamla. — K. M.

TEMPTATIONS

Please return your love to me. How can I forget.

TAMLA-MOTOWN FT 144 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Gordy)

Les « Temp's » sont considérés par beaucoup d'artistes comme le meilleur groupe de l'écurie Tamla-Motown. Mais les deux titres qui nous occupent ici ne sortent pas de l'ordinaire. Attendez la suite des événements

(« Cloud number nine »), pour ne rien vous cache). — K. M.

BUDDY TERRY

Natural woman. Everything is everiything.

STATESIDE FSS 585 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Prestige)

Edlin « Buddy » Terry est un saxo ténor qui était venu à Paris en 1966 avec Lionel Hampton et qui, cette année, devait revenir avec l'orchestre de Ray Charles (il a changé d'avis au moment de s'embarquer dans l'avion!). Bon, il s'agit donc d'un disque instrumental. Si votre religion vous interdit d'acheter « Natural woman » par Aretha Franklin, un véritable chef-d'œuvre, sachez que la présente version est également fort estimable avec un excellent chœur féminin. L'orchestre se compose de Buddy Terry et Joe Thomas (saxo ténor), Robbie Porter (saxo baryton), Larry Young (piano), Jiggs Chase (orgue), Wally Richardson (guitare), Jimmy Lewis (basse) et Eddie Gladden (drums). « Everything » est un pseudo-funk par jazzmen fatigués. On y entend Harold Mabern (piano électrique) et Buddy Terry (ténor) accompagnés par Jimmy Owens (trompette), Ron Carter (basse) et Freddie Waits (drums). — K. M.

JOE TEX

Go home and do hit. Keep the one you got.

ATLANTIC 650.111 (45 t simple - 6,50 F)

Joe Tex ne se renouvelle guère. Comment lui en vouloir, puisque tout ce qu'il fait est, AU MOINS, bon! Ce disque ne manque pas à la règle: c'est Joe Tex, tel qu'en lui-même, identique à celui de son dernier enregistrement avant celui-ci, identique sans doute à celui du prochain. Tout de même une petite préférence pour le joli slow de la face B mais inutile d'écrire si vous préférez la face A: elle est bonne aussi. — Ph. P.

TROGGS

You can cry if you want to. There's something about you.

FONTANA 260.169 MF (45 t simple - 6,90 F)

Un disque à la hauteur de sa pochette, c'est-à-dire à peu près nul. Pas la moindre étincelle, pas la moindre fantaisie, désolant rabâchage de choses quarante-trois mille fois entendues il y a seulement cinq ans. Les Troggs, avec un chanteur capable de faire beaucoup mieux

que ces sucreries anglaises à la sauce classique. — Ph. P.

IKE & TINA TURNER

River deep, mountain high. I idolize you. A love like yours. A fool in love. Make 'em wait. Hold on baby. Save the last dance for me. Oh baby. Every day I have to cry. Such a fool for you. It's gonna work out fine. You're so fine.

LONDON 195.004 (30 cm - 26,90 F)

Quelle voix cette Tina Turner, l'une des plus grandes chanteuses noires américaines de notre génération. Dans cet album réalisé chez Phyllis à Hollywood, Monsieur et Madame Turner nous proposent plusieurs titres intéressants comme « Save the last dance for me » des Drifters, « Every day I have to cry » d'Alexander (Arthur, sans doute), « Such a fool for you » d'Ike Turner et bien sûr le célèbre « River deep, mountain high » de Phil Spector. L'enregistrement total de cet album par lui-même étant déjà fabuleux. — J. B.

SYLVIE VARTAN

La maritza. Un p'tit peu beaucoup. Jolie poupée.

RCA VICTOR 87.074 M (45 t EP - 10 F)

Avec « La Maritza », la douce Sylvie doit faire l'un des plus grands succès de sa carrière. Sinon, eh bien sinon, je mangerais ce 45 t.... Sylvie Vartan, sur un rythme tzigane nous parle avec beaucoup d'émotion de sa tendre enfance. Les arrangements et l'orchestration de Jean-Claude Vannier sont vraiment fabuleux. La photo de la pochette signé Jean-Marie Périer nous montre Sylvie dans l'une de ses plus belles poses. — J. B.

MUDDY WATERS REAL FOLK BLUES (vol. 3). Going back to Memphis. Black night.

CHESS 169.522 (45 t simple - 6,50 F)

Encore un grand nom du blues. Avec un grand orchestre, une grande voix et une grande guitare, Muddy Waters retourne à Memphis dans le plus pur style Chicago. Que dire d'autre à tous ceux qui connaissent (et aiment, ça va ensemble) Muddy, sinon que c'est un excellent disque? Encore un. — Ph. P.

TONY JOE WHITE

Soul francisco. Whompt out on you.

MONUMENT 680.011 (45 t simple - 6,50 F)

La pédale WA - WA, vous connaissez? Eh bien Tony Joe White, lui, il connaît. Bien,

TOUTES LES PARTITIONS

DE RHYTHM & BLUES ET DE POP-MUSIQUE QUE VOUS CHERCHEZ EN EXCLUSIVITÉ

CHEZ: MUSIC CENTER 50, RUE DE DOUAI, PARIS-9^e



album hendrix: axis bold: 20 frs
album hendrix: are you experien: 15 frs
album cream: disraeli gears: 25 frs
album cream: wheels of fire: 25 frs
album dylan: blonde on blonde: 25 frs
album john wesley dylan: 25 frs
album otis redding: 15 frs
album soul: sam and dave: 15 frs
album bee gees: holiday, massachusetts world, words, to love somebody: 15 frs
album bee gees: chansons de l'album idea, avec l've gotta get a message to you + 12 titres: 15 frs
album: tom jones: dell'ah: 15 frs
album complet des beatles: toutes leurs chansons, 144 titres: 35 frs
donovan complet en 3 albums: 50 frs
album des mammas and papas: 20 frs

écrivez-nous, pour commander ces albums-partitions contre remboursement, nos envois sont rapides.

tous les tubes du jour, fra, tramp, light my fire, hey jude etc... sont à votre disposition, 5 frs la partition simple d'importation.

DEMANDEZ LE CATALOGUE Joindre 4 timbres à la demande

BON DE COMMANDE

JE DESIRE RECEVOIR L'ALBUM DE:.....
JE PAIERAI CONTRE REMBOURSEMENT, JE METS CI-JOINT MON ADRESSE:

d'ailleurs, et au point qu'on ne peut manquer d'évoquer Jimi Hendrix. Il chante aussi un peu comme lui, c'est-à-dire très bien. — F.-R. C.

SONNY BOY WILLIAMSON Don't start me talkin'. Help me.

CHESS 169.521 (45 t simple - 6,50 F)

Feu Sonny Boy était un grand chanteur de blues et un grand harmoniste. Ce deuxième 45 t réédité par Chess permettra aux plus jeunes de découvrir ce bluesman un peu tombé dans l'oubli, et aux amateurs de se régaler à nouveau à l'écoute de deux de ses compositions, toutes deux excellentes. Sa perte est d'autant plus regrettable qu'à ce jour il n'est toujours pas remplacé, ni égalé. — F.-R. C.

AL WILSON

The snake. Getting ready for tomorrow.

LIBERTY LIF 515 (45 t simple - 6,50 F)

C'est si rare, une belle pochette de simple. Celle de ce disque est magnifique, vraiment. Et, chose curieuse, le contenu est excellent! Surtout «The snake», triste histoire d'une sottise dame qui réchauffe un serpent gelé dans son sein. Orchestre, chœurs, voix, ambiance, tout est bon, à mi-chemin entre le folk et le R'n'B. Ceux qui osent inviter peuvent danser, ceux qui n'osent pas et font tapisserie peuvent écouter les paroles sans se mettre à rigoler. Cela aussi, c'est rare. — Ph. P.

BŒUF MONSTRE AU GOLF DROUOT
Ouvert depuis un an, Music Center est le premier magasin d'instruments de musique à vendre des partitions de rhythm & blues et de pop-music. En effet, dans une ville comme Paris, il n'y avait pas un seul endroit, où l'on pouvait trouver les partitions des tubes qui nous venaient d'Outre-Manche et de New York. Aujourd'hui, tout est remédié, et les jeunes qui s'occupent de Music Center espèrent que les Parisiens ne boudent pas l'effort qu'ils ont accompli pour s'approvisionner de tous les albums-partitions.

Les musiciens de province ne sont pas oubliés car ils peuvent avoir toutes ces partitions contre remboursement.

Music Center s'est spécialisé dans la vente d'instruments et d'amplis d'occasion. Grâce à Music Center, il existe actuellement un argus des prix pour le matériel d'occasion. **MUSIC CENTER, 50, RUE DE DOUAI, PARIS-9^e.**

Si vous cherchez une Les Paul Gibson, chez Music Center vous en verrez très souvent. Si vous désirez avoir un ampli Sound City comme Hendrix, vous l'aurez chez Music Center à des prix défiant toute concurrence. Dans son rayon gadget, vous trouverez le mini ampli vox pour répéter dans la voiture : dimensions : 10 cm sur 20 cm, poids : 200 gr. **MUSIC CENTER, POUR FÊTER SA PREMIÈRE ANNÉE D'EXISTENCE**, organise un bœuf monstre de blues au **GOLF DROUOT** le vendredi 6 décembre 1968. Tous les orchestres de blues sont invités, ils pourront essayer notre matériel, et bœuffer ensemble. (Communiqué).

NOUVEAUTÉS IMPORTÉES A LIDO-MUSIQUE (LPs) :
THE BARRY GOLDBERG REUNION - Buddah DDS 5.012.
BOOKER T and MG'S - Soul limbo - Stax STS 2.001.
ARTHUR CONLEY - Soul Directions - Stax SD 33.243.
SMOKEY ROBINSON and the MIRACLES - Tamla TS 290.
MUDDY WATERS - Electric Mud - Cadet LPS 314.

RICHIE HAVENS - Mixed bag - Verve FTS 3.006.
THE APPLE PIE MOTHERHOOD BAND - Atlantic SD 8.189
THE GLITTERHOUSE - Color blind - Dynavox DY 31.905.
ARETHA FRANKLIN - in Paris - Atlantic SD 8.207.
SAM & DAVE - I thank you - Atlantic SD 8.205.
SWEET INSPIRATION - What the world needs now is love - Atlantic SD 8.201.
ARCHIE BELL & THE DRELLS - I can't stop dancing - Atlantic SD 8.204.
JOHN HAMMOND - Sooner or later - Atlantic SD 8.206.
OTIS REDDING - in person at the «Whisky-au-go-go» - Atco SD 33.265.
P.F. SLOAN - Measure of pleasure - Atco SD 33.268.
SCOTT FOGAN - South Atlantic blues - Atco SD 33.267.
PEARL BEFORE SWINE - Baklava - ESP 1.075.
CHAMBERS BROTHERS - Time has come - CL 2.722.

CLUBS ROCK & FOLK
ALAMBIC DU ROY, 113 av. de la Division - Leclerc, 95 - Enghien. Ouvert tous les soirs de 11 h à l'aube, le dimanche à partir de 15 h. Consommation : 10 F. Animateur : Jean-Claude Thomas.
BUS PALLADIUM, 6 rue Fontaine, Paris 9^e. Ouvert tous les soirs jusqu'à l'aube, dimanche et jours fériés en matinée. Entrée : 10 F.
CHAUMIERE, Place Gambetta, 62 - Carvin. Ouvert samedi de 20 h à 2 h, dimanche de 16 à 24 h. Entrée : 5 à 10 F. Animateur : Marcel Moyaert.
TRIDENT, 23 av. des Fauvettes, Neuilly-Plaisance. Ouvert tous les dimanches de 14 à 20 h. Entrée : 10 F. Animateur : Jean-Claude Pasault.
WEEK-END CLUB, 20 bis rue de la Gaité, Paris-14^e. Ouvert samedi en matinée (5 F), en soirée (10 F), dimanche après-midi et jours de fête (6 F).
WEST-SIDE CLUB, Palais d'hiver, 149 bd Stalingrad, Lyon. Ouvert samedi en soirée (7 F), dimanche après-midi (6 F). Animateurs : Jacky Thomas et André Vylar. — J. B.

PETITES ANNONCES

5 F la ligne + T.V.A. 20 %

• Bateleur cherche groupe amateur avec salle répétition. 845.25.50.

• Rech. artistes ts genres env. c.v. à M. Boisseau, 12, allée Saint-Exupéry, 92 - Villeneuve.

• V. matériel b. état. Ampli Ampeg 45 W, guitare Chet Atkins Tenesse demi-caisse. Prix à débattre. Tél. : 344-77-79 à p. 19 h ou S.

• Étudiant en Anglais 21 ans cherche emploi de disquaire dans club ou discothèque. Très bonne connaissance blues et pop avant garde. Tél. : 604-02-26.

• Vends chambre d'écho (100 W) Semprini, état neuf. Prix à débattre. Tél. tous les soirs de 18 h à 19 h à 202-61-00.

• Enregistrement - Maquette - Gravure - Pressage - mono - stéréo - compatible. Prix - Qualité - Délais. Documentation gratuite. C.N.A.I., 19, rue Coisyvoix, 75 - Paris-18^e. Tél. : 228-05-91.

• Guitariste amateur (20 ans) compléterait groupe amateur composé de non scolaires style Stones, Beatles ayant matériel et local région parisienne. Tél. : à 272-29-69 à 20 h.

• Gibson Les Paul (type Clapton) plate, deux micros dorés, rouge vibrato : 1 800 F. A. Saiget, 43, rue Berthelot, 92 - Nanterre. 204-50-90.

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance), Piano, Orgue électrique, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instruments et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29. Saint-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27-15.

Buffet
Crampon



18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2^e / Tél. : 488-88-78



G. Pétré.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à **ROCK & FOLK** à compter du n°..... pour un an soit onze numéros et recevoir en prime spéciale de fin d'année les quatre n°s suivants :

ou les trois prochains «Le Métier» (1).

FRANCE : 1 an : 22,50 F. F.
BELGIQUE : 1 an : 275 F. B.
SUISSE : 1 an : 27,50 F. S.
AUTRES PAYS : 1 an : 32,50 F. F.

BON DE COMMANDE

Nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 9 F prise à nos bureaux. Joindre 1,75 F par exemplaire pour frais d'envoi.



Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire (1) ; par virement ou versement au compte chèque postal Paris 1964-22 (1).

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.

Nom :

Prénom :

Adresse :

(1) Rayez les mentions inutiles.

Veillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F. 50 par exemplaire (3 F. F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F. F. pour l'étranger).